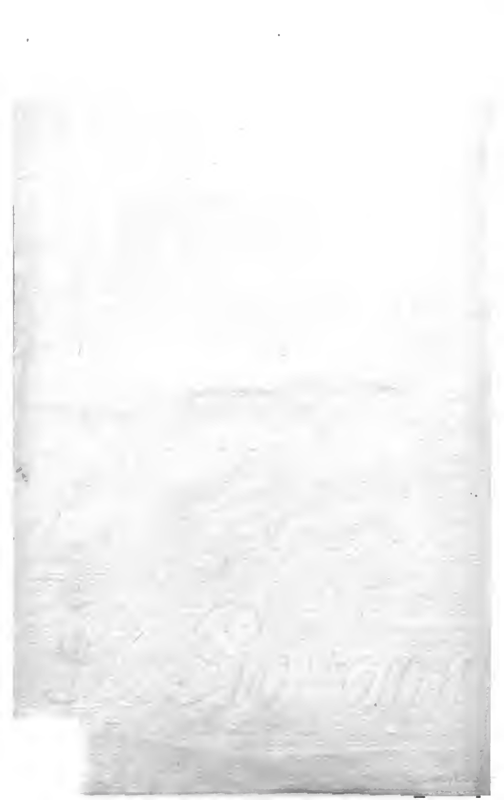


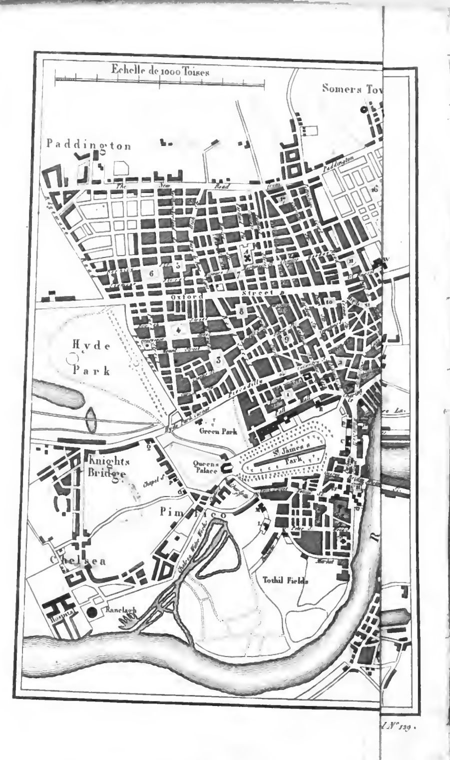


DESCRIPTION
DE LONDRES
ET
DE SES ÉDIFICES.



DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT.




Echelle de 1000 Toises
Somers Tov
Paddington
The New Road
Oxford Street
Hyde Park
Piccadilly
Pall Mall
Green Park
Queens Palace
St James's Park
Knights Bridge
Chapel St
Pimlico
Chelsea
Hospital
Ranelagh
Tothil Fields
Market
N° 129.

DESCRIPTION
DE LONDRES
ET
DE SES ÉDIFICES,

AVEC UN PRÉCIS HISTORIQUE ET DES OBSERVATIONS SUR LE CARACTÈRE DE LEUR ARCHITECTURE, ET SUR LES PRINCIPAUX OBJETS D'ART ET DE CURIOSITÉ QU'ILS RENFERMENT;

PAR J.-B. BARJAUD, et C. P. LANDON, Peintre, ancien Pensionnaire de l'Académie de France à Rome, Correspondant de l'Institut royal de Hollande;

Ouvrage faisant suite à la Description de Paris et de ses édifices, orné de 42 planches de vues pittoresques, gravées et ombrées en taille-douce, avec un Plan de Londres, et les Portraits des Artistes les plus célèbres qui ont contribué à l'embellissement de cette ville.



A PARIS,

CHEZ C. P. LANDON, PEINTRE, ÉDITEUR-PROPRIÉTAIRE, RUE DE L'UNIVERSITÉ, N° 19.

1810.



AVIS DE L'ÉDITEUR.

Nous avons publié la Description de Paris et de ses édifices, avec les planches qui les représentent. Nous publions aujourd'hui celle de Londres et de ses monuments. Ce dernier ouvrage est la suite naturelle du premier, et lui sert de continuation. On a un intérêt presque égal à connaître ces deux grandes villes, qui rivalisent de population, d'étendue et de magnificence. Il ne suffit pas de connaître l'une d'elles, pour pouvoir bien l'apprécier, parce qu'on manque d'objets de comparaison; c'est en examinant avec soin en quoi elles diffèrent ou se ressemblent, en quoi l'une est supérieure à l'autre, ou lui est inférieure, qu'on se forme une idée plus juste de toutes les deux à-la-fois. La Description de Londres doit donc avoir pour les lecteurs le même intérêt que celle de Paris. On a apporté le même soin aux recherches qu'elle nécessitait; on l'a disposée dans un ordre tout-à-fait semblable; on a donné de même à chaque article une étendue proportionnée à la grandeur ou à l'importance du monument qui y était décrit : enfin, pour suivre toujours le plan simple et naturel adopté pour Paris, on a fait précéder tous les détails particuliers par une histoire générale de Londres, où l'on a fait passer sous les yeux du lecteur toutes les vicissitudes qu'a éprouvées cette capitale de l'Angleterre.

Dans cette histoire abrégée de la ville de Londres, on s'est attaché à faire connaître les accroissements successifs qu'elle a pris, depuis sa fondation jusqu'à nos jours. Il est peu de personnes qui ne se plaisent à rechercher l'origine souvent très-incertaine, les commencements souvent bien

faibles d'une grande ville, et à voir par quels états intermédiaires elle a passé avant de devenir le siége du gouvernement, le séjour du monarque et le chef-lieu du royaume.

On y a montré quelle influence peuvent avoir sur la salubrité de l'air, sur la santé et sur la vie même des citoyens, la disposition des rues, celle des maisons et le genre de leur architecture. On y a prouvé la nécessité de prendre des précautions toujours nouvelles contre les plus dangereux fléaux des grandes villes, la peste et les incendies. La peinture des malheurs de Londres, et de la désolation de ses habitants, victimes, à des époques très-rapprochées et très-multipliées, de ces deux fléaux, en même-temps qu'elle donne à l'ouvrage cet intérêt qui résulte du récit des grandes catastrophes, remplit également le but d'utilité générale que l'on doit toujours se proposer en écrivant. Rien n'est plus capable, en effet, d'inspirer des craintes salutaires, et de faire prendre des mesures recommandées par la prudence, que l'énumération des maux causés à la ville de Londres par la fureur des flammes et par cette épidémie cruelle qui l'a si souvent ravagée.

On s'est étendu davantage sur l'incendie de 1666, et sur la peste qui l'a précédé, parce que ces deux affreuses calamités, les dernières qui aient désolé Londres, sont plus rapprochées de nous, et parce qu'elles ont apporté des changements plus considérables dans cette ville, dont elles ont presque entièrement renouvelé la face.

Cette histoire abrégée de la capitale de l'Angleterre, une fois esquissée, on est entré de suite en matière, et la classification adoptée pour les monuments de Paris ayant été conservée pour ceux de Londres, on a commencé par la description des églises; on lui a fait succéder celle des édifices publics, des palais, etc.

Un Anglais, en parlant des Français, n'eût pas manqué, peut-être, de mêler à ses observations générales, des satires particulières, et une foule de traits d'une ironie piquante sur une nation rivale, qu'il est de la vanité anglaise de déprécier. Nous nous sommes interdit toute espèce de personnalité. Nous n'avons apporté à l'examen des événements, des hommes et des choses aucune prévention nationale, et nous nous sommes fait une règle et un devoir de la plus stricte impartialité.

Les monuments de Londres n'étant pas, en général, remarquables par la régularité et la sévérité du style, par la noblesse et la pureté de l'architecture, il nous a paru plus convenable d'en présenter des vues perspectives, que des plans et des élévations géométrales. D'ailleurs, n'étant pas sur les lieux, et ne pouvant nous assurer par nous-mêmes de l'exactitude de ces plans et de ces élévations, nous n'avons pas voulu nous exposer à donner des résultats faux ou imparfaits, et risquer d'induire en erreur les artistes, et même les gens du monde qui seront dans le cas de se servir de notre ouvrage et de le consulter.

Forcés de renoncer à ce genre de dessin, il était de notre devoir de soigner, autant qu'il était possible, le choix et l'exécution de ceux que nous avons adoptés pour la Description de Londres. Nous avons tâché de n'en présenter aucun qui ne rendît parfaitement l'effet et le caractère particulier de chaque édifice; en un mot, nous avons voulu qu'ils missent sous les yeux des lecteurs, l'édifice même avec tous les accessoires qui peuvent l'accompagner. Les objets qui environnent un monument le font souvent ressortir davantage. Seul, il produirait moins d'effet, et on détruirait presque toute sa beauté en l'isolant, parce qu'on lui ôterait une partie de ce qui lui donne sa véritable physionomie.

Pour ce qui regarde les renseignements que nous avons dû prendre sur l'histoire de Londres, et les détails concernant ses édifices, qui nous étaient nécessaires, nous avons toujours puisé aux meilleures sources. Nous n'avons admis, comme autorité, que ce qui portait un caractère d'authenticité parfaite; enfin, nous avons fait tout ce qui dépendait de nous pour justifier la bienveillance avec laquelle le public a accueilli les ouvrages déja publiés par le même éditeur, et pour la mériter à cette nouvelle production.

ABRÉGÉ HISTORIQUE SUR LONDRES.

LONDRES, malgré son étendue, sa population et ses richesses, ne présente pas à l'admiration des étrangers, autant de beaux édifices publics ou particuliers, que plusieurs des principales villes de l'Europe : cependant son ensemble est majestueux; quelques-uns de ses monuments ont de la grandeur et de la magnificence; ses rues sont d'une largeur et d'une propreté remarquables, ses places sont spacieuses, enfin elle est située sur un des plus beaux fleuves de l'Europe, à peu de distance de la mer; les nombreux vaisseaux qui partent sans cesse de l'embouchure de la Tamise, ou qui y reviennent, chargés des plus riches cargaisons, la facilité que ces mêmes vaisseaux ont à remonter le fleuve jusqu'au pont de *Londres*, le génie des habitants, tout entier porté aux spéculations du négoce, font de cette ville le rendez-vous général des nations, et l'entrepôt du commerce de l'univers. D'ailleurs, elle est le siége du gouvernement et la demeure du souverain, et c'est dans ses murs que se balancent les deux pouvoirs, toujours si opposés, du parlement et des ministres. Elle est encore le centre du goût, de

la politesse et de la littérature anglaise; ainsi l'homme d'état, le négociant, l'homme de lettres, le savant et l'artiste sont également intéressés à la connaître.

Avant d'entrer dans aucun détail, il nous a paru convenable de jeter un coup d'œil rapide sur cette capitale des Iles-Britanniques, d'exposer quelles furent son origine et sa situation premiere, et comment, circonscrite d'abord dans une étendue assez bornée, elle est parvenue à cet état de splendeur où nous la voyons aujourd'hui.

Les grandes villes, de même que les familles nobles, ont la vanité de vouloir toujours paraître plus anciennes qu'elles ne le sont réellement; elles se croient d'autant plus de droits à la vénération des hommes que leur origine est plus reculée, et que leurs commencements sont plus obscurs et plus incertains. Rome se disait avec orgueil fondée par les descendants d'Enée; Paris, si l'on en croit de vieilles annales citées par nos premiers historiens, a été bâtie aussi par les Troyens fugitifs: Londres, avec une prétention semblable de rapporter son origine à la destruction de Troie, se donne pour fondateur un certain *Brutus*, second neveu du même Enée: ainsi, des débris de Pergame répandus dans toute l'Europe, se seraient élevées les trois plus grandes villes qui y aient été florissantes depuis la mort de Priam et la chûte de son empire.

Londres, si l'on adopte cette opinion, aurait porté d'abord le nom de *Trinovantès*, c'est-à-dire, *Nouvelle Troie*, et ce serait aussi à ce même *Brutus* que l'Anleterre aurait dû son nom de Bretagne.

Sans entrer là-dessus dans des discussions qui, loin de nous éclairer sur le sujet de nos recherches, nous laisseraient peut-être dans une obscurité plus profonde qu'auparavant, nous nous bornerons à présenter le tableau de l'agrandissement successif de cette ville, et à montrer par quel concours étonnant de circonstances elle a rassemblé dans son sein une si nombreuse population, et a reculé peu à peu les limites, d'abord si étroites, de sa premiere enceinte.

César, dans ses Commentaires, ne parle point de la ville de Londres. Elle n'existait pas encore, suivant toute apparence, car les habitants de la Grande-Bretagne, peu civilisés, n'avaient fondé, de son temps, aucune cité remarquable. Ils appelaient ville un bois épais fortifié d'un rempart ou d'un fossé, qui leur servait de retraite contre les courses des ennemis.

Tacite, le premier auteur qui ait fait mention de Londres, l'appelle *Londinium*, d'où l'on peut inférer que son nom est resté à-peu-près le même depuis le temps où écrivait ce célébre historien jusqu'à nos jours.

On a cherché à expliquer de différentes manières la signification du mot *London*. Cambden prétend qu'il veut dire *ville de vaisseaux* ou *de bois*; et Lewis, *ville de commerce*. Un autre auteur, cherchant l'étymologie de Londres dans la langue celtique ou gauloise, l'interprète ainsi : *ville de la plaine* ou *de la vallée*. Un quatrième enfin traduit le même mot par ville de *marais* ou *située au milieu des marais*.

Si Londres n'existait pas encore du temps de César, ce grand capitaine ne s'en est pas moins avancé jusqu'à

l'endroit où depuis elle a été fondée. Des antiquaires même ont cru y reconnaître les vestiges de son camp, et l'on montre aujourd'hui, au Muséum de la Société Royale de Londres, un fragment du pavé qui a dû former, suivant l'usage des Romains, l'aire de la tente du général. Ce pavé fut découvert près de la rue appelée *Brush-Lane*, peu de temps après l'incendie de 1666. On peut ajouter à cela que, suivant une ancienne tradition, la tour dite *Wite-Tour*, dont l'architecture porte le caractere de la plus haute antiquité, a été bâtie par César. Ainsi tout nous porte à croire que Londres doit sa premiere origine aux Romains, et qu'elle n'a été d'abord qu'une colonie romaine. Des monuments découverts par Christophe Wren, lorsqu'il voulut poser les fondements de l'église de S[t]. Mary-le-Bow, le milliarium romain qui subsiste encore dans la cité (*the London stone* dans *Cannon-street*), et qu'on suppose avoir été le point de départ d'où se mesuraient les distances des différents postes des Romains dans la Bretagne; les cinq voies milliaires conservées jusqu'à nos jours; les restes d'un vestibule trouvés à vingt pieds de profondeur du niveau actuel; un grand nombre d'antiquités découvertes dans le terrain où l'on creusa pour la reconstruction de Saint-Paul; beaucoup d'autres retirées des diverses fouilles que l'on a faites dans les environs de Londres; tous ces monuments sont autant de preuves incontestables de l'existence d'une colonie romaine, à l'embouchure de la Tamise.

Il paraît que l'établissement de cette colonie date précisément de l'époque où Ostorius Scapula fut en-

voyé en Bretagne pour y remplacer Plautius, qui, secondé de Vespasien et de Titus, avait continué les conquêtes commencées par l'empereur Claude. Ce nouveau gouverneur, sentant la difficulté de subjuguer les peuplades retranchées dans l'intérieur de l'île, s'occupa du soin de mettre à l'abri de toute invasion les pays dont il s'était emparé. Dans ce dessein, il fonda, vers l'an 49, quelques colonies, celle de *Camelodunum*, et, suivant quelques historiens, celle de Londres. Dans le même temps, la partie de la Bretagne située entre la Tamise et la mer, fut réduite en province romaine, sous le nom de *Britannia prima*.

César, comme le dit Tacite, n'ayant fait que montrer la Bretagne aux Romains, les Bretons conservèrent leur liberté plus de quatre-vingt-dix ans après son expédition, et ce ne fut que sous le regne de Claude que leur servitude commença. Cependant, à peine vingt ans s'étaient écoulés depuis la conquête de ce pays, et déja Tacite parlait de Londres comme d'une ville célèbre par son commerce, par ses richesses et par l'affluence des étrangers qui s'y rendaient de toutes parts. Ses brillantes destinées s'annonçaient déja, et on prévoyait dès-lors ce qu'elle serait un jour; mais avant de pouvoir le disputer en étendue et en magnificence, aux plus grandes villes de l'Europe, elle devait éprouver de cruelles vicissitudes, et se voir plus d'une fois au moment de sa ruine totale et de son entière destruction. Du temps même de Néron, Suetonius Paulinus l'abandonna à la vengeance de la reine Boadicée, qui, pour punir ses habitants d'un outrage qu'elle en avait reçu,

porta le fer et la flamme dans cette malheureuse ville, et la réduisit en cendres.

Si les savants ne se trouvent pas d'accord sur l'origine de Londres, ils sont également partagés sur sa situation primitive. Un grand nombre d'antiquités romaines trouvées dans *St. George's-Fields*, a fait penser à quelques-uns que c'était là le lieu précis où les Romains avaient établi leur premier cantonnement. Mais il n'est guere probable qu'ils se soient fortifiés dans un endroit sujet aux inondations de la Tamise, tandis que sur la rive opposée ils pouvaient trouver une situation plus avantageuse. D'ailleurs on a également découvert beaucoup d'antiquités romaines dans la partie nord de la ville.

Si l'on se rappelle que l'on a prétendu reconnaître dans la configuration de l'Europe un dragon ailé, dans celle de l'Italie, une botte, dans celle de la France, une femme tenant un panier à son bras, on ne sera pas étonné d'apprendre qu'un auteur anglais a comparé la ville de Londres à une énorme baleine, dont *Westminster* serait la mâchoire inférieure, le *Parc de Saint-James*, la gueule, *Pall Mall*, *Norkward*, la mâchoire supérieure, etc.

Située dans le comté de Midlessex, sur les bords de la Tamise, à vingt lieuës environ de son embouchure, cette capitale peut jouir de tous les bienfaits de la navigation, sans être exposée à l'invasion des ennemis, et sans craindre l'insalubrité de l'air humide et froid qu'on respire au bord de la mer. Elle s'étend le long du fleuve, en forme de demi-cercle, et chacun de ses

quartiers partage à-peu-près également les avantages d'une telle situation. Elle est divisée en trois parties principales : la cité de Londres, celle de Westminster, et leurs faubourgs, et enfin le bourg de South-Wark. Les deux premieres sont situées au nord et à l'ouest de la Tamise ; la troisieme au sud, dans le comté de Surry, au milieu de cette même plaine qui n'était autrefois qu'un marais impraticable. Westminster proprement dit, ne comprend pas la dixieme partie de cet endroit de Londres, qui s'étend du côté de l'ouest : ainsi la cité nouvelle pourrait être regardée comme une quatrieme division de cette capitale. Elle manque jusqu'à ce jour d'une désignation quelconque, et on la confond toujours avec les trois autres, quoiqu'elle fasse à elle seule plus de la moitié de la ville.

La dimension de Londres en longueur et en largeur est assez difficile à établir d'une manière précise. Les écrivains qui en ont parlé ne s'accordent guère sur ce point. Cela tient, sans doute, à l'extrême irrégularité de cette ville, formée de la réunion de plus de quarante-cinq villages, autrefois dispersés dans ses environs, et maintenant compris dans son enceinte. Les uns prennent sa longueur de *Tyburne-Turnpike*, la plus occidentale de ses barrieres, jusqu'à *Mile-End* la plus orientale, et l'évaluent à-peu-près à six milles. D'autres, de *Blakvell*, à l'est, jusqu'à *Tothilfields*, à l'ouest, comptent sept milles et demi, et à-peu-près huit milles de *Poplar*, sur la Tamise, à *Peterborough-House ;* ainsi Londres, dans sa plus grande longueur peut avoir près de trois lieues, et sa plus grande largeur peut être d'une

lieue et demie environ. Sa circonférence pourrait s'évaluer à douze lieues, en y renfermant quelques terrains vagues qui tous les jours se couvrent de nouvelles maisons.

Avant l'incendie de 1666, Londres contenait dans l'enceinte de ses murs à-peu-près quinze mille maisons; couvrant un terrain de trois mille cent soixante-cinq toises de circonférence. Westminster, Southwark et les quarante-cinq villages dont nous avons parlé, furent réunis depuis à la ville primitive, et c'est dans le cours de cent vingt ans qu'elle reçut cet accroissement si considérable. Il y a cinquante ans, on y comptait cent vingt-six mille maisons, et six mille rues; aujourd'hui on porte le nombre des premières à cent soixante mille, et celui des secondes à huit mille, en y comprenant les *lanes*, les *courts* et les *square* (1).

Si cette fureur de bâtir, qui regne dans Londres plus que dans les autres capitales de l'Europe, ne s'arrête pas, on sera obligé de reculer encore plus loin ses barrières; de nouveaux villages seront renfermés dans l'enceinte de la ville, et cette même enceinte aura bientôt cinquante milles de circonférence, c'est-à-dire, vingt lieues de tour.

Le laps de temps et les constructions modernes ont fait disparaître entièrement le mur qui entourait autrefois la cité proprement dite. Ce mur avait trois mille cent soixante-cinq toises de circonférence; il s'étendait originairement à l'ouest, vers *Ludgate-hill*, au nord,

(1) Les ruelles, les cours et les places.

vers *Cripple-gate*, et au midi jusqu'à la rue de la Tamise. Quoiqu'on n'en trouve aucune trace sur les bords de cette rivière, il est certain cependant qu'il y existait du temps des Saxons; mais les marées, les inondations, mille accidents fortuits en auront enlevé peu-à-peu jusqu'aux derniers vestiges. Du côté de la terre, ce mur était flanqué de fortes tours de distance en distance. Les noms de *Lud-gate*, *Cripple-gate*, *Ald-gate* et *Dow-gate*, conservés encore aujourd'hui, paraissent indiquer les endroits où s'élevaient les quatre portes construites par les Romains, après l'élévation du mur. Les autres, telles que *Bishops-gate*, *Alders-gate*, *New-gate*, *Bridge-gate*, *Potern-gate* et *Moor-gate*, avaient été achevées, à différentes époques, pour l'embellissement de la ville, la facilité des transports et la commodité des citoyens.

L'époque où le mur de la cité fut bâti est difficile à déterminer. Quelques auteurs en ont attribué l'honneur à Constantin, d'autres à Héléna, mère de cet empereur, qui fit porter à Londres le nom d'Augusta, nom que cette ville ne conserva pas dès qu'elle cessa d'être soumise aux Romains. Il paraît plus probable qu'il n'a été construit que sous Valentinien Ier, vers l'an 368. A cette époque, les Bretons étaient sans cesse en guerre avec les Ecossais, les Pictes, les Francs et les Saxons, qui, en plusieurs rencontres, les avaient battus, et avaient battu les Romains eux-mêmes. Ils sentaient la nécessité de se mettre à l'abri de leurs incursions, mais ils ne savaient quelle barrière leur opposer, et par quelle digue les retenir. Ce fut Théodose

le jeune qui trouva le moyen d'assurer leur sécurité. Après avoir défait plusieurs partis ennemis, il fit son entrée triomphante dans Londres, et l'investit, ainsi que plusieurs autres villes, de fortifications si solides que, depuis ce moment, jusqu'au départ des Romains sous Honorius, les Bretons n'eurent plus à se défendre contre leurs ennemis, qui n'osaient pas les attaquer.

Exposés depuis, sans défense, aux attaques des Ecossais et des Pictes, ils appellèrent à leur secours les peuples du continent, et se donnèrent de nouveaux maîtres. A-peu-près à cette époque, c'est-à-dire, après l'établissement de l'heptarchie saxonne, Augustin apporta au milieu des habitants de la Grande-Bretagne la lumière de l'Evangile. Accueilli favorablement par Ethelbert, il fut nommé évêque de Cantorbéry. Il envoya Mélitus à Londres, pour tenir le même rang et exercer les mêmes fonctions. Mélitus obtint d'Ethelbert qu'on bâtit dans cette ville la première église chrétienne.

Une seconde église fut construite à peu de distance de la ville, à l'endroit même où depuis fut élevée celle de Westminster; mais son existence fut de courte durée, et peu de temps après, saccagée par les Danois, elle devint la proie des flammes.

Londres était alors la métropole de l'est-Saxonie. Il semblerait qu'il fût de sa destinée d'être souvent réduite en cendres. Deux incendies, qui eurent lieu à peu de distance l'un de l'autre, y firent les plus grands ravages, et la détruisirent presque entièrement.

Alfred le grand, après en avoir chassé les Danois, la rétablit, et donna tous ses soins à la fortifier et à

l'embellir. Londres devint plus florissante qu'elle n'avait jamais été, et c'est en partie à ce prince qu'elle doit l'avantage d'avoir toujours été depuis la capitale de l'Angleterre.

Quoique les Romains eussent appris aux Bretons à bâtir en briques et en pierres, ces derniers n'employaient guère que le bois et le fer dans leurs constructions : Alfred rappela l'exemple des Romains. Il ordonna qu'on se servît de pierres de taille et de briques lorsqu'il se fit élever des palais ; les grands l'imitèrent, mais le peuple n'adopta cet usage que quelques siècles après. Il ne reste aucun détail sur les édifices construits sous le règne de ce prince. On sait seulement que le nombre ne devait pas en être bien considérable, et qu'en 961, il n'y avait dans l'enceinte du mur qui environnait Londres, que des maisons éparses, et bâties sans aucune régularité. Alors on ne traversait la Tamise que par le moyen d'un bac, qui fit place à un pont de bois, en 1016, sous Ethelred.

Ce pont arrêta la flotte sur laquelle s'avançait Canut, lorsque ce prince danois, à la tête d'une armée considérable, vint mettre le siége devant Londres. Ne pouvant remonter plus loin la Tamise, il fit creuser un canal sur la rive gauche, probablement à l'endroit appelé aujourd'hui *Doskhead*. Ce canal rentrait dans la Tamise au-dessus du pont. Ayant ainsi fait passer ses vaisseaux, il attaqua la ville sur tous les points à-la-fois. Les habitants firent une longue résistance, mais enfin la guerre se termina par un accommodement entre Edmond et Canut. Le royaume fut divisé entre eux,

et Londres entra dans le partage du dernier. Quelques mois après Edmond mourut : Canut convoqua à Londres un parlement qui le déclara seul roi de l'Anglèterre. Ce prince ne s'attacha plus dans la suite qu'à gagner le cœur de ses nouveaux sujets. Il fixa sa résidence à Londres, s'occupa du soin de l'agrandir, et y rétablit l'ordre, la paix et l'abondance. Les richesses de cette capitale s'étaient tellement accrues que, lorsque le parlement accorda au roi quatre-vingt-trois mille livres, somme énorme pour ces temps-là, et qui monterait aujourd'hui à plus de neuf millions, Londres seule fournit onze mille livres. Ainsi, d'après la proportion suivant laquelle elle fut imposée, elle possédait alors la septième partie des richesses du royaume.

Les descendants de Canut ne restèrent point sur le trône. Le sceptre repassa aux mains des princes anglo-saxons. Une nouvelle guerre le leur enleva ; *Harold* perdit la couronne et la vie à la célèbre bataille d'Hastings, le 8 octobre 1066. Guillaume, duc de Normandie, fut reconnu roi d'Angleterre, et couronné à l'abbaye de Westminster, par Alfred, archevêque d'York, et les Bretons, pour la quatrième fois, subirent un joug étránger.

Sous le règne de ce prince, en 1077, un nouvel incendie ayant détruit la plus grande partie de la ville, les Anglais accusèrent les Français de ce désastre. De là une animosité entre les deux nations, qui rendit suspecte au monarque la fidélité des citoyens de Londres. Pour les tenir en respect, il fit construire *la Tour*, qui domine aujourd'hui cette ville. Guillaume vit éclater,

pour la deuxième fois, un incendie terrible; plusieurs quartiers de Londres furent la proie des flammes. L'église de Saint-Paul, que l'on avait déja reconstruite en bois, ayant été réduite en cendres, Maurice, archevêque de Londres, fit élever cette cathédrale sur un plan plus noble et plus majestueux.

Sous le règne de Henri I[er], fils de Guillaume, Londres qui, à peine avait eu le temps de réparer les ravages causés par les flammes, fut assailli par un ouragan épouvantable, qui renversa plus de six cents maisons, endommagea considérablement la Tour, fit refluer les eaux de la Tamise dans la ville, et enleva le comble de l'église de *Mary-le-Bow*. Quatre chevrons, de vingt-six pieds de longueur, pénétrèrent, dit-on, à plusieurs pieds de profondeur dans la terre.

Autre incendie en 1093, autre inondation en 1099.

Londres toujours brûlée, renaissait toujours de ses cendres, et l'histoire de cette capitale semble n'être, depuis sa fondation jusqu'à nos jours, qu'une description d'incendies plus terribles les uns que les autres.

En 1135, le pont, qui était en bois, fut détruit par les flammes. Henri II, le premier de la dynastie des Plantagenet, qui régna en Angleterre, le fit rebâtir en pierres, mais il ne fut achevé qu'en 1209. Quatre-vingts ans après, il était déja tellement dégradé, qu'Edouard autorisa ceux qui en étaient les gardiens, à lever un impôt sur ses sujets, pour le réparer.

Jean-sans-terre avait succédé à Richard cœur-de-lion. Sous ce règne, rendu célèbre par l'établissement de la grande charte constitutionnelle de la liberté anglaise,

les citoyens de Londres creusèrent autour de leur mur un fossé très-profond, et de deux cents pieds de largeur.

La forêt de Midlessex s'étendait du côté de l'ouest, jusqu'auprès de la ville. Elle fut abattue sous Henri II. On permit de bâtir sur le terrain qu'elle occupait, et c'est depuis ce temps que Londres cessa d'être renfermée dans l'enceinte de ses murailles. Ce prince posa la première pierre de l'église de Westminster : elle fut reconstruite alors telle qu'on la voit aujourd'hui. Six fontaines furent élevées, et, par le moyen de plusieurs tuyaux de plomb, elles suppléèrent au manque d'eau qui commençait à se faire sentir dans la ville.

Londres, déja si souvent ravagée par les flammes, le fut encore par la peste. Elle n'était que trop exposée au retour fréquent de ces deux fléaux, ses maisons en bois et couvertes de chaume étaient entassées les unes sur les autres ; l'air ne pouvait circuler librement dans des rues étroites et fangeuses, et une fois corrompu dans un quartier, l'infection se répandait promptement dans tous les autres, et y causait les plus grands ravages. On est effrayé du nombre des victimes de cette cruelle épidémie, lorsqu'elle se manifesta en 1318. En peu de temps, ellé enleva plus de cent mille personnes.

Après la mort tragique d'Edouard II, Edouard III, son fils, monta sur le trône. Ce fut sous le règne glorieux de ce prince, que le bourg de South-Wark, qui était devenu le réceptacle de tous les malfaiteurs, fut réuni à la ville, et soumis à la juridiction

du maire, moyennant une redevance annuelle de dix livres sterling.

Edouard III eut pour successeur son petit-fils, Richard II. On peut juger de l'état de Londres, sous ce prince, par le récit des excès que commirent, au commencement de son règne, des révoltés conduits par le frénétique Wat-tyler. Ces furieux avaient débuté par mettre le feu au palais du duc de Lancastre, réputé alors le plus magnifique édifice du royaume. Ils brûlèrent ensuite le Temple, qui alors appartenait au grand trésorier, le prieuré de Saint-Jean de Jérusalem, près de *Smithfield*, le grand édifice appelé *Mansion-house*, derrière Stylington, et ayant forcé la Tour même, ils la livrèrent au pillage. A cette époque, l'usage des lanternes pour éclairer les rues n'était pas encore connu. Ce ne fut qu'en 1416, sous Henri V, que le maire *sir Henry Barton*, en fit placer dans les différents quartiers.

En 1512, Henri VII fit construire à l'est de l'abbaye de Westminster, cette chapelle qui a conservé son nom, et qui est l'objet de l'admiration particulière des Anglais. Henri VIII, qui recueillit des richesses immenses de la destruction des ordres religieux, ne laissa dans Londres aucun monument qui mérite d'être cité, si l'on en excepte toutefois l'hôpital de Saint-Barthélemi qu'il rétablit dans ses dernières années. Il détruisit un grand nombre d'églises et de monastères, et fit disparaître de sa capitale les seuls édifices qui lui servaient d'ornement.

Le zèle de Marie en faveur d'une religion proscrite

par son père fut infructueux. Des actes de rigueur exercés par elle, rendirent le catholicisme odieux à la nation anglaise, et elle ne put relever de nouveaux temples sur les débris de ceux qui avaient été rasés par Henri VIII. Elisabeth, sœur de Marie, acheva l'ouvrage commencé par ce prince, et elle établit le culte réformé sur des fondements durables.

C'est à dater du règne d'Elisabeth que Londres prit un accroissement plus rapide et plus remarquable. Pour mieux juger de l'agrandissement de cette ville, jetons un coup d'œil sur l'étendue qu'elle avait alors.

Londres, à cette époque, était renfermée presque tout entière dans l'enceinte de ses murs, et dans cette même enceinte il y avait encore un grand nombre de jardins, qui, depuis, ont été couverts de maisons ou convertis en rues et en places publiques. La ville se terminait à l'est au monastère de Sainte-Catherine; le terrain qui se trouve entre *East-smith-fields* et la Tour était entièrement découvert. *Rosemary-lane* n'était pas encore bâti; les *Minories* ne l'étaient que du côté de l'est, faisant face à la muraille. Les troupeaux paissaient dans *Good man's fields; White-chapel* ne s'étendait que très-peu au-delà des barrières. *Spithal-fields* qui, à lui seul, pourrait former une ville assez considérable, n'était qu'une suite de champs séparés par des haies ou par des allées d'arbres. *Hounds-ditels* consistait en une rue dont toutes les maisons étaient accompagnées de jardins qui donnaient sur la campagne; les rues de *Bishopsgate, Norton-falgate, Shore-ditch,* étaient bâties, il est vrai, jusqu'à l'église, mais elles n'avaient ni rues

ni ruelles adjacentes. *Moorfields* s'étendait à découvert jusqu'au village d'Holborn. La rue de *Chiswel* n'existait pas, et celle de Saint-Jean allait du côté de Saint-Jean de Jérusalem jusqu'au monastère de *Clerkenwel*, qui donnait sur les champs.

Hors des murs, l'étendue de terrain occupée par des maisons était encore bien moins considérable. Holborn existait à peine; Saint-Giles était un village tout-à-fait détaché de Londres; le *Strand*, cette rue aujourd'hui si spacieuse, était bordée de jardins des deux côtés; *Covent-garden*, ainsi appelé, parce qu'il appartenait à l'abbaye de Westminster, n'était qu'une ruelle qui conduisait au village de Saint-Giles. *Hedgélane* n'était aussi qu'une ruelle entre deux haies. La large rue nommée aujourd'hui *Haymarquet* ressemblait à *Hedgélane*; enfin ni *Pallmall*, ni *Saint-James*, ni *Piccadilly*, ni aucune des rues ou des belles places de cette partie de Londres n'étaient construites; et *Westminster* pouvait être regardé comme une petite ville à part, située au sud-ouest de Londres, et au midi du parc *Saint-James*.

Telle était la ville de Londres du temps d'Élisabeth. Quoiqu'elle fût peu considérable en comparaison de ce qu'elle est aujourd'hui, on proclama par ordre de la reine, un édit qui défendait de bâtir sur des fondements nouveaux, et cet édit fut reproduit deux fois sous le règne suivant.

Mais rien ne pouvait désormais arrêter l'impulsion donnée. Les Anglais s'étaient aperçu des avantages de leur position. L'esprit de commerce, d'entreprise

et de découvertes s'était manifesté dans toutes les classes; Drack et Cavendish avaient fait, les premiers, le tour du globe; Raleigh avait jeté les fondements des colonies anglaises dans l'Amérique septentrionale; des compagnies de commerce, sans autre appui qu'elles-mêmes, s'étaient ouvert des routes en Moscovie, sur le Volga, à travers la mer Caspienne; avaient visité les côtes d'Afrique, trafiqué avec la Turquie et la Perse, suivi les traces des Vénitiens dans les Indes, doublé le cap de Bonne-Espérance, et rivalisé avec les Portugais d'audace, de fortune et de gloire.

Ces expéditions formaient à l'Angleterre une marine excellente, et préparaient la grandeur future de sa capitale qui, par sa situation aux bords d'un fleuve navigable, et par la commodité de son port, devait infailliblement devenir le centre du commerce de la Grande-Bretagne, et acquérir chaque jour plus d'importance, par ses relations non interrompues avec les quatre parties du monde.

On devint chaque jour plus attentif à tout ce qui pouvait contribuer à la salubrité ou à l'agrément de la ville. En 1605, sous Jacques I[er], un acte du parlement autorisa la municipalité à prendre les moyens nécessaires pour amener de *Midlessex* ou d'*Hertfortshire* une rivière qui fournît à Londres et à Westminster une eau douce et limpide. On avait déjà fait plusieurs tentatives inutiles : la gloire du succès était réservée à sir Hug Middleton, orfèvre de Londres. A force de travaux, d'industrie et de dépenses, il parvint à rassembler dans un réservoir, près d'*Islington*, les eaux

qu'il avait tirées de *Chadwel*, d'*Amswel* et de *Ware* dans le *Hertfort-shire*; ce grand ouvrage fut commencé en 1608. Il fallut ouvrir en plusieurs endroits des tranchées de plus de trente pieds de profondeur. Les dépenses montèrent à cinq cents mille livres sterling, qui furent fournies par l'entrepreneur, aidé du roi, du maire et de la municipalité de Londres. Tous les travaux étaient terminés en 1613. On célébra avec beaucoup de pompe l'ouverture du réservoir où les eaux furent amenées en présence de sir Thomas Middleton, frère de Hug, du lord-maire, et de plusieurs membres de la municipalité.

Dans l'état où cette rivière est aujourd'hui, on y compte quarante-trois écluses. Elle est traversée par un grand nombre de ponts, et coupée par deux vallées, au-dessus desquelles on la fait passer par le moyen de deux acqueducs, dont les canaux en bois sont doublés de plomb. L'un à *Bushill* a six cent soixante pieds de longueur sur trente de hauteur; l'autre situé vers le nord d'*Highbury* a quatre cent soixante-deux pieds dans la premiere dimension, et dix-sept dans la seconde. Plusieurs ruisseaux, plusieurs sources, des ravins et des terriers passent au-dessus et au-dessous de cette rivière; et dans quelques endroits elle se dirige par des canaux souterrains. Les eaux du réservoir s'épanchent dans cinquante-huit tuyaux de sept pouces de calibre, sans compter ceux que l'on y a ajoutés pour Westminster; ils conduisent les eaux du canal dans toutes les rues, dans toutes les cours de Londres et de ses faubourgs.

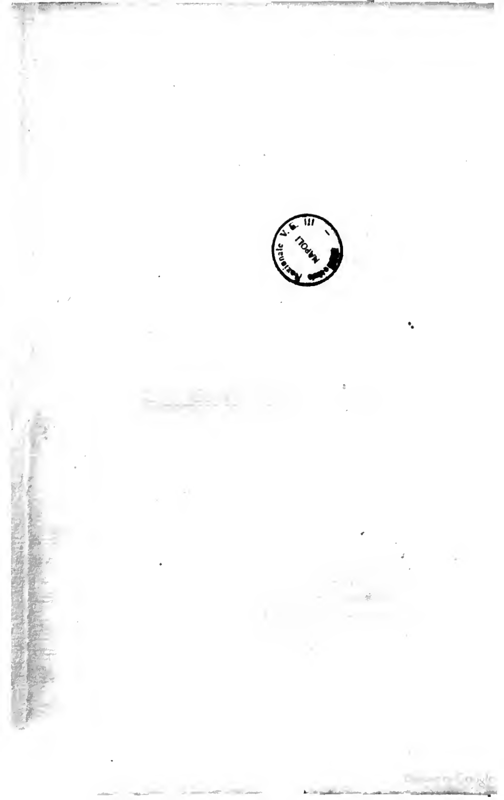
Middleton, après avoir consacré toute sa fortune à cette grande et utile entreprise, fut obligé, non-seulement de partager par moitié les profits, en remboursement des sommes avancées par le roi, mais encore de se défaire d'une grande partie de ses actions. Il finit par être entièrement ruiné. Dans les premiers temps, on fut si peu sensible aux avantages qu'on pouvait retirer de ces travaux, que le dividende des propriétaires, pendant trente ans et au-delà, ne s'éleva pas par action à plus de cinq livres sterling; tandis qu'aujourd'hui on fait monter à huit mille livres sterling la valeur de chacune de ces mêmes actions.

En 1614, *West-smith-field* où se tenait le marché aux bestiaux, était devenu impraticable. Pour y remédier, le roi Jacques ordonna au lord-maire et aux aldermans de le faire paver. Les citoyens mirent tant de zèle et d'empressement à seconder cette opération, qu'en moins de six mois elle fut terminée. Jusques là, le devant des maisons n'avait été pavé qu'en cailloux. En 1615, les habitants des principales rues commencèrent à paver le devant de leurs portes en larges pierres de taille.

Pendant les querelles funestes qui s'élevèrent entre Charles I[er] et le parlement, et qui se terminèrent par la condamnation juridique de ce malheureux prince, on avait essayé de fortifier Londres. En 1642, on éleva autour de la ville une suite de bastions et de redoutes qu'unissait une ligne de communication, formée par un rempart de terre qui embrassait toute la cité, *Westminster* et le bourg de *South-wark*. Il



MIDDLETON.


V.E. III
NAPOLI

paraît cependant que ces fortifications ne furent pas d'une grande ressource aux citoyens de Londres, lorsque Monck, après la mort de Cromwel, s'y rendit à la tête de son armée, et y rappela Charles II au trône d'Angleterre : elles furent détruites avec le même empressement qu'on avait mis à les construire.

Sous ce dernier prince, en 1661, un acte du parlement ordonna l'entretien des pavés et des routes, et établit un impôt sur les voitures, dont le nombre devenait chaque jour plus considérable, soit dans la cité, soit à Westminster.

Quoique l'Angleterre, pendant le règne de Charles II, présentât en quelque sorte l'image de la mer encore agitée après la tempête, sa capitale devenait chaque jour plus florissante par les progrès rapides de l'industrie et du commerce de ses habitants. Des manufactures de diverses étoffes, celles de glaces, de cuivre, d'acier, de papier, d'ouvrages en laine, etc., étaient portées à leur dernier degré de perfection. Les protestants, bannis de France, y apportèrent leurs arts, leurs talents, leurs connaissances ; la prospérité nationale s'augmenta de jour en jour. Les Anglais commencèrent à vouloir tenir la balance de l'Europe, et Londres fut occupée autant des grandes affaires de la politique et de la guerre, que de celles du commerce. Les lettres n'avaient pas encore reçu beaucoup d'encouragements, et cependant les sciences et la philosophie s'honoraient de la juste célébrité des *Newton*, des *Tillotson*, des *Hobbes*, des *Burnet*, des *Shaftesbury* ; la langue se perfectionnait sous la plume des *Buttler*,

des *Dryden*, des *Otway*; le caractère national perdait de sa rudesse, et le goût des beaux-arts devenait chaque jour plus vif et plus répandu dans la société.

Le cours de cette prospérité fut interrompu par les deux plus horribles fléaux qui aient jamais désolé une grande capitale : une peste cruelle vint porter la terreur et la mort au sein de la nombreuse population de Londres ; et peu de temps après, un incendie plus terrible que tous ceux qui l'avaient précédé, dévora cette malheureuse ville.

Nous entrerons dans quelques détails sur ces deux épouvantables catastrophes ; en présenter un tableau fidèle et circonstancié, c'est avertir les peuples de se tenir sans cesse en garde contre le retour de ces fléaux. D'ailleurs, puisque l'expérience a prouvé qu'il est des moyens de les prévenir ou d'en arrêter les ravages, on ne saurait trop rappeler aux habitants des villes combien il leur importe de prendre ces précautions, et de veiller eux-mêmes à leur propre sûreté.

Sous les règnes d'Élisabeth, de Jacques Ier, et de Charles Ier, une épidémie cruelle avait dévasté la ville de Londres, et avait fait périr jusqu'à trente mille personnes. Ces avertissements furent perdus, et une foule de citoyens de tout âge et de toutes conditions furent victimes de leur imprévoyance.

En 1663, la peste avait répandu le deuil et la consternation dans les villes d'Hambourg et d'Amsterdam. Sur l'avis qu'en reçut le gouvernement, on s'occupa des moyens d'en prévenir l'introduction dans Londres. Toutes les précautions furent inutiles. Vers la fin de

1664, des caisses de marchandises hollandaises, ouvertes près de Drury-lane, infectèrent deux Français, qui furent les premières victimes de ce fléau. La contagion fit des progrès; mais un hiver extrêmement rude arrêta le développement de cette affreuse maladie. Au mois de mars 1665, elle prit une nouvelle activité et se répandit dans les différents quartiers de la ville. Le nombre des morts s'augmenta tout-à-coup d'une manière si effrayante, que tous les habitants de Londres, frappés de consternation, s'empressèrent de fuir et d'aller chercher leur salut loin de ces murs dangereux. Mais comme tous à-la-fois, et dans le plus grand désordre, se précipitaient vers la campagne, les rues et les chemins publics étaient couverts et embarrassés d'un nombre prodigieux de voitures de toute espèce, chargées d'infortunés pâles, défaits, et osant à peine respirer, de peur de recevoir dans leur sein, le germe de la mort répandu autour d'eux dans les airs.

En juillet, la liste des morts s'élevait à deux mille dix. Alors toutes les maisons furent fermées. Les places publiques étaient désertes; l'herbe croissait dans les rues. Des feux étaient allumés de distance en distance. On ne voyait plus au milieu du grand silence qui régnait dans la ville, que des bières portées par des cadavres qui allaient tomber dans la bière à leur tour. On ne voyait que des mourants qui accompagnaient des morts. Sur presque toutes les portes, à côté d'une croix rouge qu'on y avait peinte, on lisait ces mots : *Seigneur, ayez pitié de nous.* Et les voix faibles et éteintes des spectres qui se traînaient dans

les rues, répétaient : *Seigneur, ayez pitié de nous.* Et aux fenêtres des maisons paraissaient d'autres spectres qui, levant vers le ciel leurs regards désolés, disaient : *Seigneur, ayez pitié de nous.* De temps en temps, des crieurs s'arrêtaient devant les maisons marquées du sceau de la contagion, et donnaient à haute voix cet avertissement lugubre : *Faites sortir vos morts de vos maisons.* On ne répondait rien, ou du fond de ces demeures silencieuses on entendait une voix expirante qui laissait tomber ces mots : *Nous ne pouvons plus faire sortir nos morts de nos maisons.*

Tous les liens de la nature et de l'amour étaient rompus. Le fils fuyait son père, l'épouse frémissait d'approcher son époux, et la mère épouvantée n'osait plus embrasser son enfant.

Dans les grandes calamités, la religion est toujours le refuge des malheureux ; mais les ministres de la religion fuyaient les infortunés qui venaient chercher auprès d'eux des espérances et des consolations. Quelques-uns seulement, et ce furent ces catholiques romains auxquels la réforme avait interdit leurs fonctions, plus courageux, et plus dignes dépositaires de la parole divine et des secours de la foi, bravèrent tous les dangers pour remplir le plus noble et le plus saint ministère. Ils rentrèrent dans ces temples d'où la puissance humaine les avait chassés, mais dont une puissance bien supérieure leur rouvrait les portes, rassurèrent le peuple éperdu, qui les assiégeait de tous côtés, et qui recueillait avidement chacune de leurs paroles, comme si elle eût été pour eux l'an-

nonce de la miséricorde de Dieu, et de la cessation du fléau.

Au mois de septembre, on enterra en une semaine six mille neuf cent quatre-vingt-huit morts. La semaine suivante, la liste n'en ayant porté que six mille cinq cent quarante-quatre, on eut une faible espérance que la contagion allait diminuer. On crut le moment de la crise passé; mais lorsque l'on vit ensuite cette même liste s'élever en huit jours à sept mille cent soixante-cinq, le plus affreux désespoir s'empara de tous ceux qui avaient échappé jusques-là à cette horrible épidémie. Quelques jours de plus, et le nombre des vivants ne suffisait pas pour enterrer les morts. Heureusement ces craintes furent dissipées; la contagion s'éteignit par degrés, et enfin l'air reprit sa salubrité, et la mort cessa tout-à-fait ses ravages. Le nombre de ses victimes avait excédé deux cent mille.

On n'est point d'accord sur les causes naturelles de cette maladie. Le docteur Baquard observe seulement que, tandis qu'elle déploya toute sa fureur, le calme le plus parfait régna dans l'air, et la plus grande sérénité dans l'atmosphère. Il n'y eut ni le moindre vent, ni la plus légère pluie. On eut beaucoup de peine à allumer les feux dans les rues.

Toute espèce de commerce avait été interrompu. Les ports de la France, de la Flandre, de l'Espagne, de l'Italie, avaient été fermés à tous les vaisseaux anglais. Les Turcs seuls et les Grecs, plus familiarisés avec ces accidents, prirent moins de précautions. Les Hollandais et les Flamands, en ne cessant pas toute

4

relation avec les ports d'Angleterre qui s'étaient garantis de ce fléau, profitèrent de la juste frayeur des autres nations, et retirèrent de leur commerce d'importation et d'exportation, des bénéfices immenses.

Les ravages de la peste avaient cessé d'une manière aussi prompte qu'inattendue. Les habitants de Londres étaient rentrés dans leurs foyers, ils commençaient à respirer des désastres dont leurs amis ou leurs parents avaient été victimes, et auxquels ils n'avaient échappé eux-mêmes que par une espèce de miracle, lorsqu'un dimanche, 2 septembre 1666, un incendie éclata tout-à-coup, dans *Pudding-lane*, chez un boulanger, à une heure du matin.

Les rues de Londres étaient, comme nous l'avons déjà dit, très-étroites, et chaque étage avançant toujours sur l'étage inférieur, les sommets des maisons semblaient prêts à se joindre, et les toits étaient presque contigus. Cette mauvaise disposition des bâtiments d'une même rue devait donc favoriser la rapidité des flammes, et leur fournir sans cesse de nouveaux aliments. La maison de ce boulanger était construite en bois, et goudronnée en dehors; elle renfermait d'ailleurs une grande quantité de fagots et de bourrées; aussi le feu s'y développa avec une fureur que rien ne put réprimer. Il s'attacha bientôt aux maisons voisines, et se répandit des quatre côtés à-la-fois. La rue *New-fish* fut bientôt toute en flammes. L'incendie gagna au même instant la rue de la Tamise, dépôt ordinaire de toutes les matières combustibles, telles que chanvre, lin, raisine, huile, beurre, poix, gou-

dron, souffre, cordages, eau-de-vie, bois et charbon. Là il se partagea en deux, et prenant sa direction à l'est et à l'ouest, avec une incroyable rapidité, il se jeta sur les rues voisines. Les deux branches principales vinrent se rejoindre au pont de Londres, et toutes les maisons qui le couvraient, furent en un instant réduites en cendres. Les pompes qui étaient au-dessus ne furent pas épargnées, de sorte qu'on se vit privé du seul secours qu'on pouvait tirer de la Tamise.

On proposa d'abattre les maisons à une certaine distance de l'incendie. C'était le seul moyen d'en arrêter les progrès. Mais on n'exécuta pas de suite cette mesure salutaire, et pendant qu'on délibérait, les flammes étendirent leurs ravages.

Un vent d'est s'éleva et leur donna une nouvelle activité. Ce même jour et la nuit suivante, elles atteignirent la rue de *Grace-church*, et descendirent par *Cannon-street* jusqu'au bord de l'eau. Le peuple se dispersait de tous côtés. On enlevait à la hâte les effets précieux et les meubles des maisons qui n'étaient pas encore embrâsées. Enfin on se réunit; on jeta à bas un grand nombre d'édifices; mais comme on n'avait pas le temps de retirer les matériaux, le feu se précipitait sur la charpente, sur les planchers, sur les lambris, et il avait bientôt rejoint les maisons voisines.

Le vent tomba le mardi soir. Le feu parvenu jusqu'au temple, y trouva des bâtiments construits en briques, qui amortirent son impétuosité; de sorte que, le mercredi matin, il cessa ses ravages du côté de

l'ouest. Le jeudi, par-tout il se trouva éteint. Il avait parcouru un espace de trois cent soixante-treize acres, brûlé quatre cents rues, treize mille deux cents maisons, quatre-vingt-neuf églises paroissiales, outre plusieurs chapelles. Onze églises seulement étaient restées debout. L'immense cathédrale de Saint-Paul, Guildhall, la banque, la douane, plusieurs hôpitaux, des bibliothèques, un grand nombre de beaux édifices, trois portes de la ville, quatre ponts de pierre, quatre prisons avaient été la proie des flammes. D'après les calculs les plus exacts, la perte que Londres éprouva se monta à plus de dix millions sterling.

Ce qu'on aura peine à croire, c'est que dans cet embrâsement six personnes seulement aient péri par le feu.

La peste, l'année précédente, avait dépeuplé la ville, et les maisons étaient restées sans habitants. L'incendie ayant succédé à la peste, les habitants se trouvèrent sans demeure et sans asyle, et ils furent obligés de se retirer dans la campagne avec ce qu'ils avaient pu sauver de leurs effets, en proie à tous les besoins, et exposés à toutes les injures de l'air. Ils dressèrent des tentes et construisirent des baraques.

Le roi ordonna qu'on fit distribuer aux pauvres tout le biscuit qui se trouvait sur les vaisseaux, et il fit publier une proclamation qui enjoignait aux cantons voisins d'apporter des provisions de toute espèce.

Un malheureux français, reconnu depuis long-temps pour avoir l'esprit aliéné, se déclara l'auteur de cet incendie. Il fut condamné et exécuté sans autres preu-

ves que son propre aveu ; mais il fallait une victime au ressentiment des Anglais. Le peuple veut savoir à qui s'en prendre des calamités qui l'affligent ; et c'est un soulagement pour lui de pouvoir faire sentir sa colère à celui qui s'est attiré sa haine.

On fit tomber quelques soupçons sur les Hollandais et sur les Français, parce qu'on était en guerre avec eux. Il était bien plus naturel de chercher la cause de ce désastre dans la mauvaise construction des maisons, dans la mauvaise disposition des rues, dans le peu de précautions prises pour prévenir le retour de ces incendies si fréquents à Londres, dans ce vent d'est qui augmenta la furie de l'embrâsement, enfin dans la sécheresse extrême qui avait eu lieu durant tout le printemps et tout l'été, et qui semblait avoir préparé cette malheureuse ville à être plus facilement dévorée par les flammes.

Les Anglais se montrèrent encore injustes et passionnés, en accusant les catholiques romains, désignés sous le nom de papistes, d'avoir allumé l'incendie, et d'avoir cherché à l'étendre, au lieu de l'arrêter. Ils gravèrent même cette accusation calomnieuse sur la colonne qui fut élevée en mémoire de ce déplorable événement. Jacques II fit effacer cette inscription ; mais les Anglais l'ont fait graver de nouveau bien plus avant dans la pierre.

La nation entière ressentit vivement le malheur de cette grande et opulente cité, réduite tout-à-coup en un monceau de cendres ; mais de ce malheur même est sorti pour elle un bonheur inappréciable, puis-

qu'elle a été mise, par des soins plus prévoyants, à l'abri des deux fléaux dont elle avait été si souvent la victime. L'expérience instruit, et le passé fait craindre pour l'avenir ; la leçon était trop terrible, et on ne pouvait balancer à prendre toutes les mesures nécessaires pour n'en plus recevoir de semblables.

Le roi Charles II, qui pendant son séjour dans les différentes cours de l'Europe, avait pris le goût des arts, voulut que Londres fût reconstruit dans un ordre plus magnifique, plus uniforme et plus salubre tout à-la-fois. Il fit défendre de relever aucune maison avant qu'on eût arrêté le plan qu'on devait suivre. Le parlement nomma des juges pour régler tous les différents entre les propriétaires et les locataires, et personne ne les accusa d'injustice ou de partialité.

Telle fut l'activité que l'on mit à réparer ce désastre, que quatre années suffirent pour en effacer tous les vestiges. Londres sortit de ses décombres plus brillante qu'auparavant. Ses maisons furent rebâties plus commodes et plus régulières. De nouveaux monuments, plus magnifiques que ceux qui la décoraient, s'élevèrent comme par enchantement. Des places plus spacieuses, des rues mieux alignées, plus larges et mieux aerées, des précautions mieux prises contre le retour de pareils accidents, changèrent totalement la face de la ville. On ne pouvait comprendre comment ses habitants avaient trouvé dans leurs richesses assez de ressources pour supporter de si grandes pertes, et les réparer si promptement. Seulement les Anglais regretteront toujours que des considérations d'intérêt per-

sonnel, ou les calculs d'une économie mal-entendue, leur aient fait négliger l'occasion de rendre Londres la plus belle cité de l'univers.

Deux plans furent présentés : on examina d'abord celui du célèbre Christophe Wren. Il l'avait tracé sur cette vaste étendue de ruines, et il se proposait de bâtir une ville nouvelle exempte de toutes les irrégularités de l'ancienne ; si ce plan, adopté par le roi, avait été mis à exécution, les rues plus larges eussent été tracées plus parallèlement ; les places publiques seraient devenues le centre des divers quartiers ; un quai spacieux et commode aurait suivi sans interruption la Tamise, depuis *Black-friars* jusqu'à la Tour, et de larges gares auraient présenté un abri sûr aux navires chargés.

La banque devait s'élever au milieu d'une vaste place, d'où seraient parties de belles rues qui eussent conduit aux principaux quartiers de la ville, et l'édifice embelli d'un double portique aurait été construit sur le plan du *forum* romain.

On aurait bâti les églises dans les lieux les plus apparents, et on devait orner les plus considérables de portiques, de tours, de clochers. Les jardins, les lieux vagues, les manufactures où l'on allume de grands feux, ou qui peuvent répandre une odeur désagréable et mal-saine, eussent été relégués hors de la ville. L'église de *Saint-Paul*, placée au même endroit, se serait présentée au milieu d'une place triangulaire d'une régularité parfaite, etc.

Les réclamations des habitants de Londres et leur

opiniâtreté à vouloir conserver le droit de bâtir sur leurs anciennes fondations, mirent un obstacle insurmontable à l'exécution d'un plan si noble et si imposant. Ils ne voulurent pas comprendre qu'ils eussent été dédommagés de la perte de l'emplacement que devaient occuper les nouvelles rues et les édifices publics, par l'abandon des cimetières et des terrains vagues. L'intérêt général fut sacrifié à de petits intérêts particuliers, et Londres perdit l'occasion de devenir supérieure à toutes les autres villes, en grandeur et en magnificence.

Le second plan qui fut présenté peu de temps après, était de sir John Evelyn. Il serait trop long d'en détailler les diverses parties; ce n'était d'ailleurs qu'un développement, en quelque sorte, et un perfectionnement de celui de Christophe Wren. Une des améliorations les plus importantes qu'on y proposait, c'était de prolonger le quai sur la Tamise, depuis la Tour jusqu'au Temple, et de le faire avancer jusqu'à l'endroit où les eaux sont les plus basses. Il serait résulté de-là que le canal eût toujours été plein, et qu'on n'eût pas eu le spectacle dégoûtant de cette fange que le flot laisse, chaque marée, à découvert.

Ce plan ne fut pas mieux accueilli que le premier, et les Anglais ne surent pas prévoir que le sacrifice des sommes considérables qu'il fallait employer à son exécution, serait compensé par celles qu'apporteraient dans Londres les étrangers empressés de venir admirer la nouvelle capitale de l'Angleterre. Mais, à cette époque, et sous les règnes suivants, les querelles des

Wighs et des Torys, l'abaissement de l'autorité royale, le maintien de la constitution achevée sous Marie et Guillaume, prince d'Orange ; les avantages obtenus sur la France, et l'espoir d'en obtenir de nouveaux ; tous ces grands intérêts occupaient les esprits, et les détournaient du soin d'embellir une ville qui renaissait à peine de ses cendres.

Toutefois c'est depuis ce temps-là qu'on a élevé la plupart des monuments remarquables dont nous publions la description. L'architecte *Inigo Jones*, né en 1572, et nommé, à juste titre, le Palladio de l'Angleterre, avait déja donné des modèles d'une architecture plus simple et plus majestueuse. Le seul édifice, *Banqueting-house*, qui n'était qu'un pavillon du palais immense qu'il se proposait de construire, suffirait pour prouver quels progrès il avait fait dans son art. Web, son élève, exécuta plusieurs de ses plans, entre autres celui de l'hôpital de Greenwich.

Christophe Wren a laissé un nom plus fameux que tous ses prédécesseurs, et c'est encore de nos jours le plus grand architecte dont l'Angleterre puisse s'honorer. Il se vit cependant dédaigné par un ministère ignorant ou injuste, et on lui préféra John Vanbrugh pour la construction du château de Blenheim, dont la nation fit présent au célèbre duc de Marlborough, en récompense de la victoire d'Hochstedt. L'architecture de ce vaste édifice parut si lourde et si massive, qu'on fit à John Vanbrugh une épitaphe dont voici à-peu-près le sens :

O toi qu'il fit gémir sous un si lourd fardeau,
Terre pèse à ton tour sur Wanbrugh au tombeau.

Dans le siècle suivant, le lord Burlington, qui avait étudié le génie de Palladio, donna toute la grâce italienne aux édifices qu'il éleva en Angleterre. Il se montra digne élève de son maître, et on admire de lui la salle d'York, la colonnade de l'hôtel de Burlington, et la maison de campagne de Chiswich. (*Voyez les articles de ces monuments.*)

Le comte de Pembroke, formé à la même école, sut joindre aussi la pratique à la théorie, et son exemple contribua puissamment à ramener les Anglais vers un meilleur goût d'architecture.

Les édifices construits sous le règne actuel ont un plus beau caractère, et annoncent une plus grande connaissance de l'antiquité. Le style en est plus pur et approche davantage de celui des monuments de Rome, de la Grèce ou de Palmyre. On doit en partie ces heureux changements à la publication d'un ouvrage précieux de Stuart, dit l'Athénien, à cause de sa description des ruines d'Athènes. Ce travail fut apprécié par tous les connaisseurs, et la souscription ouverte pour sa publication, prouva par ses résultats tout l'empressement des Anglais pour un recueil qui leur offrait les modèles de la plus belle architecture de l'antiquité (*).

Le premier architecte qui ait enrichi Londres de

(*) On peut jouir aujourd'hui en France des travaux de cet habile architecte. Le texte de son ouvrage traduit avec le plus grand soin par une plume exercée, et ses planches copiées au trait avec la plus grande exactitude, ont déja été annoncés au public. Le premier volume a paru, et le second paraîtra bientôt chez M. Landon, éditeur.

monuments composés dans ce nouveau style, est Adams, à qui l'on doit l'hôtel de Schelbrun, remarquable par une belle et riche simplicité. Le bâtiment appelé *Adelphi*, s'éleva par les soins de Robert Adams et de son frère John. La beauté de cet édifice ne répond pas à son étendue et à son heureuse situation sur les bords de la Tamise. M. Dance construisit l'hôtel du maire (mansion-house) et la prison de Newgate. Les deux ailes ajoutées à l'hôtel de la Banque, ainsi que le collège de Lincoln, sont l'ouvrage de M. Taylor. Ce dernier monument frappe plus par sa bizarrerie que par sa grandeur.

Comme c'est moins à la ville que dans leurs terres que les grands de la nation et les riches propriétaires se plaisent à déployer leur luxe et leur magnificence, c'est en parcourant leurs différentes maisons de campagne qu'on pourra le mieux juger de l'état de l'architecture en Angleterre. Plusieurs ont été construites sur le modèle des habitations charmantes qu'on admire sur les bords de la Brenta, ou en d'autres endroits de l'Italie. Malheureusement il est rare d'en rencontrer que l'architecte n'ait gâtées en voulant y mêler quelque chose du goût anglais. Nous donnerons la description des plus remarquables.

Londres était devenue une des principales villes de l'Europe ; elle s'étendait très-loin sur les bords de la Tamise, et cependant un seul pont servait de communication entre les deux rives. La première pierre du beau pont Westminster ne fut posée qu'en 1739 par le comte de Pembroke, et le pont dit Black-friars

ne fut achevé qu'en 1769. Il est situé entre celui de Londres et celui de Westminster.

C'est par ce dernier qu'il faut faire son entrée dans Londres, si l'on veut concevoir de cette capitale une idée grande et imposante. L'aspect de la Tamise, la beauté du pont, la largeur et la propreté des rues et de leurs trottoirs, les édifices qui leur servent d'ornement, tels que *Banqueting-house*, l'hôtel des Gardes, celui de l'Amirauté, la vue du *Strand*, qui sert de passage entre les deux cités, et qui est peut-être la rue la plus fréquentée qu'il y ait au monde, tout semble concourir à rendre cette entrée de Londres d'une magnificence qui étonne : la superbe rue du Parlement se présente la première ; on trouve ensuite celle de Whitehall, bien plus belle encore, où l'on admire la statue équestre de Charles Ier, en bronze : mais bientôt la scène change ; on pénètre dans l'intérieur de la ville, et ce ne sont plus que des rues étroites avec de petits trottoirs, des maisons de briques à deux étages, de l'architecture la plus mesquine. Les passages les plus incommodes conduisent au pont de Londres, à *Spital-field's*, *Wite-Chapel* et *Moorfield's*. On cherche la belle église de Saint-Paul, et on la trouve confinée dans un coin obscur, comme si on l'avait reléguée en cet endroit pour la dérober à tous les regards. L'étonnement redouble en suivant les deux bords de la Tamise, depuis Chelsea jusqu'à Blakwel. On ne rencontre dans un si long espace ni quais commodes, ni ports heureusement disposés, ni édifices propres à faciliter les opérations

commerciales, ou à embellir les bords de la rivière; la vue ne se repose un instant que sur les Adelphi, sur Sommerset-house, et sur les vastes chantiers qu'on vient de construire depuis quelques années.

Au lieu de découvrir les rives de la Tamise, on dirait qu'on a pris toutes les précautions imaginables pour mieux la cacher. Il faut se transporter sur les ponts pour l'admirer dans sa majestueuse étendue. Rien n'égale sur-tout le spectacle qu'elle présente du pont de Londres. La petitesse des arches ne laissant pas remonter les vaisseaux plus loin, on peut juger en cet endroit de l'effet que produisent les bâtiments innombrables qui bordent ses deux rives à perte de vue. Ils sont rangés avec beaucoup d'ordre sur cinq ou six de front de chaque côté de la Tamise. On dirait une seconde ville suspendue sur les flots. Le plus grand mouvement règne sans confusion au milieu de cette ville flottante. Des vaisseaux entrent à pleines voiles, d'autres descendent vers la mer. Une multitude infinie de chaloupes, de canots de toute espèce se croisent continuellement et semblent voler sur la surface du fleuve. La rapidité de leur course, les cris, les mouvements, les attitudes toujours nouvelles des matelots, la différence du costume des équipages, cette forêt de mâts surmontés de pavillons et de banderoles de diverses couleurs, cet espace laissé vide au milieu de la Tamise, et que l'on peut se représenter comme la grande rue de cette ville navale, tout contribue à donner au spectacle qu'on a sous les yeux, plus de pompe, de variété, de vie et d'intérêt.

Lorsqu'en remontant vers l'ouest on arrive par Drury-lane ou par la rue d'*Holborn* dans ce qu'on appelle l'autre partie de la ville, on s'aperçoit aisément qu'on vient de quitter le séjour du mouvement, du tumulte et du bruit, pour approcher des demeures du luxe et de l'opulence. En entrant dans ce quartier habité par la cour, par les membres du parlement, et en général par les plus riches habitants de Londres, on est frappé de la largeur et de la beauté des rues d'*Oxford*, de *Piccadilly*, de *Newbond*, de *Saint-James* et de *Pall-mall*. Il n'y a peut-être pas dans aucune autre ville de l'Europe une rue aussi longue, aussi droite, et d'un niveau aussi parfait que la première. La seconde qui lui est parallèle, et qui lui est égale en étendue, a sur elle l'avantage d'être mieux bâtie. Dans le quartier de *Mary-le-bone*, on distingue la superbe rue de *Portland-place*, dont les maisons sont d'une architecture noble et régulière, et dont les trottoirs sont aussi larges que des rues ordinaires.

A ces exceptions près, on retrouve dans cette partie de la ville les mêmes défauts que dans les autres. C'est toujours cette ennuyeuse uniformité dans les maisons, cette monotone symétrie qui semble consacrée par le goût national, et qui a fait dire que les Anglais, après avoir chassé les moines de leur île, en ont fait un grand couvent, et se sont construit partout des cellules pareilles. En effet, les maisons généralement petites, n'ont guère que deux ou trois étages, trois fenêtres de front, et point de porte-cochère. On n'y entre que par de petites portes de quatre pieds de

large au plus, décorées quelquefois de deux colonnes doriques chargées d'un lourd fronton, aussi déplacé que les colonnes. Telle est leur ressemblance à toutes, qu'il est facile de s'y tromper, et de prendre la maison de son voisin pour la sienne. Pour prévenir cette erreur, le nom du propriétaire est inscrit sur une plaque de cuivre placée près du manche de la sonnette.

Il s'en faut donc bien que les maisons répondent à la beauté des rues et des places publiques. Ces dernières, que les Anglais appellent *squares* ou quarrés, contribuent beaucoup à la commodité et à la salubrité de la ville ; mais elles l'embelliraient davantage, si on les avait environnées de bâtiments d'une architecture plus régulière et plus noble. Celle de *Covent-garden* eût été la plus belle de Londres, si on l'eût achevée sur le plan de la *Piazza*. Ce monument, un des plus estimés du talent d'Inigo Jones, ne règne que d'un côté de la place, et forme un contraste choquant avec les trois autres.

Parmi les places qui méritent quelque attention, on peut citer encore Smith-fields, remarquable par sa vaste étendue; Moor-fields, par la façade de l'hôpital de Bedlam; la place d'Hanover, celle de Saint-James et de Berkeley; Grosvenor-square, que les Anglais regardent comme la plus belle de Londres, mais qui n'a cependant ni harmonie ni accord dans ses parties, et dont un côté assez régulier forme encore une opposition choquante avec les trois autres bâtis dans un goût bizarre.

La place de Bedfort doit, suivant nous, avoir la

préférence. Chacun de ses côtés est d'une symétrie parfaite, et orné, au milieu, d'un bâtiment enrichi de pilastres et de frontons. De cette place on peut promener ses regards dans la campagne, et cette perspective ajoute à sa beauté.

Presque tous ces *quarrés* ont une enceinte environnée d'une grille de fer et renfermant un tapis de gazon semé de bouquets d'arbustes, sur lesquels la vue se repose agréablement. La promenade n'y serait pas sans agrément dans les beaux jours; mais on préfère le parc de Saint-James, où l'on va respirer un air plus pur, et jouir des rayons du soleil, souvent interceptés par un épais brouillard et par les nuages qui couvrent la ville de Londres. On aime aussi à se répandre dans *Green-Park*, qui n'est autre chose qu'une grande prairie faisant suite au parc de Saint-James. On y remarque la belle maison de lord Spencer, ayant une façade brillante, mais d'une architecture un peu lourde, sans entrée, et choquant la vue par les fenêtres du rez-de-chaussée, qui ne sont pas en rapport avec le reste du bâtiment.

La promenade la plus fréquentée est celle des vastes jardins de Kensington. Ils sont situés à deux milles de Londres. On s'y rend par une allée qui traverse *Hyde-Park;* cette allée est divisée en trois par des barrières. Les piétons, les personnes à cheval, celles qui sont en voiture, marchent à côté les uns des autres sans se confondre. Le nombre infini des habitants de Londres, de tous les rangs, de toutes les conditions, qui se rendent à Kensington, présente

sur toute la longueur de la promenade un coup-d'œil qu'on ne peut retrouver nulle part. La richesse des équipages, l'élégance de la parure des femmes, le concours de la jeunesse la plus brillante forment un spectacle enchanteur, dont nos plus beaux jours de Longchamp peuvent nous donner une idée. Ce qui étonne les étrangers, c'est le silence qui règne au milieu de la foule, et le sérieux de toutes les figures qui n'expriment qu'une satisfaction douce et tranquille.

La promenade favorite des habitants de la cité est le jardin du Temple, situé sur les bords de la Tamise. La ville de Londres n'a guère de plus beaux points de vue, que celui qu'elle présente en cet endroit.

Ce serait oublier une des choses qui caractérisent particulièrement cette capitale, que de ne point parler de la beauté de ses boutiques et de leur illumination. On est frappé de leur grandeur, de leur magnificence, et sur-tout de leur multitude infinie. Il y a des rues parallèles allant de l'est à l'ouest, c'est-à-dire, d'une extrémité de la ville à l'autre, qui dans toute leur étendue présentent des rangs entiers de boutiques et de magasins. La partie de ces boutiques, qui donne sur la rue, est fermée par de grandes glaces derrière lesquelles sont étalés avec une élégante profusion, les objets les plus précieux du commerce des négociants qui les occupent; l'arrangement de ces diverses marchandises est fait avec tant d'art, et les boutiques sont si bien éclairées, que le coup-d'œil en est très-agréable.

Comme la ville de Londres est souvent ensevelie

dans des brouillards épais dont l'obscurité hâte ou prolonge la nuit, les lanternes sont allumées une heure avant le coucher du soleil, et éteintes une heure après son lever. Ce sont les citoyens qui supportent les frais de cet éclairage. Chaque locataire est tenu d'entretenir devant sa porte une ou deux lampes, selon l'étendue de la façade de la maison qu'il habite. Elles sont placées à vingt ou trente pieds au plus d'intervalle, et donnent une clarté égale et douce, mais insuffisante pour éclairer le milieu des rues les plus larges et les plus fréquentées. Ces lumières, aperçues d'une certaine distance, ont l'aspect d'une illumination brillante, sur-tout quand les rues se croisent à angles droits. Un ambassadeur étranger s'y trompa, et crut qu'on avait voulu lui faire honneur et célébrer son arrivée, en illuminant ainsi la ville de Londres.

Le faubourg de Southwark, qui s'étend sur la rive méridionale de la Tamise, et qui formerait à lui seul une ville considérable, mérite qu'on en fasse une mention particulière. Les Saxons l'appelaient Suthwerke, ou South-work, (ouvrage du sud), sans doute à cause de quelques fortifications élevées de ce côté du fleuve. Il fut réuni, comme nous l'avons déjà observé, à la capitale; on le partagea en vingt-six quartiers, et sir Jean Ayliff en fut le premier alderman. Southwark a joui long-temps du privilége d'envoyer des députés au parlement. Il renferme aujourd'hui un grand nombre d'établissements considérables et est le centre d'un commerce très-étendu. La seule rue de Bermondsey, ainsi appelée d'un couvent qui portait

ce nom, peut être regardée comme l'entrepôt général des laines du royaume. Les marchands qui y résident fournissent Rochdale, Leycester, Derby, Exeter, et et un grand nombre d'autres villes.

Southwark est principalement le séjour des ouvriers de toutes les classes; et les tanneurs, les corroyeurs, les chapeliers, les teinturiers, les cordiers, etc., occupent une partie considérable du bourg. Là aussi se trouve, à l'ouest, près de la Tamise, le superbe hyppodrome d'Astley, et plus bas, près du pont de Westminster, le palais de Lambeth. Au-dessous de ce palais, le Ranelagh présente sa rotonde magnifique entourée de jardins, que tous les arts ont embellis, et qu'habitent tous les plaisirs.

C'est dans ce même faubourg que l'on a bâti un grand nombre d'hôpitaux, où les infortunés de toutes les classes trouvent un asyle et des secours. On y a fondé des établissements pour les marins invalides, pour les incurables, pour les malheureux en démence. Il y en a d'autres pour les femmes mariées, hors d'état de subvenir aux frais de leurs couches, pour les mères, que la misère et le désespoir pourraient porter à l'infanticide; pour les jeunes infortunées, que le dénuement et l'abandon exposent à tous les dangers de la séduction; pour celles enfin qui, après avoir été coupables, veulent, touchées de repentir, revenir à l'honneur et à la vertu.

Tel est le tableau général de la ville de Londres. Les écrivains anglais vantent beaucoup sa prodigieuse étendue, sa population, ses grandes richesses, et ne

balancent pas à la mettre au-dessus de Paris, même pour la salubrité de l'air qu'on y respire. En reconnaissant que Londres l'emporte par quelques endroits sur sa rivale, nous sommes loin d'adopter ce jugement sans restriction, et nous pensons au contraire que Paris a plus de magnificence, plus de grandeur dans ses monuments, et qu'elle a plutôt l'aspect du chef-lieu d'un grand empire, que la capitale de l'Angleterre. Avant la révolution, l'insouciance du gouvernement, et la légèreté d'un peuple prompt à tout entreprendre, mais lent à finir tout ce qu'il avait commencé, pouvaient mettre obstacle à l'aggrandissement de Paris, et laisser lieu à quelques comparaisons. Aujourd'hui il n'en est pas de même. La face de la capitale de l'empire change tous les jours. Un Héros, jaloux de faire fleurir les arts dans ses états, donne tous ses soins à l'embellissement d'une ville qui doit monter, sous son règne, au plus haut degré de splendeur; et bientôt Paris l'emportera sur Londres, autant que celle-ci l'emporte sur les autres villes de l'Europe.

Au reste, la Description de Londres que nous donnons aujourd'hui, comparée à celle de Paris, que nous avons publiée précédemment, donnera une idée exacte de ces deux capitales, et rendra la question plus facile à décider pour nos lecteurs.

Pag. 45 Pl. 1



Église de St. Paul.
St. Paul's Cathedral.

Baugean



DESCRIPTION DE LONDRES.

ÉGLISES ET HOPITAUX.

CATHEDRALE DE SAINT-PAUL.

(*Saint-Paul's Cathedral.*)

CETTE église, dont la fondation remonte au commencement du deuxième siècle de l'ère chrétienne, a subi toutes les vicissitudes qui ont si souvent changé la face de Londres. Il paraît qu'elle a été bâtie, non sur les ruines d'un temple de Diane, comme quelques auteurs l'ont avancé; mais sur le terrain qui était occupé par le camp du préteur romain. Elle fut démolie pendant la persécution de Dioclétien, reconstruite sous Constantin, et détruite peu de temps après par les Saxons, qui n'avaient pas encore embrassé le christianisme. Saint-Augustin les ayant convertis, ils la rebâtirent, et Mélitus, leur premier évêque, y célébra les saints mystères. Erkinwald, quatrième évêque de Londres, après Mélitus, l'embellit considérablement, et lui fit donner un grand nombre de priviléges. Kenrad, roi de Murcie, la déclara libre de toutes redevances; Édouard, le confesseur, la dota richement, et Guillaume-le-Conquérant, qui d'abord avait

saisi tous ses revenus, les lui rendit lorsqu'il monta sur le trône, et lui fit de nouvelles donations. Elle fut réduite en cendres par l'incendie qui, sous le règne de ce prince, brûla une grande partie de la ville.

Jusqu'alors elle avait toujours été reconstruite en bois. Maurice, évêque de Londres, conçut le plan d'un édifice plus vaste et plus solide. On venait de démolir un château du voisinage, appelé *la Tour Palatine*. Il demanda la cession des pierres qui provenaient de cette démolition, et l'obtint. Aussi-tôt il jeta les fondements de Saint-Paul; mais quoiqu'il pressât vivement l'exécution de cette grande entreprise, et qu'il ait vécu vingt ans encore après l'avoir commencée, il laissa le soin de l'achever à ses successeurs. En 1221, le clocher qui ne répondait pas à la beauté du reste de l'édifice, fut rebâti entièrement; en 1240, le chœur fut terminé, et Roger Lenoir, alors évêque, fit la dédicace de cette église, la plus belle déja de toutes les églises d'Angleterre. Elle avait six cent quatre-vingt-dix pieds de longueur, cent trente de largeur. La tour, haute de deux cent soixante pieds, était surmontée d'une flèche en bois, revêtue de plomb, de deux cent soixante-quatorze pieds de hauteur. Cette flèche était terminée par une boule de neuf pieds un pouce de circonférence, au-dessus de laquelle s'élevait une croix de quinze pieds de longueur sur six pieds en travers.

Cette immense basilique, construite dans le genre d'architecture appelé *gothique normand*, était peut-être le plus bel édifice de ce genre qu'on eut élevé en Europe;

c'était du moins le plus vaste. Ses dimensions surpassaient celles qu'on a données depuis à Saint-Pierre de Rome. Les décorations de l'intérieur étaient d'une grande richesse. Le dehors n'était pas chargé de cette profusion d'ornements si ordinaire dans les églises gothiques, et il ne fatiguait pas la vue par cette multiplicité de détails, que le mauvais goût substitua long-temps à la simplicité noble et élégante des Grecs et des Romains.

En 1444, le feu du ciel consuma la flèche du clocher. Un siècle après, elle fut encore brûlée par l'imprudence d'un plombier. Le toit même fut endommagé. On négligea long-temps de rétablir ce que le feu avait détruit. Ce ne fut que sous Jacques I[er] qu'on songea à prévenir l'entière ruine de l'édifice; mais ces pro-projets de restauration ne furent exécutés que sous Charles I[er], en 1632. Inigo Jones acheva en neuf ans de réparer l'église, le clocher excepté, parce qu'il se proposait de l'abattre entièrement. Cet architecte embellit l'édifice d'un portique d'ordre corinthien, qui fut construit aux frais du roi, et orné de la statue de ce prince et de celle de son père.

On se disposait à relever le clocher et même la flèche qui devait être rebâtie en pierres, lorsque les guerres civiles et religieuses éclatèrent dans la capitale. On détourna les fonds destinés aux réparations de l'église, et le parlement les fit servir au paiement des troupes qu'il tenait à sa solde. L'édifice lui-même ne fut pas respecté. On laissa tomber en ruines la partie de l'est; celle de l'ouest fut changée en écurie;

des marchands s'établirent sous le portique, et les belles colonnes qui le décoraient furent tous les jours endommagées. La fin des guerres civiles mit un terme à ces désordres. On faisait tous les préparatifs nécessaires pour rendre l'église de Saint-Paul à sa première destination, et réparer les ravages du temps et des hommes, lorsque le terrible incendie de 1666 la réduisit en cendres et l'ensevelit sous ses décombres.

Après d'inutiles tentatives pour la relever de ses ruines, il fut décidé que l'on construirait une autre église, sinon supérieure, du moins égale à la première en grandeur et en magnificence. Une souscription ouverte, un impôt sur le charbon, et les libéralités du roi, fournirent en peu de temps les fonds nécessaires. L'exécution de ce grand ouvrage fut confiée au célèbre Christophe Wren; et bientôt on vit s'élever dans Londres, un des plus beaux monuments d'architecture construits par les modernes.

Wren avait d'abord présenté un plan dans le plus beau style de l'architecture grecque et romaine. L'évêque et le chapitre y trouvèrent trop de ressemblance avec les temples des païens, et ce plan fut rejeté. Wren renonçant avec peine à sa première idée, adopta pour son église la forme de croix latine et le dôme, et c'est tout ce qu'elle a de commun avec celle de Saint-Pierre de Rome, quoiqu'on ait dit souvent que l'une n'était que la copie de l'autre.

La première pierre de ce beau monument fut posée le 1er juin 1675, et l'édifice fut achevé en 1710, à l'exception de quelques ornements, qui ne furent ter-

minés qu'en 1723. Les murs sont environnés et appuyés par deux rangs de doubles pilastres l'un au-dessus de l'autre. Ceux du rang inférieur sont d'ordre corinthien, ceux du rang supérieur d'ordre composite. Les espaces qui se trouvent entre les cintres des fenêtres et l'architrave des deux ordres, sont ornés avec beaucoup de richesse et de variété. La façade de l'ouest présente un portique surmonté au milieu d'un fronton et aux deux côtés, de deux tours d'une architecture élégante, mais un peu recherchée.

L'aspect de cette église est vraiment imposant. La beauté du portique et du fronton, les deux tours qui les accompagnent, et le dôme immense qu'on voit s'élever derrière, la vaste étendue de l'édifice, la noblesse et la majesté de son architecture, tout frappe de surprise et d'admiration, lorsqu'en arrivant du côté de Ludgate, on voit devant soi ce superbe monument. Une belle rampe de marbre noir, composée de vingt-deux marches, règne au-devant du portique, dans toute son étendue. Ce portique est soutenu par douze colonnes d'ordre corinthien surmontées de huit autres d'ordre composite. Ces colonnes sont accouplées et cannelées. Celles du rang suppérieur supportent le frontispice couronné de ses acrotères. Un bas-relief, qui représente la conversion de Saint-Paul, décore ce frontispice, au-dessus duquel s'élèvent trois statues colossales, celles de Saint-Pierre, de Saint-Paul et de Saint-Jacques; elles sont dans une belle proportion. Du côté des tours sont placés les quatre évangélistes, avec les emblêmes qui les caractérisent.

Au milieu de la place qui précède cette église, s'élève la statue en marbre de la reine Anne. On doit cet ouvrage estimé, ainsi que plusieurs autres statues et décorations du même monument, au ciseau de M. Hill.

L'escalier, de marbre noir, conduit à trois vastes portes, ornées de bas-reliefs au-dessus de leurs cintres. Celle du milieu est beaucoup plus large que les portes latérales; les chambranles et le cintre sont de marbre blanc. On remarque au-dessus un bas-relief représentant Saint-Paul prêchant les habitants de Bérée.

Du côté du nord est un autre frontispice auquel on arrive par une rampe demi-circulaire formée de dix-sept marches de marbre noir. Six colonnes cannelées d'ordre corinthien supportent un entablement, aussi demi-circulaire, terminé par une espèce de dôme ou de calotte sphérique, coupée par le milieu et en saillie sur le plan de la façade latérale. Ce dôme est couronné par une urne ornée de festons de fleurs et de fruits; plus haut, dans la partie supérieure du portail, des pilastres soutiennent un fronton au-dessus duquel s'élèvent, de distance en distance, les statues de cinq apôtres.

Le troisième portail correspond à celui du nord; mais comme le terrain est beaucoup plus bas de ce côté du temple que de l'autre, la rampe, au lieu de dix-sept marches, en a vingt-cinq. Ce portail est couronné par un fronton orné de sculptures représentant un phénix s'élevant du milieu des flammes,

avec cette inscription : *resurgam*, *je renaîtrai ;* allusion ingénieuse à la restauration de cette église. Le hasard donna cette idée à Christophe Wren. Un maçon lui avait apporté un fragment de tombeau sur lequel était gravé le mot *resurgam*. Il saisit le sens que ce mot lui présentait, ajouta un phénix, et composa son allégorie. Au-dessus du fronton on a placé les statues de cinq autres apôtres.

A l'extrémité de l'église opposée à la façade principale, les murs prennent une forme circulaire, pour ménager dans l'intérieur la place du sanctuaire et de l'autel.

Le centre de l'édifice est couronné par un dôme d'une grandeur et d'une majesté imposantes. La base de ce dôme commence à vingt-cinq pieds au-dessus du comble du temple. Wren lui a donné cette élévation pour éviter le défaut de Saint-Pierre de Rome, dont le dôme est en partie caché par la façade; mais il en résulte l'inconvénient de mettre celui de Saint-Paul hors de proportion avec l'édifice, de le faire ressembler plutôt à une tour qu'à un dôme, et de faire paraître le temple plus bas qu'il ne l'est en effet. Sur la base, de forme circulaire, s'élèvent trente-deux colonnes qui forment une galerie autour du dôme; et dans le mur de fond de cette galerie on a pratiqué des niches, vis-à-vis les entre-colonnements; au-dessus des colonnes est un entablement sur lequel règne une balustrade, et sur un plan plus reculé, sont appliqués au mur des pilastres, entre lesquels on a pratiqué des fenêtres. A deux pieds au-dessus de l'entablement de

ces pilastres, le diamètre diminue considérablement. Deux pieds plus haut, il diminue encore. C'est à ce point que la convexité du dôme commence, et les lignes de courbure de sa surface se réunissent à cinquante-deux pieds au-dessus. Au sommet du dôme, on voit un balcon dans le centre duquel s'élève une lanterne ornée de colonnes d'ordre corinthien. Cette lanterne est terminée par un globe doré au-dessus duquel on a placé une croix également dorée, qui se trouve élevée à une hauteur prodigieuse.

Tel est le plan de ce temple, un des plus beaux de l'univers, mais qui n'a pas l'étendue, la majesté et la magnificence de Saint-Pierre de Rome; la grâce, la noblesse et l'élégance de Sainte-Geneviève, et dont le dôme est peut-être inférieur, pour la hardiesse et la légèreté, à celui des Invalides. On doit regretter que la plupart des architectes modernes se soient écartés de la belle simplicité, du goût pur et sévère des anciens, et qu'ils aient trop négligé l'ensemble pour les détails, l'unité, la simplicité du plan pour de vaines décorations. Les modernes emploient deux, trois ordres d'architecture les uns au-dessus des autres. Les anciens n'en employaient qu'un seul, et lui donnaient nécessairement des proportions plus nobles, plus grandes et plus imposantes. Les portails de Saint-Pierre, de Saint-Paul et de l'église des Invalides du côté des jardins, ont tous trois le défaut dont nous venons de parler; le seul architecte de Sainte-Geneviève a eu le courage d'en revenir aux proportions nobles et simples des temples grecs et Romains, en employant un

seul ordre couronné d'un fronton, en isolant ses colonnes, et en leur donnant une hauteur et un diamètre considérables.

L'église de Saint-Paul est entourée, à une distance convenable, d'un mur à hauteur d'appui, servant de base à une fort belle balustrade; cette balustrade est composée de deux mille cinq cents balustres de fer coulé en fonte.

L'intérieur du temple ne répond pas à l'extérieur; c'est une voûte immense presque entièrement nue; des arcades, soutenues par d'énormes piliers, séparent la nef de ses deux ailes. Rien de plus lourd et de plus massif que ces piliers flanqués de colonnes et de pilastres d'ordre corinthien et d'ordre composite. Les arcades du comble sont enrichies de quelques décorations, telles que des boucliers, des festons, des chapelets; mais le mauvais goût de ces ornements ne fait pas regretter qu'on s'en soit montré si avare.

En avançant à l'endroit où l'église se dessine en croix, on se trouve sous la coupole. L'intention de l'architecte était qu'elle fût ornée de mosaïques. Il avait fait venir exprès d'Italie quatre des plus habiles artistes en ce genre; mais son projet ne fut pas exécuté. Le dôme fut peint par *Jacques Thornhill*, peintre assez médiocre. Ses peintures sont déja endommagées. Elles représentent les principaux traits de la vie de Saint-Paul.

De dessous le dôme on découvre l'orgue placé en face du chœur, sur une galerie soutenue par huit colonnes de marbre d'ordre corinthien et de la plus grande beauté.

Le chœur est garni de soixante stalles, sans y comprendre le trône de l'évêque et la chaise du lord-maire. Les balustrades qui le séparent de la nef sont en fer et d'un travail précieux. Mais l'enceinte en est généralement mesquine, et son aspect gothique fait un mauvais effet au milieu de l'architecture noble qui l'environne. Le pavé de l'église est de marbre. Les carreaux sont alternativement blancs et noirs. Près de l'autel on marche sur le marbre et le porphyre, et cet autel est orné de quatre colonnes cannelées, peintes et dorées.

En général, l'ensemble et les détails de l'architecture intérieure de Saint-Paul ne font pas éprouver ce plaisir qui résulte de la grâce unie à la grandeur, et de l'heureuse alliance des arts, dont les productions s'embellissent les unes par les autres, et se prêtent un mutuel éclat. Sous ce rapport, cette église est bien inférieure à Saint-Pierre de Rome, que les plus grands artistes ont enrichi de leurs chefs-d'œuvres.

Ce n'est pas à l'architecte qu'on doit attribuer les défauts de cet édifice, mais aux entraves de toute espèce qui ont enchaîné son génie. Il a fait preuve de beaucoup de science dans la construction du dôme; le goût du public pour les clochers élevés, et la crainte de tomber dans le défaut reproché à Saint-Pierre de Rome, l'ayant forcé de donner trop de hauteur extérieure à ce dôme, il sentit qu'il en résulterait audedans un effet désagréable; il construisit dans l'intérieur un dôme plus petit. De nouveaux obstacles se présentèrent; de nouvelles ressources les firent sur-

monter. Enfin, si la cathédrale de Londres n'a pas été bâtie sur un plan plus simple, plus régulier et plus beau tout à-la-fois, c'est que le génie n'est pas toujours maître de bien exécuter ce qu'il a su si bien concevoir; c'est qu'il est trop souvent arrêté par l'ignorance et le mauvais goût qui ne le comprennent pas, ou par l'envie et la jalousie qui feignent de ne pas le comprendre.

Trente-cinq années suffirent pour la construction de cette église. La première pierre avait été posée le 21 juin 1675. La plus élevée de la lanterne fut placée en 1710 par le fils de Christophe Wren. Elle ne fut bâtie que par un seul architecte, par un seul maçon (Strong), et il n'y eut qu'un seul évêque à Londres (Henri Compton) pendant les trente-cinq années qu'on mit à la construire. On avait employé cent trente-cinq années à élever Saint-Pierre de Rome; douze architectes y avaient successivement travaillé, et dix-neuf papes s'étaient remplacés dans cet intervalle.

On évalue la proportion de ces deux édifices comme celle de deux à trois. La hauteur de Saint-Pierre est de quatre cent trente-sept pieds, et celle de Saint-Paul de trois cent quarante. La premiere a sept cent vingt-neuf pieds de long sur trois cent soixánte-quatre de large, et la seconde cinq cents sur cent quatre-vingts. Saint-Paul a deux mille deux cent quatre-vingt-douze pieds de circonférence. La dépense de la construction a été évaluée un million deux cent mille livres sterling.

La simplicité du culte protestant rejetant la pompe et l'éclat du culte catholique, un temple si vaste est

de peu d'utilité aux habitants de Londres. Le service divin ne s'y fait que dans une des chapelles, et avec assez de négligence. La plus grande partie de l'église paraît abandonnée, et n'est guère fréquentée que par les étrangers. Pour remplir un peu le vide de cette église déserte, et l'embellir d'ornements convenables, on a proposé d'y élever des monuments aux grands hommes. Ce plan, rejeté d'abord, a été adopté depuis. On y a placé les statues de Samuel Johnson et de William Howard ; mais quoiqu'elles soient sorties du ciseau de M. Bacon, réputé le meilleur sculpteur anglais, les figures grossières et sans expression des originaux les ont fait nommer les geoliers de la cathédrale. Un monument en l'honneur de l'architecte Wren serait bien placé au milieu d'un temple dont son génie a tracé le plan et surveillé l'exécution. Ses cendres reposent dans les souterrains : on l'a relegué sous ces voûtes obscures, comme pour le dérober à sa renommée et à l'hommage de ses admirateurs. Il avait déployé de grands talents ; il avait écrasé de sa supériorité ses envieux et ses ennemis : il fut persécuté. L'ignorance met obstacle aux projets des grands hommes pendant leur vie ; la jalousie les poursuit encore après leur mort : elle veut des victimes jusques dans le tombeau. Wren à qui vers la fin de ses jours on fit perdre l'emploi d'architecte royal, fut récompensé d'ingratitude et oublié dans cettte même capitale que son génie avait fait sortir de ses ruines plus brillante qu'auparavant, qui lui doit ce temple magnifique dont elle est si fière aujourd'hui, et qui lui a refusé des


WREN.
Kneller pinx.t
Landon direx.t

honneurs prodigués par elle à la flatterie, à l'intrigue et à l'opulence (1) : la postérité plus équitable lui

(1) « Christophe Wren naquit dans le Wiltshire, en 1632, il reçut une éducation soignée, et s'appliqua aux mathématiques avec un tel succès, que, guidé par elles, il avait déja fait, à l'âge de treize ans, une machine pour démontrer le système céleste. A l'âge de seize ans, l'astronomie, la gnomonique, la statique et la mécanique lui devaient aussi des découvertes. Il professait publiquement ces sciences à vingt-cinq ans. Il fut nommé à la chaire d'astronomie d'Oxford, et reçu membre de la Société Royale de Londres.

« Ce savant fit alors un voyage en France, et ayant été frappé des beautés d'architecture que présentent plusieurs antiquités, il prit du goût pour cet art, sur lequel il composa un traité.

« Le terrible incendie qui consuma presque toute le ville de Londres, en 1666, lui fournit l'occasion de proposer un plan pour son rétablissement. Ce plan fut gravé et rendu public, après avoir été présenté au parlement, où il excita de vives discussions, mais où il ne fut pas adopté.

« Ne pouvant recréer l'ensemble de cette capitale, il l'embellit d'un monument de son génie; il posa la première pierre de l'église de Saint-Paul, en 1672, et ce bel édifice fut achevé sous sa direction, dans l'espace de trente-trois ans. Wren fut encore chargé de l'érection du monument de Londres, (on appelle ainsi la colonne élevée en mémoire de l'incendie de 1666, et placée à l'endroit où les flammes commencèrent leurs ravages.) Il bâtit l'église de Saint-Etienne de Walbrock, celle de Sainte-Marie-des-Arcs, le Théâtre d'Oxfort, le palais de Marlborough sur le parc Saint-James, la maison royale d'Hamptoncourt.

« Wren, nommé architecte du roi d'Angleterre, puis fait chevalier, devint membre du parlement. Ses principales vertus furent le désintéressement et la modestie; jamais il n'osa publier lui-même ses ouvrages; ils ne furent mis au jour que par ses amis. On pourrait même appeler insouciance le peu de soin qu'il prit de sa fortune et de sa gloire. Il mourut âgé de plus de quatre-vingt-dix ans. » *Galerie Historique des hommes les plus célèbres.*

Nous avons cru devoir donner cette notice sur Christophe Wren, pensant qu'on serait bien aise de connaître cet architecte célèbre, dont le nom revient si souvent dans cet ouvrage.

rendra toute la justice qu'il méritait, et le regardera avec raison comme un des plus grands architectes qui se soient illustrés chez les modernes; elle placera son nom à côté des noms les plus célèbres dans un art qui exige la réunion toujours si difficile de la science, du goût et du génie, et qui ne se bornant pas à de vaines spéculations, demande sur-tout l'application fréquente de la théorie à la pratique, et de grands résultats.



Baujean

Eglise de Bloomsbury.
Bloomsbury Church. See St. George's Bloomsbury.

EGLISE

DE SAINT-GEORGE DE BLOOMSBURY.

(*Bloomsbury church.*)

Le premier de ces deux noms fut donné à cette église en l'honneur du roi George; le second pour la distinguer, par sa situation, des autres églises qui se nomment de même. Le portique qui en décore l'entrée est d'ordre corinthien et d'un bon style, mais il n'est nullement en rapport avec le reste de l'édifice, qui est d'une architecture massive et pesante. Un portique d'ordre toscan aurait été plus convenable. Rien de plus bizarre que la tour et le clocher dont l'église est couronnée. Au sommet s'élève, sur un piédestal en forme d'autel, la statue colossale du dernier roi, d'autres disent du saint auquel l'église est dédiée. Elle est supportée par une pyramide, à la base de laquelle on a placé aux quatre coins alternativement, un lion et une licorne, supports des armes de la Grande-Bretagne. Ces animaux, d'une grandeur énorme, se trouvant ainsi disposés au-dessus d'un rang de très-petites colonnes, paraissent monstrueux. Tout le reste est lourd, et n'a ni grâce ni proportions. En général, il faut être moins prodigue de pareils ornements, et

un goût pur doit seul en régler l'emploi. Quoique la construction des clochers ne soit pas asservie à des règles précises, et que leur forme, leur élévation, leurs ornements puissent se varier au gré du caprice et de l'imagination des architectes, cependant il ne faut pas, pour leur donner une apparence d'originalité, les rendre bizarres, et leur ôter toute espèce d'harmonie. Les règles générales du goût et du bon sens sont les mêmes dans tous les beaux-arts, et en les bravant ouvertement, on ne peut rien produire qui ne soit défectueux et choquant.

L'église de Saint-George de Bloomsbury a été construite en 1731, aux frais de la ville.





H. ...

Eglise de S.te Marie des arcs.
S.t Mary le Bow.

EGLISE DE SAINTE-MARIE-DES-ARCS.

(*Bow church.*)

Cette église, appelée communément *Bow church*, située dans *Cheapside*, a été bâtie sur les dessins de Christophe Wren. Ce n'est pas un des monuments qui lui font le plus d'honneur. On ne reconnaît le génie de ce grand architecte que dans le clocher, qui, à la vérité, réunit tous les suffrages, et passe pour être un des morceaux les plus achevés dans ce genre.

L'église avait été fondée sous Guillaume-le-Conquérant. La chûte de son clocher, en 1271, fit périr ou blessa un grand nombre de personnes, (voyez *l'abrégé historique*); en 1512, elle fut reconstruite sur le premier plan. L'incendie de 1666 la détruisit tout entière, et ce fut après ce désastre que Christophe Wren la rebâtit telle qu'on la voit aujourd'hui.

A partir du sol, le clocher a la forme d'une tour carrée qui s'embellit à mesure qu'elle s'élève. Deux portails d'ordre dorique lui servent d'entrée; chacun de ces deux portails est encadré dans une arcade en bossage, dont la hauteur paraît excessive, comparée avec sa largeur. Le premier étage est terminé par une corniche élégante, au-dessus de laquelle est une assise unie qui présente un cadran du côté de *Cheapside;*

cette assise est surmontée de larges fenêtres percées entre des pilastres d'ordre dorique, accouplés aux angles de la tour. La corniche qui règne au-dessus de ces fenêtres, supporte une balustrade interrompue aux quatre angles par des piliers attiques; ces piliers servent de support, chacun à quatre consoles renversées qui soutiennent une urne d'où sortent des flammes. A cette hauteur, le clocher prend une forme circulaire. Sur une assise unie s'élève un rang de colonnes d'ordre corinthien ; sur ces colonnes et leur entablement repose une nouvelle balustrade, surmontée encore de consoles renversées qui toutes s'unissent par le haut et supportent des colonnes d'ordre composite; enfin, au-dessus de l'entablement de ces dernières colonnes, sur un dernier assemblage de consoles, monte l'aiguille terminée par une boule, et cette boule porte une girouette terminée par un dragon ailé.

Telle est la description exacte de ce clocher, dont on se formera une idée plus juste encore en jetant les yeux sur la planche qui le représente.



Eglise de St. Martin.
St. Martin's Church and part of the mews King's.

EGLISE DE SAINT-MARTIN.

L'ÉGLISE représentée dans cette gravure est celle de Saint-Martin, près *Charing-cross*. Comme la plupart des édifices de Londres, elle est tellement encombrée par les maisons voisines, qu'il est difficile d'en saisir l'ensemble, et même de pouvoir en admirer les détails, parce que la beauté des parties dépend de leur juste proportion avec le tout, et qu'on ne peut bien juger des unes, si on n'embrasse pas l'autre du premier coup-d'œil.

La fondation de cette église remonte à des temps très-reculés. Elle a été rebâtie plusieurs fois, et notamment en 1726.

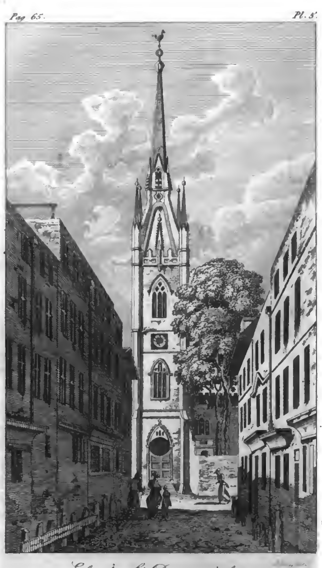
La façade du midi s'annonce par un beau portique d'ordre corinthien, surmonté d'un fronton sur lequel on a sculpté les armes du roi. Des pilastres du même ordre, entre lesquels on a percé un double rang de fenêtres, décorent le pourtour de l'église. Des portes s'ouvrent de chaque côté, et aux quatre angles on a placé des colonnes corinthiennes. La vue du toit est dérobée par une balustrade, et au-dessus du toit s'élève un clocher, remarquable par sa grandeur et par son élégance. Les ornements de l'intérieur répondent à ceux de l'extérieur. Des sculptures embellissent le

plafond. Au-dessus de l'autel est une croisée dont on admire les vitraux.

Il manque à cette église un emplacement plus favorable ; on lui aurait desiré plus d'élévation ; elle paraît écrasée par le clocher, dont la hauteur exagérée n'est pas en harmonie avec le reste de l'édifice. L'irrégularité de la rampe est d'un effet désagréable. Sans doute, des ordres supérieurs, et les soins mieux entendus d'une administration plus sage, dégageront la façade de ce temple, et feront disparaître les maisons qui en masquent la vue presqu'entièrement ; alors il s'annoncera plus dignement par une place spacieuse qui s'étendra jusqu'au bâtiment appelé *the Mews* ou écuries royales ; c'est celui qu'on aperçoit à gauche de la planche 4, et qui, vu en perspective, ne présente que la moitié de sa longueur.

Cet édifice est très-ancien. Il avait servi, sous plusieurs règnes, de grande fauconnerie. Henri VIII le convertit en écuries. Depuis ce temps, on y a toujours logé les chevaux et les voitures de la cour. Le côté du nord fut reconstruit en 1732 avec magnificence. L'édifice est bâti tout entier en pierres de taille et en briques. Le centre est orné de colonnes. L'immense cour sablée qui règne devant la façade, sert de manège ; au milieu de cette cour on a pratiqué un vaste abreuvoir.





Eglise de S.t Dunstan à l'est.
S.t Dunstan's Church in the east.

EGLISE DE SAINT-DUNSTAN,

A L'EST.

Cette église, située près de la rue de la Tamise, doit être distinguée d'une autre du même nom qui est dans Fleet-street. Réparée à grands frais en 1633, elle fut considérablement endommagée par l'incendie de 1666, qui ne la détruisit pas toute entière. Huit mois suffirent pour la remettre dans son premier état. Seulement le clocher ne fut bâti que dix ans après ; c'est la seule chose qu'il y ait de remarquable. Il a cent vingt-cinq pieds de haut. La tour a de l'élégance et de la légèreté. Elle est divisée en trois étages ; quatre pilastres la soutiennent en-dehors aux quatre angles. La flèche s'élève, non sur une base pleine et solide, mais sur un couronnement formé par la réunion de quatre arcs gothiques. On dirait, en la voyant supportée ainsi par des appuis si faibles en apparence, qu'un vent impétueux pourrait facilement la renverser. Elle est cependant à l'épreuve des ouragans et des tempêtes. Cette disposition hardie fait honneur aux connaissances géométriques du célèbre Christophe Wren, qui a si bien calculé la pesanteur de la masse et la résistance du point d'appui.

De tous les édifices, dont cet habile architecte a

embelli la ville de Londres, il n'en est pas, au jugement des connaisseurs, où son talent ait plus approché de la perfection, que dans l'église de *Saint-Étienne de Walbrook*. Elle passe généralement pour son chef-d'œuvre, et les Anglais la comparent à ce que l'Italie a de plus beau dans ce genre. Son étendue est médiocre, mais il y a beaucoup d'harmonie dans ses proportions, et elle joint une élégante simplicité à beaucoup de noblesse. Son clocher, de forme carrée, s'élève à une très-grande hauteur ; il est terminé par une balustrade, du milieu de laquelle monte une tour légère couronnée par un petit dôme. C'est dans l'intérieur sur-tout que l'artiste a développé son talent. Le dôme bien proportionné aux dimensions de l'édifice est divisé en plusieurs compartiments ; il est orné avec beaucoup de goût, et couronné d'une lanterne. La voûte, qui est également divisée en compartiments, est soutenue par des colonnes d'ordre corinthien. L'autel est enrichi d'un beau tableau représentant le martyre de Saint-Étienne lapidé par les Juifs.

Parmi les églises modernes, il en est encore quelques-unes qu'on pourrait citer. *Saint-Martin-des-Champs* a un portique qui n'est pas dépourvu d'élégance et de noblesse ; mais l'édifice n'est pas assez élevé. *Sainte-Anne* se distingue par la beauté de ses ornements extérieurs ; *Saint-George* (Hanover-square) par la richesse de ses décorations intérieures ; *Saint-Antoine* par sa coupole d'une forme elliptique ; *Saint-Giles* par sa simplicité et l'harmonie de ses proportions.

L'église de *Saint-Jean*, bâtie par Wanbrugh, est bizarre au lieu d'être originale. Celle de *Sainte-Marie* du Strand fatigue l'œil par la profusion de ses ornements.

Saint-Paul de Covent-garden est remarquable par son extrême simplicité. Elle est très-estimée des connaisseurs. Sa façade toute unie s'annonce par un portique d'ordre toscan, dans des proportions mâles et austères. On a dit peut-être avec raison, que cet édifice construit par Inigo Jones était la plus belle grange de l'Angleterre.

Toutes les autres églises paraissent bâties sur le même modèle, à l'exception des églises gothiques épargnées par l'incendie de 1666. Parmi ces dernières on distingue *Saint-Michel* (en Cornhill) dont la tour carrée est très-curieuse. Elle est terminée par une corniche que supportent des têtes de chérubins. Au-dessus de la corniche règne un parapet, aux quatre angles duquel s'élèvent des tourelles d'où sortent quatre flèches. Cette tour renferme une belle sonnerie.

La plupart des églises dont nous venons de parler sont dans une exposition défavorable. Un préjugé superstitieux exige en Angleterre que leur façade soit tournée de l'est à l'ouest, et le clergé ne saurait consentir à les disposer autrement. Ce fut dans le dernier siècle qu'un bill du parlement vota la construction des cinquante églises les plus récentes. Elles furent bâties à grands frais, et si les Anglais eussent montré plus de goût, et leurs architectes plus de talent, elles auraient pu le disputer en beauté et en magnificence aux églises des autres capitales. « Aucune nation, dit un écrivain

anglais, ne peut nous reprocher d'avoir épargné les frais dans nos édifices publics, mais toutes peuvent nous accuser d'avoir manqué de goût, de génie et de discernement dans l'exécution. »

Le nombre total des églises de Londres monte à cent cinquante. Les temples des autres cultes s'appellent simplement chapelles. Nous terminerons cette description des églises principales de Londres par celle de Westminster, la plus intéressante de toutes, à cause de la diversité ou de l'importance des monuments qu'elle renferme.



Pag. 69. Pl. 6



Dugeon

Abbaye de Westminster.

Abbey Church of S.t Peter's Westminster.

ABBAYE DE WESTMINSTER.

Il n'est pas d'édifices à Londres plus capables d'exciter l'intérêt et la curiosité, que l'abbaye de Westminster. C'est un des plus beaux monuments de cette architecture gothique qui, en s'éloignant de l'élégante simplicité des Grecs et de la majesté imposante des Romains, ne laisse pas d'être remarquable par la légèreté de ses masses pyramidales, par le nombre infini de ces faisceaux déliés qui soutiennent des arcs aigus d'une élévation surprenante; enfin par la hardiesse, l'étendue et souvent la bizarrerie des constructions.

Le terrain occupé actuellement par l'abbaye de Westminster, environné autrefois par un bras de la Tamise, s'appelait l'Ile-aux-Épines, à cause du grand nombre de buissons et de bruyères qui en couvraient la superficie. On ne peut rien dire de certain ni sur l'époque où cette église fut fondée, ni sur le nom de son fondateur. Cependant une ancienne chronique rapporte qu'en 616, Sébert, roi de l'Est-Saxonie, touché par les exhortations de Saint-Augustin, et par l'exemple d'Éthelbert, son oncle, se convertit au christianisme, détruisit un temple consacré à Apollon, à l'ouest de Londres, et fit élever sur ses débris une église qu'il dédia à Saint-Pierre.

Selon la légende, cette dédicace fut faite par Saint-Pierre lui-même, qui, environné d'un chœur d'esprits célestes, descendit à Surry pendant une nuit orageuse. Un pêcheur nommé *Edric* le passa de l'autre côté de la Tamise, et fut bien surpris de trouver une quantité innombrable de cierges allumés dans l'église. Ce miracle, et la sainte ampoule que Saint-Pierre laissa dans le temple, lui apprirent quel était le merveilleux étranger qu'il avait reçu dans sa barque. Saint-Pierre ne s'en tint pas là : reconnaissant envers le pêcheur, il lui ordonna de jeter ses filets; une pêche miraculeuse de saumons paya le passage du saint sur la Tamise.

Ossa, roi des Merciens, répara cette église qui, plusieurs fois détruite et rétablie par les Danois, fut enfin rebâtie entièrement par Édouard-le-Confesseur. L'ouvrage commencé en 1049 fut terminé en 1066. L'édifice construit en forme de croix, servit de modèle par la suite. Une bulle du pape Nicolas Ier désigna ce temple pour la consécration des rois d'Angleterre, et le nom de Westminster lui fut donné à cause de sa situation hors de la ville. (*West-monasterium.*)

Guillaume-le-Conquérant, voulant honorer la mémoire du roi Édouard, son ami, se rendit à Westminster aussitôt qu'il eut fait son entrée dans Londres. Il fit présent à l'église d'un superbe drap mortuaire, destiné à couvrir le tombeau d'Édouard; l'enrichit encore par de nouvelles largesses, et en s'y faisant couronner roi, donna le premier cet exemple aux souverains de la Grande-Bretagne.

Henri III ajouta à l'extrémité orientale de l'église,

une chapelle qu'il dédia à la Sainte-Vierge. Elle était à peine terminée, lorsque les architectes l'avertirent que la nef du temple et le clocher menaçaient ruine. Il fallut démolir tout l'édifice bâti par les Saxons. On le reconstruisit sur un plan nouveau et beaucoup plus vaste. Henri mourut sans avoir pu jouir de son ouvrage. Il ne fut achevé qu'en 1285. Henri VII fit démolir en 1502 la chapelle de la Vierge, et y substitua celle qui porte aujourd'hui son nom. Christophe Wren dans la suite y ajouta les deux tours.

Lorsque toutes les maisons religieuses furent supprimées, l'abbé et les moines, au nombre de soixante-dix, furent chassés du monastère par Henri VIII; Marie les y rappela; mais Élisabeth les en fit sortir de nouveau. Cette princesse y fonda le collège qui l'occupe à présent.

Vers la fin du dix-septième siècle, on remarqua des dégradations considérables dans toutes les parties de ce monument: le parlement décréta qu'il serait réparé au frais de la nation. Les travaux en furent confiés au célèbre Christophe Wren, et ce grand architecte, sans rien ôter à l'édifice de cet air de vétusté, de cet aspect vénérable et majestueux que lui avaient donnés le temps et son genre particulier d'architecture, y ajouta des ornements qui se trouvent parfaitement en harmonie avec tout le reste, et il ne laissa rien à desirer du côté de la solidité et de la richesse des décorations.

Autrefois les statues des rois d'Angleterre étaient placées dans des niches, au sommet des arcs-boutants;

on n'en voit plus que quelques-unes près des tours, du côté du nord.

Les armes de Richard II étaient sculptées au-dessus du portail; on attribue à ce prince la construction de cette partie de l'édifice.

C'est l'intérieur de Westminster qui appelle sur-tout les regards des étrangers. Lorsque l'on entre par la porte de l'ouest, la vue embrasse l'église tout entière; car les piliers qui séparent la nef des bas-côtés, sont disposés de manière à ne pas masquer les ouvertures latérales : elle se repose vis-à-vis, à l'est, sur la grande fenêtre peinte qui est au-dessus de la chapelle d'Édouard-le-Confesseur. On est sur-tout frappé de la hauteur excessive de la voûte qui semble hors de proportion avec les autres parties de l'église. Les arcs et les arcades des ailes s'appuient sur quarante-huit faisceaux de colonnes de marbre gris. Ces colonnes, très-minces, prises isolément, forment par leur réunion d'énormes pilastres que couronnent des chapitaux travaillés avec soin. La galerie qui surmonte ces bas-côtés est éclairée par un rang de fenêtres au-dessus desquelles est percé un second rang de fenêtres plus larges que les précédentes. Cette galerie a quinze pieds de largeur. La longueur de la nef est de trois cent soixante pieds, et sa largeur de soixante-douze, à l'extrémité occidentale; mais à l'endroit où l'addition des ailes forme une croix, elle est de cent quatre-vingt-quinze pieds. Le chœur est un des plus beaux de l'Europe. Il est séparé de la nef par deux grilles

de fer, et terminé par un autel d'une forme élégante et d'un style gracieux. Le pavé est de marbre noir et blanc. Les stalles sont surmontées de petites ogives soutenues par des piliers de fer, peints en pourpre. Près de la chaire on remarque un portrait de Richard II; il est représenté assis dans un fauteuil doré, en habit vert émaillé d'or. Ce tableau a six pieds onze pouces de long, et trois pieds sept pouces de large. La partie inférieure en est très-endommagée.

L'autel est entouré d'une très-belle balustrade. On y arrive en traversant une large enceinte pavée en mosaïque. De chaque côté de l'autel s'ouvre une porte de marbre qui conduit dans la chapelle d'Édouard. C'est là que les rois se retirent après la cérémonie du couronnement.

Tel est le plan et la distribution intérieure de l'abbaye de Westminster. Deux écrivains connus en portent un jugement bien différent. « L'abbaye de Westminster, dit M. d'Archenolz, auteur du *Tableau de l'Angleterre*, est peut-être ce qui nous reste de plus beau en architecture gothique; ses superbes colonnes, la hardiesse de ses voûtes, sa grandeur presque démesurée font de cette église l'édifice le plus extraordinaire. On ne rencontre nulle part un ensemble si prodigieux de superbes monuments. » Voici maintenant l'opinion d'un Anglais dont les jugements ont paru toujours assez motivés. « L'abbaye de Westminster, dit Ralph, inspire de la vénération par sa grande antiquité; elle est d'une grandeur prodigieuse, et elle remplit du moins la vue si elle ne la satisfait; quand

on la regarde comme dans un paysage, sans examiner ses parties, elle plaît assez; mais si on examine ces mêmes parties, on est forcé de désapprouver le tout. Sa hauteur surprend, mais on est choqué de sa forme; elle paraît plutôt une grange qu'une église. L'intérieur est moins imparfait que l'extérieur : la perspective frappe le spectateur à l'entrée, mais cet effet même provient d'un défaut de symétrie. C'est la hauteur excessive de la grande nef qui étonne; si elle était en proportion avec les autres parties, elle frapperait moins, mais elle mériterait davantage d'être louée. »



Pag. 75 Pl. 7



Chapelle de Henri VII.
Henri the seventh's Chapel.

CHAPELLE DE HENRI VII.

(*Henri the seventh's chapel.*)

L'ENTHOUSIASME national ne s'arrête guère dans de justes bornes, et va souvent jusqu'à l'exagération. Les Anglais regardent cette chapelle de Henri VII comme une des merveilles du monde. Quelques-uns de leurs auteurs l'ont dit, et on l'a répété après eux. Tous les peuples ont des préventions particulières qu'ils ont prises par ignorance et qu'ils conservent par orgueil.

Ce monument, situé à l'est de l'église de Westminster, semble en être la continuation et en faire partie. On peut le regarder comme un chef-d'œuvre d'architecture gothique. Il a été bâti sur un terrain occupé autrefois par une chapelle dédiée à la Vierge Marie, et par un cabaret, à l'enseigne de la Rose-Blanche. Henri VII détruisit cette chapelle et ce cabaret; le 1er février 1502, il posa la première pierre de l'édifice qui les a remplacés, et que ce prince destina à lui servir de sépulture à lui et à la famille royale. Il dépensa pour le construire trois cent trente-six mille livres sterling, somme énorme pour ce temps-là ; et quoiqu'il fût avare, il n'épargna rien pour que la per-

fection du travail répondit à la richesse et à l'étendue du plan.

Cette église s'annonce de loin par seize tours d'une architecture gothique, mais élégante. Dans la partie supérieure de ces tours on a pratiqué des niches où étaient placées différentes statues que depuis on a enlevées.

On arrive par un escalier de marbre noir à un portail gothique, qui, par trois grandes portes, donne entrée dans la nef ; car cette chapelle, ainsi qu'une cathédrale, a une nef et des bas-côtés, et on entre dans chacune de ces parties par une porte particulière. Ces portes sont d'airain, et le travail en est précieux.

La nef de cette chapelle a quatre-vingt-dix-neuf pieds de longueur, soixante-six de largeur et cinquante-quatre de hauteur. Au centre de l'édifice s'élève, en forme d'autel, le magnifique tombeau de Henri VII et d'Élisabeth, son épouse. Ce monument est environné d'une riche balustrade de cuivre, d'un beau dessin et d'une exécution soignée. Les deux époux sont représentés couchés l'un à côté de l'autre, sur une tombe de marbre noir. Ils ont la tête appuyée sur un dragon rouge, emblême de Cadwallador, dernier roi des Bretons, dont Henri se flattait de descendre. Dans d'autres sculptures on retrouve des allusions à la famille de Henri VII et à ses alliances. Telle est celle des roses entrelacées et couronnées en mémoire de la réunion des maisons d'York et de Lancastre, opérée par son mariage ; telle est

encore celle d'une couronne dans un buisson, qui fait souvenir que la couronne de Richard III fut trouvée dans les bois de *Bosworth*, au milieu d'un buisson d'aubépine. Ce monument, qui n'est pas sans mérite, est de *Pietro Torregiano*, sculpteur florentin.

Parmi plusieurs autres tombeaux qui environnent celui de Henri VII, et qui sont placés dans les chapelles ou bas-côtés, on distingue ceux d'Édouard VI, de Louis *Stuart*, duc de *Richmond*, et sur-tout celui de *Jean Sheffield*, duc de *Buckingham*. Ce lord est représenté, en habit romain, couché sur un autel de marbre. La duchesse, fondant en larmes, est à ses pieds; des deux côtés sont des trophées militaires; et au-dessus, le temps tient plusieurs médaillons qui sont autant de portraits des enfants du duc de Buckingham.

Au nord de l'église, des colonnes corinthiennes supportent deux dais de forme pareille, et d'une structure assez élégante. Sous le premier on aperçoit la statue de la reine Elisabeth; sous le second celle de l'infortunée Marie Stuard. On a réuni après leur mort ces deux reines que la jalousie avait séparées pendant leur vie; l'une est tombée de l'échaffaud, l'autre est descendue du trône dans le cercueil; mais toute l'inégalité qui existait entre elles a disparu, et il faut lire l'inscription gravée sur leur monument pour distinguer l'opprimée, de l'oppresseur; la victime, du bourreau.

A peu de distance, on a déposé les restes de la reine Marie. Jacques Ier, Charles II, Guillaume III, la reine Anne, George II, reposent aussi dans cette

chapelle. Le général Monk, qui fit monter Charles II sur le trône, a obtenu une place dans la sépulture des rois, et la reconnaissance a mis à côté de ses maîtres le sujet qui les avait servis avec zèle, courage et fidélité.

En revenant de la chapelle de Henri VII, dans l'abbaye de Westminster, et en partant de l'extrémité opposée au passage qui sert de communication entre les deux églises, on entre dans la chapelle d'Edouard-le-Confesseur. Elle est située derrière le chœur. C'est la première des douze chapelles qui renferment la plupart des tombeaux placés dans cette église. On en compte plus de cent soixante-quatre, sans comprendre dans ce nombre une multitude de tombes chargées d'inscriptions; il faudrait un volume pour les décrire tous. On en a érigé aux princes, aux guerriers, aux philosophes, aux poëtes. On s'étonne de trouver là des noms qui ne semblaient pas appelés à un si grand honneur. Ce n'est pas toujours le mérite qui l'a fait accorder. L'opulence a eu les mêmes privilèges que le génie, et même il s'en faut que les monuments élevés à la gloire des plus célèbres personnages, soient un hommage et un tribut de la reconnaissance nationale. Plusieurs, et Newton est de ce nombre, ne les doivent qu'à leurs parents, à leurs amis, ou à de riches particuliers, admirateurs passionnés des vertus et des talents.

Il ne faut pas croire non plus que la cendre des hommes illustres repose, sans distinction, à côté de celle des rois et des princes. Nous avons déja vu que la chapelle de Henri VII est exclusivement réservée à ces derniers.

Quoiqu'il en soit, ce temple, où on a déposé les restes des grands hommes, est un des monuments les plus riches en grands souvenirs qui soient consacrés à la vénération publique; il élève l'imagination, parle à l'esprit et remue le cœur. On sent quelque chose qui étonue et qui en impose en entrant sous ces voûtes qui couvrent tant de magnificence et tant de tombeaux, et où la grandeur des rois occupe si peu de place.

On observe un contraste bien frappant entre les monuments des premiers siècles et ceux des temps modernes. Sur les premiers on aperçoit les figures gothiques de quelques pieux évêques ou de quelques preux chevaliers, courbés sur leurs genoux et dans une attitude humble et modeste ; d'autres étendus sur le dos, les mains jointes et les yeux fermés, paraissent, suivant l'expression d'un auteur de nos jours, *tout occupés de ce qu'ils voient dans les rêves de la tombe.* Sur les monuments modernes au contraire, on voit les statues des héros, dans le costume le plus riche et le plus imposant, et avec un maintien fier et majestueux. Des inscriptions fastueuses apprennent quel rang ils ont occupé, à quelles dignités ils sont parvenus ; des figures allégoriques sont groupées autour d'eux, et tel est quelquefois l'assemblage des divinités de la fable qui les environnent, qu'on se croirait plutôt dans un temple payen que dans une église chrétienne.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans la chapelle d'Edouard-le-Confesseur, c'est la châsse, qui renferme

les reliques de ce prince, et qui, malgré les injures du temps, montre encore toute la magnificence avec laquelle on l'avait décorée. Edouard Ier repose dans cette chapelle sous une tombe de très-modeste apparence. Le corps de ce prince, enseveli dans un cercueil de pierre, était enduit de cire, et l'on avait fondé une somme d'argent pour la renouveler à certaines époques. (*De cerâ renovandâ circà corpus.*) Les membres de la société des antiquaires de Londres, curieux de savoir ce qui en était résulté, obtinrent, du doyen de Westminster, l'ouverture de la tombe. Le corps était enveloppé d'un tissu d'or et d'argent, servant de tunique, et recouvert d'un manteau de velours cramoisi. L'un et l'autre se sont trouvés bien conservés. Les pierreries n'avaient rien perdu de leur éclat. Le roi tenait un sceptre et une croix de chaque main, et était ganté. On leva la couronne qui ceignait sa tête; le crâne parut dépouillé de cheveux et décharné, mais le visage et les mains n'avaient souffert aucune altération. Le corps avait six pieds deux pouces de longueur.

Cette chapelle et celle de Henri V qui n'en est séparée que par une grille de fer, sont particulièrement consacrées aux princes et aux souverains. Les autres se succèdent autour de l'église dans l'ordre suivant: 1° celle de Saint-André, 2° de Saint-Michel, 3° de Saint-Jean l'évangéliste, 4° de Saint-Jean-Baptiste, 5° de Saint-Erasme, 6° de Saint-Paul, 7° de Saint-Nicolas, 8° de Saint-Edmond, 9° de Saint-Benoist.

La chapelle de Saint-Michel renferme un tombeau moderne qu'on regarde généralement comme le plus curieux de l'abbaye. C'est le chef-d'œuvre de Roubillac, français réfugié et le plus habile des sculpteurs qui ont enrichi Westminster de leurs ouvrages. Ce tombeau a été érigé à *Joseph Gascoigne Nightingale de Mamhead*, écuyer, mort en 1752, à cinquante-six ans, et à sa femme morte avant lui, la même année, à vingt-sept ans. Dans la partie supérieure du monument, une femme est expirante dans les bras de son époux. Au-dessous, la mort, sortant du fond de la tombe, leur présente tout-à-coup son aspect hideux, et les menace de son dard; elle en dirige la pointe sur le cœur de l'épouse; le mari, frappé de terreur, fait un violent effort pour détourner le coup fatal; mais la mort plus puissante semble prête à immoler l'objet de sa tendresse. L'expression de la figure de cet infortuné qui se voit enlever tout ce qu'il a de plus cher, et qui s'efforce envain de repousser le trait inévitable de la mort, est d'un effet admirable. On ne pouvait mieux caractériser toute l'horreur d'une pareille situation, et peindre plus vivement l'effroi, la douleur et le désespoir.

Dans la chapelle de Saint-Paul, on lit sur un tombeau dégradé par le temps, l'inscription suivante:

« Ici repose *sir James Fullerton*, premier gentilhomme de la chambre de Charles Ier..... Il fut l'appui de l'état, le défenseur de l'église catholique, et l'exemple de la cour d'Angleterre. Il vécut pour le bien de sa patrie, pour l'honneur de son prince,

pour la gloire de son Dieu ; il mourut avec plus de foi que de crainte, plus résigné qu'affligé, et plus plein d'honneur que de jours. »

Sous la fenêtre qui fait face à l'entrée de la chapelle de Saint-Edmond, on remarque un ancien monument gothique, représentant un chevalier revêtu de son armure, étendu sur le dos, et les pieds appuyés sur un lion. Ce chevalier est sir *Bernard Brocas de Beaurepaire*, qui fut décapité par le peuple révolté, et mourut victime de sa fidélité pour son roi.

Hors des chapelles, des tombeaux plus magnifiques appellent les regards et l'attention des étrangers. On s'arrête avec intérêt devant celui du général Wolf qui fut tué au milieu d'une victoire, dans l'expédition de Québec, le 14 septembre 1759. Ce tombeau a été érigé aux frais du parlement et du roi. Il représente la mort du brave guerrier à qui la reconnaissance publique a décerné ces honneurs et élevé ces trophées.

Au coin de la chapelle de Henri VII, sur un tombeau de marbre blanc, on voit Apollon et Minerve, couronnant le buste de Drayton, poëte estimé, qui vécut du temps de Charles Ier, et mourut en 1738.

Le monument érigé à Newton occupe la place la plus avantageuse de l'église de Westminster. Les opinions sont partagées sur le mérite de cette composition, due au ciseau de Rysbrack. Newton est représenté assis, le bras droit appuyé sur quatre volumes intitulés *théologie*, *chronologie*, *optique* et *philosophie*; au-dessus, devant une pyramide, on voit un large globe sur lequel on a tracé le cours de la comète de 1680,

ainsi que les signes du zodiaque, les constellations et les planètes. L'*Astronomie* est assise sur ce globe; elle tient un livre fermé. Son attitude est triste et pensive, l'expression de ses traits est noble, mais ses jambes paraissent embarrassées dans une draperie lourde et volumineuse. On trouve aussi que la figure de Newton ne rappelle pas assez le caractère bien connu de ce grand homme. Un bas-relief, d'un fini précieux, retrace ses principales découvertes; le système de la gravitation universelle, la théorie de la lumière et des couleurs, celles des marées, etc. L'inscription est beaucoup trop fastueuse, sur-tout pour Newton, le plus modeste de tous les hommes. Son nom seul, gravé sur son tombeau, en eût dit bien plus que les éloges les plus pompeux et les inscriptions les plus emphatiques.

Le duc de Buckingham a montré plus de goût dans celle qu'il a fait graver sur le tombeau de Dryden. Sous le buste de ce poëte célèbre, on lit ces mots bien simples:

« Jean Dryden, né en 1632, mort le 1er mai 1700. »

« Jean Sheffield, duc de Buckingham, lui a érigé ce ce monument en 1720 (1). »

Le tombeau de Shakespeare n'est pas d'une si belle

(1) On a remarqué que les Anglais étaient prodigues d'épitaphes et d'inscriptions funéraires. Les monuments des riches en sont chargés; la simple pierre sous laquelle repose la cendre des pauvres, en est également couverte. Grands et petits sont tourmentés du même orgueil de se survivre dans la mémoire des hommes. Les premiers veulent perpétuer le souvenir du rang qu'ils ont occupé, des dignités qu'ils ont obtenues; les

ordonnance que celui de Newton, mais l'exécution en est plus soignée. On sait que le culte des Anglais pour ce poëte célèbre tient du fanatisme et de l'idolâtrie. Lorsqu'il fut question de lui ériger un monument, cent vingt-quatre ans après sa mort, ce fut un mouvement général dans toute l'Angleterre. Une seule représentation d'une de ses pièces sur les deux théâtres, donna la plus grande partie des fonds nécessaires. Le chapitre de Westminster fit présent du terrain. Le comte de Burlington, le docteur Mead, Pope et Martin se chargèrent de la direction de l'ouvrage. Kent fit le dessin ; Schoemaker l'exécuta. La statue du poëte, en marbre blanc, est élevée sur un piédestal ; son bras droit est appuyé sur des livres, idée qui a été blâmée,

derniers sont fiers d'attester sur lenr tombe l'inutilité de leur vie et l'obscurité de leur naissance. Quelques-unes de ces inscriptions sont remarquables par leur singularité : nous citerons les suivantes :

« Lecteur, passe ton chemin, ne perds jamais ton temps à lire de mauvaise prose et de méchants vers; cette terre te dit ce qne je suis, et que t'importe de savoir ce que je fus ? »

« L'anathême prononcé contre Jérusalem ne s'est jamais accompli ponr moi ; car tu vois ici pierre sur Pierre. »

« Quoique jeune, sa jeunesse n'a pu la protéger contre la mort. La vie est une toile d'araignée, et la mort un balai qui nous enlève tous. »

Epitaphe d'un matelot.

« Quoique les vents et les vagues m'aient balloté dans tons les sens, en dépit d'eux je suis entré au port : mais quoique je sois ici à l'ancre, avec beaucoup d'autres de notre flotte, j'espère la lever un jour, et rejoindre mon amiral Jésus-Christ. »

« Ci gît Guillaume Petit, tisserand, et c'est tout. »

parce que Shakespeare est peut-être de tous les poëtes celui qui a le moins dû à la lecture. Il a la tête penchée et il la soutient de l'autre main ; enfin, on lui a donné l'attitude d'une profonde méditation. Au-dessus, on lit l'inscription suivante, gravée sur du marbre blanc, en lettres d'or :

Guillelmo Shakespear.
Anno post mortem CXXIV.
Amor publicus posuit.

Plus bas sont inscrits ces vers tirés d'une de ses pièces :

« The cloud cap'd towers, the gorgeous palaces,
« The solemn temples, the great globe itself;
« Yea, all which it inherits, shall dissolve,
« And like the baseless fabric of a vision,
« Leave not a wreck behind. »

En voici à-peu-près le sens :

Ces orgueilleuses tours, ces superbes portiques,
Ces temples, ces autels, ces lambris magnifiques,
Ces terres, ces palais, héritage des rois,
Tout subira du temps les rigoureuses lois;
Oui tout sera détruit : comme une ombre légère
Fuit devant l'œil qui suit sa trace passagère ;
Cet univers qu'un Dieu du néant fit sortir
Doit, au son de sa voix, un jour s'anéantir.

Au pied du tombeau de Shakespeare, on a placé les restes de cet homme célèbre, qui a partagé la gloire de ses succès et l'enthousiasme que ses pièces ont excité. L'acteur devait reposer sous les mêmes voûtes

que le poëte, et le nom de Garrick ne pouvait se séparer de celui de Shakespeare.

Le tombeau de Milton est plus simple encore que celui de Dryden. Au-dessous de son buste on lit ce seul mot : *Milton*. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est l'inscription gravée sur le piédestal. Elle parle beaucoup plus de William Benson, qui a érigé le monument en 1737, que de celui à la mémoire de qui on l'a élevé. C'est ce qui fait dire à Pope :

« On Poet's tomb see Benson's titles writ ! »

Sur ta tombe, ô Milton ! Benson traça ses titres.

On lit sur une tombe, d'un style gothique, mais élégant, le nom de Chaucer, père de la poésie anglaise et le Marot de la Grande-Bretagne ; et celui de Cowley sur une urne entourée de feuilles de lauriers et surmontée de langues de feu. Une inscription emphatique le désigne comme le Pindare, l'Horace, le Virgile de l'Angleterre.

Sur un tombeau de marbre, chargé de figures emblématiques, on a gravé ces mots :

O rare Ben Johnson !

et ils rappellent le poëte lauréat de Jacques Ier, contemporain de Shakespeare, en qui il trouva toujours un ami et un protecteur zelé. Ben Johnson avait été maçon avant d'être poëte, et on le vit tenant une truelle d'une main et un Horace de l'autre. Rendu aux lettres, il se distingua dans la carrière dramatique, et on lui doit quelques tragédies et de bonnes comédies.

Une figure de demi-proportion, appuyée d'une main sur un autel, et de l'autre tenant un livre, représente Cambden, savant et profond antiquaire, sous lequel Ben Johnson étudia avant d'être maçon.

Un monument plus simple est érigé à Casaubon, antiquaire non moins célèbre que le précédent. Il était français d'origine, et renonça à sa patrie, après l'assassinat d'Henri IV.

Le tombeau de Mathieu Prior, commandé par lui-même, et construit d'avance à ses frais, atteste la vanité de ce poëte, mais non le goût et les talents de l'artiste qui l'a exécuté. Le buste de Prior est placé sur un autel. La muse de la comédie est d'un côté, de l'autre, celle de l'histoire; au-dessus s'élève un fronton sur lequel on voit deux génies, dont l'un tient un sablier qui ne coule plus, et l'autre une torche renversée.

Plus loin, un Français reconnaît avec plaisir le buste de Saint-Evremond.

Henriette, duchesse de Marlborough, a fait placer dans le même temple, celui de William Congrève, et l'inscription rappelle à-la-fois ses vertus, son esprit et ses talents.

Thompson y est représenté, tenant dans sa main droite, l'emblême de la liberté, et appuyé de la gauche, sur un piédestal dont le bas-relief figure les saisons. Un génie les montre d'une main, et de l'autre présente au poëte une couronne de laurier. Ce monument a été exécuté par Henri Spang, sur les dessins d'Adam.

John Gay qui composa des satyres, des comédies, des fables et des pastorales, a fait placer sur sa tombe cette inscription très-peu édifiante, sur-tout dans une église :

« Life is a jest, and all things shew it :
« I thought so once, but now I know it.

Cette vie est un jeu : tel fut mon sentiment :
Je m'en doutais jadis, j'en suis sûr à présent.

Le célèbre musicien Handel occupe dans le temple une place distinguée. Son tombeau, dernier ouvrage de Roubillac, est regardé comme un des plus beaux de l'abbaye. La statue qui le représente est d'un fini précieux, et la figure est, dit-on, extrêmement ressemblante. Il a le bras droit appuyé sur un faisceau d'instruments de musique, et son attitude est pleine d'expression ; il prête une oreille attentive à un ange qui joue de la harpe, dans un nuage, au-dessus de sa tête. Devant lui est placé *son oratorio du Messie*, ouvert à ce passage : *quia redemptor meus vivit.* Ce grand musicien mourut le 14 avril 1759 ; tous les ans, pour honorer sa mémoire, on renouvelle un concert où le nombre des musiciens s'est quelquefois élevé au-delà de sept cents.

L'inscription gravée sur la tombe de *Thomas Parr*, apprend que cet homme extraordinaire a vécu cent cinquante-deux ans, sous les règnes d'Edouard IV, d'Edouard V, de Richard III, de Henri VII, de Henri VIII, d'Edouard VI, de Marie, d'Elisabeth, de Jacques Ier et de Charles Ier. Il mourut en 1635.

Parmi tous ces noms illustres on cherche envain

ceux de Pope et d'Addisson. Mais le premier était catholique ; et le second n'a pas encore trouvé un admirateur assez zélé pour le faire placer dans ce panthéon des grands hommes.

De tous ces monuments, celui qui frappe le plus les yeux de la multitude, c'est le mausolée du duc de Newcastle, remarquable par la pompe et le luxe de ses décorations. Cet éclat et cette richesse séduisent le vulgaire, mais ne sont d'aucun prix aux yeux des connaisseurs, et ils passent devant sans s'arrêter. On peut porter le même jugement sur les tombeaux de lord Kinsale, du duc d'Argyle, de Shovel, de Peter-Warren, de la duchesse de Northumberland.

Rien de plus bizarre que celui de l'amiral Tyrrel. Le ciel, la mer, des rochers, des nuages, des anges, des chérubins, des trophées, une harpe, un globe, un vaisseau, tout s'y trouve, excepté le goût, la grâce et la simplicité.

Le tombeau de lord Chatam, père de William Pitt, n'a pas répondu entièrement à l'attente de la nation anglaise qui l'a fait ériger à ses frais. L'invention en est froide, et l'exécution assez médiocre. Dans la partie supérieure d'une pyramide, on a pratiqué une niche occupée par la statue du noble lord. Au-dessous la force et la prudence se penchent sur un sarcophage. Plus bas encore, la *Grande-Bretagne*, assise sur un roc, voit à ses pieds l'Océan et la Terre. Cette dernière statue est appuyée sur un globe, et sa tête est couronnée de fleurs et de fruits.

Tel est le choix que nous avons cru devoir faire

parmi ces monuments repandus avec tant de profusion dans la même enceinte. Nous ne nous sommes arrêtés qu'aux plus remarquables, et nous avons négligé tous ceux qui ne nous ont pas paru dignes d'exciter l'attention ou la curiosité, soit par la célébrité des noms qu'ils rappellent, soit par la beauté ou l'importance des monuments eux-mêmes.



Pag. 91. Pl. 8



Bougeis

Eglise & Hopital du Christ.
Christ's Church and Hospital.

EGLISE ET HOPITAL DU CHRIST.

(*Christ's church and hospital.*)

Cette église avait d'abord appartenu aux frères mendiants de l'ordre de Saint-François. Lors de la dissolution des ordres religieux, on la dépouilla de tous ses ornements; on vendit ou on mutila les monuments qu'elle renfermait, et on en fit un magasin. Henri VIII, touché de remords, à la fin de sa vie, la donna, ainsi que le couvent, à la cité, la fit rouvrir, et y ordonna la célébration de l'office divin. Elle fut brûlée en 1666, et rebâtie par Christophe Wren. Sa construction est simple. La décoration du dehors n'est pas sans agrément; on y remarque une tour carrée d'une grande élévation, couronnée d'une petite tour légère et élégante, mais tellement cachée par les maisons voisines, qu'il est difficile de la considérer sous un point de vue avantageux.

L'hôpital du Christ est un des plus anciens de la ville de Londres. Un sermon de Riedley, évêque de Londres, sur l'obligation où sont les riches de secourir les pauvres, fit une si vive impression sur l'esprit d'Édouard VI, que ce prince fonda trois hôpitaux dont il voulut être le patron. Il donna à ces trois hôpitaux une destination différente. L'hôpital de Saint-

Thomas Southwark fut ouvert aux malades et aux estropiés; celui de Bridewel, aux indigents; et celui du Christ, aux orphelins. Dès l'an 1552, trois cent quarante de ces derniers avaient trouvé un asyle et des secours dans la maison qui leur était préparée. Charles II y fonda une école de mathématiques pour les enfants destinés à la marine. Il en est sorti un grand nombre de bons mathématiciens et d'excellents hommes de mer.

Une grande partie des anciens édifices et du cloître subsiste encore. Le reste est de construction moderne et a été bâti par Christophe Wren. Ces bâtiments, d'architecture si différente, n'ont aucune espèce de régularité.

Celui que la gravure représente est l'école des mathématiques. La statue qu'on aperçoit dans une niche est celle de Charles II, avec ses habits royaux. La difficulté du costume heureusement vaincue, rend ce morceau estimable.

Les distributions intérieures de l'hôpital sont très-bien faites. On remarque une salle qui peut contenir trois cents enfants occupés à lire ou à écrire. A l'extrémité s'élève la statue en marbre blanc de *John Moore*, alderman de Londres, et fondateur de cette école. Dans d'autres salles on voit les portraits de plusieurs rois, et quelques tableaux de prix, représentant les diverses donations faites à l'hôpital.



Hopital St. Thomas.
St. Thomas's Hospital.

HOPITAL SAINT-THOMAS.

Cet établissement, situé dans Southwark, est le plus beau de Londres, en ce genre. Il devint la proie de Henri VIII, ainsi que tout ce qui tenait aux maisons religieuses, mais ce monarque en fit don à la cité, et le rendit à sa première destination. Edouard VI, comme nous l'avons vu, en fut le véritable fondateur. Il fut épargné par l'incendie de 1666, et endommagé par deux autres incendies. Ses bâtiments menaçaient ruine en 1669. Une souscription fut ouverte, et avec les fonds qu'elle produisit, on reconstruisit cet édifice tel qu'il est aujourd'hui.

Il est composé de trois vastes cours carrées, environnées d'assez beaux édifices; une grille de fer donne entrée dans celle qui est sur la rue. Aux deux côtés de la porte on voit deux statues représentant, l'une un malade, et l'autre un blessé. La première cour offre de trois côtés une colonnade. Une inscription creusée dans une large niche pratiquée dans la façade du midi, apprend que *Thomas Frédéric* de Londres fit construire tout ce côté à ses frais; une autre inscription, sur le côté opposé, fait connaître que cette seconde partie fut bâtie par *Thomas Guy*. Les divers établissements de ce genre, formés par ce citoyen géné-

reux ou dotés par lui, ont rendu sa mémoire recommandable. Ce n'était pas assez d'avoir contribué à l'achèvement de l'hôpital Saint-Thomas, il voulut en fonder un autre, et à l'âge de soixante-six ans, il prit à bail, pour neuf cent quatre-vingt-dix-neuf années, un terrain sur lequel il construisit l'hôpital qui porte son nom. Il lui coûta dix-huit mille sept cent quatre-vingt-quinze livres sterling. A sa mort, il le dota de deux cent dix-neuf mille quatre cent quatre-vingt-dix-neuf livres sterling.

Guy était un simple libraire qui avait fait des bénéfices immenses, en vendant des bibles, et en agiotant, du temps de la reine Anne, sur les actions de la mer du Sud. Il mourut en 1724, après avoir vu le toit de son hôpital achevé.

Au milieu du bâtiment de l'hôpital Saint-Thomas, qui fait face à l'entrée, on remarque dans une niche la statue d'Edouard VI. Dans quatre autres niches sont placées des statues d'hommes et de femmes, qui font allusion aux espèces d'infirmités soulagées dans cette maison ouverte à tous les indigents blessés par accident. Ils peuvent y être admis à toutes les heures du jour et de la nuit, sans avoir besoin de recommandation, mais ils sont astreints à une formalité bizarre qui empêche souvent les malheureux d'y venir chercher les secours dont ils auraient besoin. Avant d'entrer, ils sont obligés de déposer une guinée, pour payer les frais de leur enterrement. Précaution barbare, qui est en usage dans plusieurs autres hôpitaux de l'Angleterre, et qui rend, en quelque sorte, la charité

cruelle, et la pitié insultante. Combien de fois sans doute n'est-il pas arrivé qu'un malheureux, l'imagination déja affaiblie par ses souffrances, et l'esprit frappé de l'idée de sa prochaine destruction, a cru voir ses pressentiments justifiés par la demande de l'argent nécessaire pour les frais de sa sépulture. Il aura cru désormais sa mort inévitable dans une maison où l'on ne paraissait plus compter sur sa vie, et le trouble, la tristesse, l'inquiétude, inséparables de cet état continuel de crainte et d'appréhension, hâtant les progrès de sa maladie, l'auront précipité vers cette tombe qu'il frémissait d'envisager, et qu'on a eu la barbarie de lui faire apercevoir. On doit mettre plus de délicatesse dans les soins qu'on accorde aux infortunés, par cela même qu'ils sont infortunés. D'ailleurs, les égards qu'on leur montre, la bienveillance qu'on leur témoigne, font tout le prix des services qu'on leur rend.

Dans la seconde cour, environnée également d'une colonnade, à l'exception du côté occupé par la chapelle, on remarque la statue d'airain d'Edouard VI, ouvrage de Shoemaker, et érigée par Charles Joyer, écuyer, ainsi que le porte l'inscription. Cette cour est celle que représente la gravure ci-jointe. De-là on passe dans une troisième cour, également décorée de colonnades, de niches et de pilastres. L'attention s'y porte sur une autre statue d'un autre bienfaiteur de cet établissement. C'est celle de *Robert Clayton*, lord-maire, dont les vertus ont rendu la mémoire chère

aux Anglais. L'inscription, gravée aux pieds de sa statue, atteste le bienfait et la reconnaissance.

On n'a rien épargné pour donner de l'éclat à cet édifice, mais le talent des artistes qu'on y a employés, n'a pas répondu aux vues des fondateurs; l'effet des colonnades est mesquin, et l'architecture manque de style. On compte dans les salles quatre cent soixante-quatorze lits, toujours occupés, et en y comprenant les externes auxquels la maison administre des secours de toute espèce, le nombre des malades qu'elle soulage monte à plus de deux mille cinq cents personnes.



Pag. 97 Pl. 10



Baugean

Hopital de St. Barthelemi.
Bartholomew's Hospital.

HOPITAL SAINT-BARTHÉLEMY.

Cet hôpital est toujours ouvert non-seulement aux indigents de Londres et de Southwark, mais encore à tous ceux du royaume, et même aux étrangers malades, infirmes, ou estropiés. Dès qu'ils sont guéris, ils sont vêtus aux frais de l'hospice, et on leur donne l'argent nécessaire pour regagner leur domicile, s'il est éloigné. Leur admission est encore assujétie à la cruelle formalité dont nous avons parlé, et il en résulte souvent qu'on reçoit des gens qui pourraient se passer des secours qu'on leur prodigue, et que l'on refuse des malheureux qui, dénués de tout, ont les droits les plus sacrés à la commisération publique, et à la bienfaisance des hospices nationaux.

Cet hôpital, sous Henri VIII, avait été enveloppé dans la destruction générale, et comme tous les autres établissements pareils, rendu à la ville, rétabli, et enrichi par de nouvelles donations. Henri VIII le dota de cinq cents marcs, à condition que la ville en fournirait autant de son côté. Cette proposition fut acceptée avec empressement. Depuis, ses richesses ont augmenté tous les jours. En 1729, on l'a reconstruit tel qu'on le voit aujourd'hui. Il est composé de quatre grands bâtiments formant une cour carrée, mais sé-

parés les uns des autres, et laisssant ainsi une libre circulation à l'air. Seulement chacun de ces bâtiments est réuni à l'autre par un mur percé d'une grande porte qui donne entrée dans la cour. Cette cour a deux cent cinquante pieds de long sur soixante de large.

Les peintures dont le célèbre *Hogarth* (1) a orné l'escalier, sans prétendre à aucune récompense de ses travaux, représentent, l'une, le bon Samaritain, et

(1) « William Hogarth, célèbre en Angleterre comme peintre et comme graveur habile et original, naquit à Londres en 1698. Il fut d'abord placé chez un orfèvre, pour y apprendre à graver sur les métaux, mais ne se bornant pas à ce talent, il commença, vers l'âge de vingt-cinq ans, à composer des dessins ponr divers ouvrages de littérature. Ce fut dix ans après qu'il fit paraître la suite de gravures intitulée : *The harlot's progress*, le Cours de la vie d'une prostituée. Le succès de cet ouvrage qui le fit connaître, l'encouragea à en composer plusieurs, tels que le *Cours de la vie d'un libertin*, la *Marche de la cruauté, etc.* Dans ses compositions, Hogarth ne s'est attaché ni à la beauté ni à la régularité des figures ; il semble n'avoir cherché qu'à donner à ses personnages l'expression, souvent forcée, de la passion dont il les suppose animés. Une foule de petits détails et d'allégories, dans le genre de ce qu'on voit dans les caricatures anglaises, tend à donner à la scène plus d'effet, et à faire ressortir les caractères avec plus de force.

« Hogarth publia, en 1763, *l'Analyse de la Beauté*, ouvrage dans lequel il s'efforce de fixer le goût sur cette matière, en prouvant par une infinité d'exemples que la ligne courbe est celle de la beauté, et que les formes arrondies sont les plus agréables à l'œil. Cet ouvrage a été traduit en français.

« Hogarth était très-fier de ses talents, et se mettait sans façon au rang des plus grands peintres. Comme la plupart des personnes qui n'ont pas reçu d'éducation, il affectait beaucoup de mépris pour la littérature ; il était distrait, susceptible, bizarre. Il mourut en 1764, premier peintre du roi d'Angleterre. »

(Galerie historique des hommes les plus célèbres de toutes les nations.)

l'autre, la piscine de Béthesda. La vérité du coloris et de l'expression, rendent ces deux morceaux très-précieux.

Le nombre des malheureux, soulagés dans cet hôpital, s'élève, en y comprenant ceux du dehors, à plus de deux mille cinq cents.

Il y a encore un grand nombre d'hôpitaux à Londres, mais aucun n'est remarquable par son architecture. Celui de Bethléem ou Bedlam, où l'on enferme les fous, a de la régularité et de la noblesse dans son ensemble. L'hôpital des enfants trouvés a été embelli par les meilleurs artistes, qui se sont empressés de l'orner de leurs productions. On y remarque le portrait de son respectable fondateur *Coram*, peint par Hogarth, et celui du comte de *Darmouth*, par sir Josué Reynolds.

Outre plusieurs maisons où l'on reçoit les femmes enceintes, et où elles sont soignées gratis, outre plusieurs apothicaireries où l'on fournit également gratis des remèdes aux pauvres, on compte quatre-vingt-treize maisons de charité, ou d'aumônes (almshouse), dans lesquelles près de deux mille personnes des deux sexes trouvent tout ce qui est nécessaire à la vie. Ces édifices sont généralement situés hors de la capitale; ils sont vastes, bien entendus dans leurs distributions, et ont le caractère d'architecture qui leur convient: simplicité et décence au-dehors, commodité et propreté au-dedans.

Il est un de ces établissements remarquable par une singularité qui ne se retrouve peut-être pas

ailleurs, c'est l'hospice de Sainte-Catherine, fondé par Mathilde de Boulogne, veuve du roi Etienne. Il est destiné à recevoir les pauvres, mais on y a affecté plus particulièrement un grand nombre de places pour les savants et les hommes de lettres réduits à l'indigence. Cet hospice est sous la protection immédiate des reines d'Angleterre.





Baugean

Salle de Westminster.

Westminster hall.

SALLE DE WESTMINSTER.

(Westminster hall.)

CETTE salle est une des parties les mieux conservées de l'ancien palais de Westminster, qui fut presque tout entier la proie des flammes, sous Henri VIII. On peut juger de son étendue par celle des appartements que l'incendie a épargnés, et par l'élévation extraordinaire des plafonds. Il n'y avait pas alors en Europe de palais aussi vaste. Une partie des bâtiments qui subsistent encore a été assignée à la chambre des communes, l'autre à la chambre des pairs. La salle de Westminster, proprement dite, a été bâtie ou plutôt reconstruite par Guillaume-le-Roux, ce qui reculerait sa fondation à l'année 1099. Henri III, le premier jour de l'année 1236, y fit préparer un repas pour six mille pauvres, hommes, femmes ou enfants qui y trouvèrent place. Sous Richard II, elle tombait en ruines : ce prince la fit rebâtir en 1397, et l'aggrandit considérablement. Elle a maintenant deux cent soixante-dix pieds de longueur, soixante-quatorze de largeur et quatre-vingt-dix de hauteur ; malgré de pareilles dimensions, elle n'est soutenue par aucuns piliers, ce qui rend sa construction aussi imposante

que hardie. Elle n'est pas plafonnée. Le toit est couvert d'ardoises. Les poutres transversales sont à découvert, et la charpente entière, qui est en bois de chêne, et ornée de sculptures gothiques, est si bien conservée, qu'on la regarde comme un monument curieux des siècles passés, échappé aux injures du temps et aux ravages des guerres civiles.

Cette salle, dont l'architecture n'a rien de bien remarquable, est destinée à différentes solennités. Les lords y tiennent leurs séances, lorsqu'ils sont assemblés pour juger leurs pairs. Elle servait originairement à donner des repas au roi et à sa cour. Nous avons vu que du temps de Henri III, elle contenait six mille personnes. Sous Richard II, qui lui donna plus d'étendue, elle en contint jusqu'à dix mille. Aussi est-elle regardée comme la plus grande de l'Europe. Celle de Kœnisberg seule lui est égale, et peut-être supérieure dans toutes ses dimensions. On ne peut entrer dans cette enceinte sans se rappeler qu'elle fut témoin de la première condamnation juridique d'un roi par ses sujets. C'est dans la salle de Westminster qu'on instruisit le procès du malheureux Charles Ier, et que le parlement rendit le décret qui l'envoya à l'échafaud.

Pag 103. Pl. 12



L'Amirauté.
Admiralty Office.

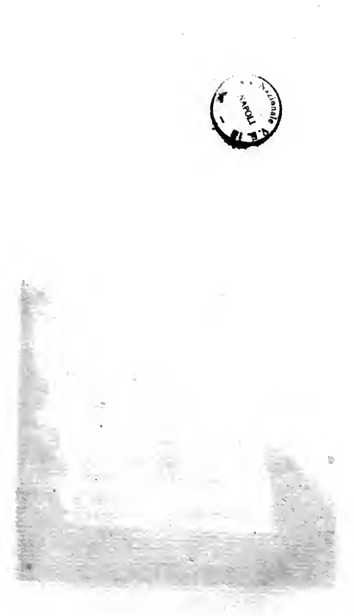
L'AMIRAUTÉ.

(*Admiralty-office.*)

C'EST dans cet édifice que se tiennent les assemblées des commissaires chargés de la juridiction de l'amirauté. Ils sont au nombre de cinq, et règlent toutes les affaires du département de la marine. Ils nomment les amiraux, les capitaines et autres officiers qui doivent servir sur les vaisseaux du roi; et instruisent, en première instance, le procès de ceux qui se sont rendus coupables de malversations, d'infidélité, ou même seulement d'irrégularité dans leur conduite. On ne se douterait pas qu'un pareil bâtiment fût le siége d'un tribunal dont les fonctions sont si importantes, et qui s'occupe souvent des intérêts les plus chers à la nation. Sa situation, il est vrai, est heureuse et commode; il fait face à la belle rue qui s'étend depuis la statue de Charles Ier, jusqu'à la vieille cour du palais, et qui se termine à l'hôtel d'Abyngdon, derrière le palais de Saint-James. Il n'était pas possible de tirer moins de parti d'un si beau local, et de construire à si grands frais un édifice plus mesquin. Le bâtiment est spacieux, et renferme un grand nombre d'appartements occupés par les commissaires qui y résident; mais l'architecture

en est très-peu estimée. Elle est lourde, massive, et n'a rien de ce style noble et élégant qui doit distinguer les monuments de ce genre. Les quatre colonnes qui soutiennent le portique surmonté d'un fronton, choquent la vue et par leur épaisseur et par leur hauteur exagérée. Au lieu d'embellir la façade, elles ne servent qu'à la masquer et à la rendre obscure et pesante. Ces défauts étaient si remarquables, que pour y remédier et attirer les regards sur une architecture d'une plus belle proportion, on a bâti, entre la cour et la rue, deux galeries soutenues par des colonnes qui règnent d'une extrémité à l'autre de la façade. On a orné ensuite la porte d'entrée, à gauche et à droite, de chevaux marins, en pierre, d'un travail très-soigné. Cette construction est de M. Adams, et fait honneur à son goût et à son talent.

C'est sous le règne de George II, que l'administration de l'amirauté a été transférée de *Duke-street* à *Westminster*, dans ce nouveau local.



Page 115. Pl. 13.



La Douane.
Custom house.

LA DOUANE.

(*Custom house.*)

Cet édifice, bâti de pierres et de briques, est situé sur les bords de la Tamise, à l'est du pont de Londres, assez près de la Tour. La façade est tournée du côté de la rivière, et le quai qui les sépare voit arriver une multitude infinie de vaisseaux, qui viennent payer les droits imposés sur leur cargaison. Des grues, des cabestans sont placés de distance en distance sur cette rive du fleuve, et facilitent le transport des marchandises dans de vastes magasins, où elles sont déposées jusqu'à ce que les droits aient été acquittés. Ces magasins sont établis de chaque côté de la douane, derrière l'édifice, et dans des souterrains qui règnent sous les bâtiments.

La douane, selon toute apparence, était déja placée au même endroit, en 1385, mais les tributs se prélevaient dans différents quartiers de la ville; en 1559, on réunit tous les bureaux particuliers dans le même local. Ce bâtiment, détruit par l'incendie de 1666, fut reconstruit sous Charles II, et brûlé une seconde fois, en 1718. Ce fut alors qu'on éleva l'édifice actuel. Il a cent quatre-vingt-neuf pieds de longueur. Le

centre est éloigné de la rivière, et les ailes s'en rapprochent. Elles sont soutenues par des colonnes d'ordre toscan, et l'étage supérieur est orné de colonnes d'ordre ionique, surmontées d'un fronton. L'édifice en général n'a rien de bien remarquable qu'une vaste salle qui embrasse la presque totalité du bâtiment, en largeur. On s'est plus occupé, dans cette construction, du solide que de l'agréable, et on a sacrifié la magnificence à l'utilité. Cependant on aurait pu, en ménageant des distributions aussi commodes, peut-être même mieux entendues, et sans que les frais se fussent montés beaucoup plus haut, élever un monument d'une architecture plus noble, et qui aurait annoncé plus dignement sa destination.

En 1590, la douane fut affermée par la reine Elisabeth, à sir Thomas Smith, pour la somme de cinquante mille livres sterling par an. En 1613, elle produisait plus de cent quarante-huit mille livres sterling, en 1641, au-delà de cinq cents mille livres sterling, et en 1798, trois millions sept cent mille livres sterling.

Le gouvernement de la douane est confié à neuf commissaires, dont la juridiction s'étend sur tous les ports des trois royaumes.



Pag 107

Pl 14



Beugean

Hôtel de la compagnie des Indes.
The East India house.

HOTEL DE LA COMPAGNIE DES INDES.

(*The India house.*)

Cet édifice est remarquable par l'espace qu'il occupe et par l'étendue de ses magasins. Depuis long-temps on s'étonnait qu'une compagnie si puissante en Europe, et qui fait par privilége exclusif tout le commerce de l'Inde, où elle a des domaines plus étendus que ceux de plusieurs souverains, eût établi sa résidence dans un bâtiment qui n'avait pas même l'aspect de la maison d'un riche particulier. On chercha les moyens de lui donner plus de magnificence; on élargit la façade, et on la décora d'un portique d'ordre corinthien; mais l'architecte Jupp ne sut pas le mettre en proportion avec le reste de l'édifice, et l'effet désagréable qu'il produit frappe aussi bien la multitude que les connaisseurs. Une balustrade couronne ce monument dont les embellissements sont de si mauvais goût, et qui répond si peu à l'idée qu'on s'en était formée d'abord sur les richesses de ceux qui le faisaient bâtir.

Il est situé dans *Leadenhall-street*, où se trouve le marché le plus considérable de l'Europe pour les provisions de bouche. On a établi dans le même bâtiment les nombreux bureaux qui s'occupent des opé-

rations de la compagnie, ainsi que les magasins où sont déposés les produits des deux Indes.

Depuis le fameux bill de l'Inde, auquel le célèbre Pitt dut son élévation, la compagnie est soumise à un contrôle dont il faut qu'elle prenne l'attache, pour rendre valides ses actes politiques et administratifs.

Ses directeurs particuliers sont au nombre de vingt-quatre. Elle choisit ordinairement pour ses premiers officiers les gouverneurs des principaux établissements qu'elle a formés, savoir le gouverneur du Bengale, celui de Bombay, celui du fort Saint-Georges, celui de Sainte-Hélène, etc.

Toutes les ventes de la compagnie se font à l'enchère et avec la plus grande célérité. On peut se faire une idée de l'étendue et de l'activité de son commerce, par l'immensité de ses possessions dans les Indes-Orientales, et par le grand nombre de ses agents dans les quatre parties du monde.

Pag. 240 Pl. 15.



La Bourse
Royal Exchange





GRESHAM.

BOURSE ROYALE.

(*Royal exchange.*)

Cet édifice fut construit pour la première fois par un simple citoyen, nommé Gresham (1), que le commerce avait enrichi et qui voulut faire un noble usage de ses richesses. Sir Thomas Clough, un de ses agents à Anvers, lui représentait souvent combien il était désavantageux pour la nation anglaise, de n'avoir pas de *bourse*. Gresham résolut de lui éviter désormais ce reproche. Il obtint de la ville le terrain nécessaire, et il y fit bâtir à ses frais un vaste édifice, qui fut achevé en 1567. La reine Elisabeth, jalouse de donner à Gresham une marque de son estime, alla dîner chez lui, visita la bourse à son retour, et voulut qu'elle fût appelée *Change-Royal*.

La bourse ne fut pas épargnée par l'incendie de 1666. Mais bientôt, Charles II fit élever au même endroit, un bâtiment plus magnifique que le premier, qui occupe un terrain de deux cent trois pieds de longueur sur cent soixante-onze de largeur. La

(1) Thomas Gresham, d'une famille noble de Norfolk, exerça le négoce, à l'exemple de plusieurs gentilshommes de son pays. Outre le bâtiment de la Bourse, qu'il fit bâtir en 1565, il fonda cinq hôpitaux et un collége qui porte son nom.

cour a soixante perches carrées. L'édifice a deux façades principales, l'une sur Cornhill au midi, et l'autre sur la rue Threadneedle au nord. Elles ont chacune un portique, au centre duquel s'ouvre une grande porte cintrée qui conduit dans la cour.

Des deux côtés de l'entrée principale, au midi, deux colonnes d'ordre corinthien soutiennent un fronton arrondi en demi-cercle, au-dessous duquel on voit dans une niche, d'une part, la statue de Charles Ier, et de l'autre, celle de Charles II, vêtus à la romaine. De larges croisées, percées entre des pilastres d'ordre composite, éclairent les deux ailes. Au-dessus règne une balustrade. Du sol jusqu'à l'extrémité supérieure de cette balustrade, on compte cinquante-six pieds de hauteur, mais au centre de l'édifice, et au-dessus de la façade, s'élève une tour qui l'écrase, et qui est haute de cent soixante-dix-huit pieds.

La façade du nord est ornée de pilastres d'ordre composite, mais elle n'a, à l'extérieur, ni colonnes, ni statues, et le fronton est triangulaire.

Au milieu de la cour, sur un piédestal de marbre blanc, s'élève la statue de Charles II. Une inscription emphatique couvre un des panneaux du piédestal, et des amours sont sculptés en bas-relief sur les trois autres.

On ne sait trop en lisant cette inscription, si on a voulu faire l'éloge ou la satyre de ce prince. Il y est appelé *l'arbitre de la paix de l'Europe, le maître et le vengeur des mers, les délices du genre humain.* Ces louanges outrées données à un monarque indolent,

faible de caractère, et gouverné par les plaisirs, sont un témoignage public de la bassesse des courtisans et de l'avilissement d'un peuple qui, après avoir fait couler le sang du père, sur l'échafaud, a prodigué au fils un respect servile et une lâche adulation.

Une galerie basse et quadrangulaire règne autour de la cour. On y trouve des siéges, et on peut s'y promener à l'abri des injures de l'air. Au-dessus règne une seconde galerie à laquelle on monte par deux larges escaliers de marbre noir, situés au nord et au midi. Plus de deux cents boutiques, autrefois très-achalandées, mais aujourd'hui entièrement désertes, bordent cette galerie des deux côtés. On y trouve aussi le fameux café Lloyd, le bureau d'assurance, la cour du lord-maire, et d'autres bureaux publics. Au milieu de chaque côté parallèle de cette galerie, s'élève, au-dessus de la corniche, un fronton cintré. Sous ce fronton l'on a sculpté, au nord, les armes du roi; au midi, celles de la ville; à l'ouest, celles des merciers; et à l'est, celles de sir Thomas Gresham. Dans les espaces compris entre les colonnes, on a pratiqué des niches presque toutes occupées par des statues représentant des rois ou des reines, debout, et dans leurs vêtements royaux. A l'exception de quelques-unes exécutées par Cibber et Gibbons, ces statues sont de la dernière médiocrité. On a aussi pratiqué des niches dans la galerie basse, et elles sont au nombre de vingt-huit, mais on n'y voit encore que deux statues: l'une est celle de John Barnard, qui lui fut érigée en mémoire des services qu'il avait rendus à ses concitoyens

comme négociant, magistrat et représentant de la cité dans la chambre des communes; l'autre est celle de Gresham. On a décerné d'une commune voix cet hommage à ce généreux citoyen, et le fondateur de l'ancien édifice n'a pas été oublié lorsqu'on a élevé le nouveau. C'est ainsi que la reconnaissance nationale s'acquitte envers les bienfaiteurs de la patrie, et ces distinctions flatteuses honorent également ceux qui les reçoivent et ceux qui les donnent.

C'est dans la cour et sous les galeries que se rendent tous les jours, entre onze heures du matin et trois heures du soir, les négociants de Londres. Pour rendre l'expédition des affaires plus facile et plus prompte, on a partagé cette cour et ces galeries en différentes parties, appelées *Walks*, qui sont assignées à chaque sorte de négoce.

La tourelle dont nous avons parlé plus haut, et qui sert de couronnement à l'édifice, contient une horloge qui, tous les jours, à trois, six, huit heures, et à midi, joue sur douze cloches un carillon semblable à celui de la Samaritaine à Paris. Cette horloge qui a quatre cadrans, et qui marque les heures avec beaucoup d'exactitude, sert de régulateur, à Londres, pour la mesure du temps, et on s'en rapporte à l'indication qu'elle donne, avec une entière confiance.


NAPOLI
Nazionale
V. E. III

Page 113 Pl. 16.



La Trésorerie.

Treasury.

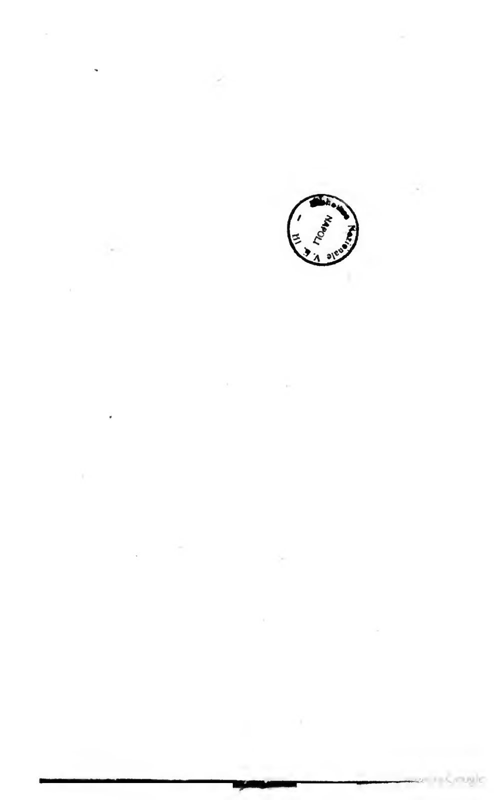
LA TRÉSORERIE.

(*The Treasury.*)

On a allié d'une manière assez bizarre, dans les trois étages de cet édifice, trois ordres différents d'architecture. Le rez-de-chaussée d'ordre toscan, est coupé par un entresol dont les fenêtres sont très-petites, quoique percées dans des cintres d'une grande dimension. L'étage supérieur est remarquable en ce qu'il se termine par une frise d'ordre dorique, quoiqu'il n'y ait ni colonnes, ni pilastres pour la supporter. Au-dessus de cette frise, au centre de l'édifice, s'élèvent quatre colonnes d'ordre ionique, qui supportent un fronton dont le bas-relief représente les armes du roi. Ainsi cet édifice très-irrégulier est composé de parties disparates qui ne peuvent produire aucun effet. Situé vis-à-vis le parc de Saint-James, sur la place où se fait la revue des troupes, il pouvait être un des plus beaux ornements de cette place terminée d'un autre côté par l'hôtel des gardes à cheval; (1) mais le manque de proportion de l'un de ces bâtiments, le défaut de grandeur et de noblesse de l'autre, paraissent d'autant plus sensibles, que l'espace qui les pré-

(1) C'est cet hôtel qu'on voit à gauche de la gravure, dont l'hôtel de la Trésorerie occupe le fond.

cède est plus découvert, et qu'on peut mieux en saisir l'ensemble, et en apercevoir les détails; il semble qu'on ait fait exprès de ne pas tirer parti des situations les plus avantageuses; les places publiques, les grandes rues, les promenades, les bords du fleuve, sont déparés par des édifices d'une architecture mesquine et sans caractère, tandis que le petit nombre de monuments, remarquables par la régularité du plan et la sagesse de l'exécution, sont cachés par les maisons des particuliers, et comme ensevelis dans des lieux retirés où on les cherche long-temps avant de les apercevoir. L'intérieur de l'hôtel de la Trésorerie offre une cour dont un des côtés est terminé par le bureau des Plantations et du Commerce. C'est dans ce bureau que l'on tient un état exact des marchandises importées dans les ports du royaume et exportées dans les ports étrangers. De cette manière, le gouvernement peut juger des pertes ou des bénéfices, et s'occuper plus facilement de maintenir la balance de son commerce. Un autre but avantageux que se propose cet établissement, est d'encourager les plantations dans les Colonies, et de découvrir ou de favoriser tous les moyens d'augmenter leur prospérité et celle de l'état. Cinq commissaires ont l'administration de ces bureaux. Un d'eux est appelé premier Lord de la Trésorerie.


Nazionale V. E. III
NAPOLI

Page 115. Pl. 17



Hôtel des Gardes à cheval.
Horse Guards.

HOTEL DES GARDES A CHEVAL.

(*Horse Guard's Royal.*)

L'EMPLACEMENT occupé par l'hôtel des Gardes-à-cheval a servi long-temps, avant la construction de cet édifice, à loger cette garde particulière établie par Charles II, lorsqu'il fut rétabli sur le trône. Elle était distribuée dans plusieurs baraques que l'on avait bâties sur ce terrain, et qu'on appelait les casernes des Gardes-à-cheval. Ces bâtiments étaient si misérables, que les nationaux et sur-tout les étrangers ne pouvaient revenir de leur étonnement, en voyant un si beau corps, le premier de ceux qui accompagnent le roi, plus mal logé que les plus pauvres de ses sujets. Il s'éleva plusieurs réclamations : elles parurent fondées ; enfin on construisit l'édifice actuel, qui ne laisse rien à desirer du côté de la solidité, et dont on admire l'heureuse distribution. Il consiste en un corps-de-logis et deux ailes. Ces bâtiments ont la régularité et la simplicité convenables à leur destination. Lorsque le roi est à Saint-James, deux gardes à cheval sont en faction, sous deux arcades pratiquées dans deux petits pavillons, de chaque côté de la porte d'entrée ; cette porte conduit à une troisième arcade qui sert de passage, et qui est percée au rez-de-chaussée du bâtiment

situé au centre de l'édifice. Le passage dont nous venons de parler, conduit au parc de Saint-James. C'est celui par lequel le roi se rend à la chambre des pairs, et en revient. Il manque, comme nous l'avons dit, de grandeur et de majesté: l'intérieur de l'édifice est occupé par des bureaux où se traitent toutes les affaires relatives à l'administration des troupes; quelques-uns sont très-commodes et ne manquent pas d'élégance.


Biblioteca Nazionale
NAPOLI

Page 117 Pl. 18.



Barrière du Temple.
Temple Bar.

TEMPLE-BAR,

OU

BARRIERE DU TEMPLE.

CETTE porte est la seule qui soit restée de toutes celles qui donnaient entrée dans l'enceinte de la cité proprement dite. Elle sert aujourd'hui à déterminer les limites de cette partie de Londres et de Westminster. Son nom lui a été donné à cause du voisinage de l'édifice, que l'on aperçoit à gauche de la gravure, et qui a été autrefois la résidence des chevaliers du Temple. Aujourd'hui on y voit établis deux des principaux collèges de jurisprudence.

L'emplacement sur lequel la porte a été construite n'était fermé autrefois que par une barrière et par une chaîne. Ce fut en 1670, après le grand incendie, qu'on la fit bâtir. L'ensemble a quelque chose d'assez élégant, mais un goût plus sage eût retranché ces deux espèces de consoles renversées qui accompagnent de chaque côté l'étage supérieur. Cet étage est d'ordre corinthien, et paraît un peu lourd, au-dessus de la principale porte, dont la hauteur n'est pas proportionnée à la largeur, et dont le cintre n'a presque pas de courbure. A droite et à gauche, on a pratiqué deux petites

portes latérales, pour les piétons. Cet édifice est le seul de ce genre qui soit à Londres. On ne doit guère s'attendre à trouver dans une ville de commerce, chez un peuple tout entier livré aux spéculations du négoce, ces arcs de triomphe destinés à retracer les exploits d'un peuple belliqueux, et sous lesquels ont dû passer des héros accompagnés de toute la pompe de la victoire et de tout l'appareil des conquêtes. C'est à Rome, si riche en souvenirs et si féconde en ruines ; c'est à Paris où un nouveau siècle de gloire et de grandeur fonde des monuments dignes de l'époque qui les voit naître et du peuple qui les élève, qu'il faut chercher ces portes triomphales dont la masse imposante et les nobles décorations annoncent dignement une grande capitale, et semblent avertir le voyageur qu'il entre dans la ville des héros, dans le séjour habité par le génie de la victoire.

Dans les entrecolonnements de l'étage supérieur de Temple-Bar, on a pratiqué des niches occupées, du côté du Strand, par les statues d'Anne de Danemarck, et de Jacques I[er], et du côté de Fleet-street, par celles de Charles I[er] et de Charles II. Elles sont de De Buthnell.

Les têtes de trois chefs de rebelles décapités en 1745, restèrent plusieurs années exposées sur le sommet de cette porte.



Page 119 Pl. 19



Hôtel de Ville.
Guildhall.

L'HOTEL-DE-VILLE.

(*The Guild hall.*)

En face de King-street, à quelque distance de Mary-le-Bow, et près de Cheapside, l'une des rues les plus commerçantes de Londres, se présente le frontispice gothique et imposant de Guild hall. On jeta les fondements de cet édifice en 1411. L'incendie de 1666 l'endommagea considérablement, mais il fut promptement réparé et embelli. Au-dessus de la porte règne un balcon surmonté à ses deux extrémités, par deux niches dans lesquelles on a placé les statues de Moïse et d'Aaron. Les quatre Vertus cardinales sont au-dessous, et plus bas les armes des vingt-quatre compagnies ou corps de métier. Cette porte, de forme gothique, comme tout le reste de l'édifice, conduit dans la salle longue de cent cinquante-trois pieds, sur quarante-huit de largeur et cinquante-cinq de hauteur. C'est dans cette salle que se font les élections et que se traitent les affaires relatives à la cité. On y a placé parmi les portraits des rois et des reines, ceux des juges recommandables par leur mérite, et notamment ceux des douze magistrats nommés après le grand incendie, pour écouter les réclamations des citoyens, et décider leurs contestations. Vis-à-vis l'entrée de

cette salle, derrière une horloge, on voit deux géants appelés Gog et Magog, qu'on suppose représenter, l'un un ancien Breton, et l'autre un Saxon. On a érigé dans la même salle, une statue de marbre, à William Beekford, écuyer, et maire de Londres, qui mourut en 1770. En 1782, on y a élevé un superbe monument à la mémoire du comte de Chatam. Ces deux morceaux de Bacon sont généralement estimés des connaisseurs.

C'est encore dans cette enceinte, qu'aux jours de grande solemnité, on donne des fêtes publiques aux rois et aux reines d'Angleterre, et même aux souverains étrangers.


Nazionale
NAPOLI
V. E.

Pag 111 Pl. 20.



Hôtel du Lord Maire.
ou Mansion house.

HOTEL DU LORD-MAIRE.

(*Mansion house.*)

Depuis long-temps on s'étonnait à Londres que le premier magistrat de la ville et son administration n'eussent pas de résidence fixe. On se détermina enfin à jeter les fondements de l'hôtel où ils devaient l'établir. Hocks-Marquet fut le lieu choisi, à cause du voisinage de la Bourse, et parce qu'il se trouvait au centre des affaires. Divers plans furent proposés. Lord Burlington, si connu par son goût pour l'architecture, envoya un dessin de Palladio; mais Palladio était papiste, son plan fut rejeté; on préféra celui d'un protestant qui, s'il n'avait pas les talents de l'architecte italien, avait sur lui l'avantage d'être *freeman* de la cité; qualité jugée indispensable, et qui devait tenir lieu de science et de génie. Si cette préférence eût été motivée par le desir d'encourager les talents nationaux, et d'exempter l'Angleterre de payer un tribut aux talents étrangers, elle eût été louable dans son principe, et heureuse dans ses conséquences; mais de vaines disputes de religion l'avaient seule déterminée; et d'ailleurs il faut, lorsqu'on a la prétention de ne rien devoir aux autres, et de se suffire à soi-même, que cet orgueil soit justifié par des effets, sans quoi, il

prive, en pure perte, une capitale des monuments qui l'auraient embellie.

L'architecte qui l'emporta sur Palladio, se nommait Danse, et était charpentier de la marine. Il fit construire *Mansion-house*, et Londres n'eut pas beaucoup à se féliciter de la préférence accordée à un Anglais sur un étranger. Cet édifice s'annonce par un portique que soutiennent six colonnes cannelées d'ordre corinthien. Le même ordre est employé dans les pilastres qui accompagnent les colonnes du frontispice, et dans ceux qui règnent autour du corps de bâtiment; le portique est élevé sur un rez-de-chaussée massif, bâti en bossage. On y monte par une double rampe entourée d'une balustrade de pierre; le fronton qui le termine est enrichi d'un bas-relief très-bien exécuté par Taylor; le dessin en est correct, et la composition ingénieuse. Il représente la grandeur et la richesse de la ville de Londres, sous la figure d'une femme foulant aux pieds l'envie, et s'appuyant sur un bouclier. C'est ce qu'il y a de meilleur dans tout l'édifice, et le sculpteur a fait preuve de plus de talent que l'architecte. L'intérieur de Mansion-house répond à l'extérieur. Des appartements obscurs et mal distribués, des escaliers placés à contre-sens, et que l'on prendrait volontiers pour des échelles, des corridors étroits et incommodes, tout contribue à rendre cette demeure fort peu agréable pour le lord-maire, qui est obligé de l'habiter, même lorsqu'il a sa propre maison en ville.

Ce monument fut fini en 1753, et coûta à la cité quarante-deux mille six cent trente-huit livres sterling.


NAPOLI

Page 123. Pl. 21.



Prison de Newgate.

Newgate.

PRISON DE NEWGATE.

(*Newgate.*)

Ce bâtiment doit son nom à une des portes de la cité, élevée en 1128, près du lieu où il est situé aujourd'hui. Cette porte qui avait toujours servi de prison, fut rebâtie en 1412. Elle souffrit beaucoup de l'incendie de 1666. On la répara de suite, mais bientôt elle ne put contenir tous les prisonniers dont le nombre devenait chaque jour plus considérable. Elle fut abattue, et on construisit à sa place l'édifice actuel. On y renferme tous ceux qui se sont rendus coupables de quelque crime, et même les personnes arrêtées pour dettes. Ces dernières, il est vrai, sont logées à part dans le corps de bâtiment qui est à droite. Le centre est occupé par le geolier. A droite et à gauche sont les loges des guichetiers.

Cet édifice annonce sa destination par des dehors sévères, par une architecture nue et triste. Elle n'a pour ornement que quelques statues dans des niches pratiquées aux deux extrémités de chaque façade. Ces façades ont trois cents pieds de longueur. La hauteur des murs sur la rue n'est que de quarante-six pieds, mais il faut y ajouter trente pieds au-dessous du niveau du sol, de sorte que, depuis le sommet de ces mêmes-

murs, jusqu'à la superficie des cachots, ils ont réellement soixante-seize pieds de hauteur, sans y comprendre les fondements.

L'air se renouvelle difficilement dans cette enceinte, et ceux qui y sont renfermés, sont exposés à cette maladie contagieuse qu'on appelle fièvre de prison, qui en enlève souvent un grand nombre, et étend quelquefois son influence jusqu'à la salle de justice séparée de Newgate par une cour.

C'est dans cette salle que se tient le tribunal qui juge les prisonniers. On les y conduit par un souterrain qui communique de la même salle avec l'intérieur de la prison. Lorsqu'ils sont condamnés, le lieu de leur exécution n'est plus fixé comme autrefois à Tyburn; on l'a établi en face de Newgate, et les criminels n'ont qu'à franchir le seuil de cette prison pour passer de la captivité à la mort.

Quelques précautions que l'architecte *Danse* ait prises pour mettre cet édifice à l'abri d'un coup de main, les remparts n'en furent pas moins forcés par une populace effrénée qui se révolta en 1780; elle y porta le fer et la flamme, et l'intérieur de la prison fut réduit en cendres.

Une des maisons de détention les plus remarquables de Londres, est celle de Kings-bench, où l'on enferme les débiteurs; elle est située à quelque distance de la ville, dans Saint-Georges-fields. « Qu'on se représente, dit l'auteur du Tableau de l'Angleterre, une muraille dont la circonférence embrasse une très-grande étendue de terrain. Dans son enceinte s'élèvent

quantité de maisons destinées à loger les prisonniers; on y trouve un jardin où ils peuvent se promener, une place pour jouer à la paume, etc., des cabarets où l'on vend de la bière et du vin; un café, des boutiques, etc. etc. Tous les artisans prisonniers qui savent quelque métier qui n'exige ni une grande place, ni de longs préparatifs, peuvent l'exercer; ils suspendent une enseigne à la porte de leur demeure; on y trouve des tailleurs, des cordonniers, des perruquiers, etc.; ces sortes de gens font venir ordinairement leur famille auprès d'eux, et vivent fort tranquillement. Le nombre des personnes libres surpasse quelquefois celui des prisonniers, et le total monte assez souvent à deux et même à trois mille. Il n'y a que l'entrée de cette enceinte de gardée. La plus grande liberté règne dans l'intérieur: on n'y aperçoit ni grilles, ni verroux, ni serrures, ni geolier, rien en un mot de ce qui annonce une prison. Comme on ne ferme jamais les chambres, les prisonniers peuvent se divertir entre eux des nuits entières. Aussi y donne-t-on des bals, des concerts; les francs-maçons même y tiennent une loge. Les portes de la prison sont ouvertes depuis sept heures du matin jusqu'à neuf heures du soir. Les personnes libres peuvent y entrer et en sortir pendant tout ce temps, sans être jamais questionnées. Il arrive quelquefois que des personnes, qui courent risque d'être arrêtées, viennent s'y réfugier auprès de leurs amis prisonniers, et n'en sortent qu'après s'être accommodées avec leurs créanciers, ou avoir pris des mesures convenables. L'intérieur de la prison est pour

le bailli un sanctuaire où il n'ose jamais pénétrer. Il ne se présente jamais qu'à la salle d'entrée, et malheur à lui s'il fait un pas de plus. »

Ce n'est que dans la capitale de l'Angleterre, au milieu d'un peuple distingué de tous les autres par l'indépendance de ses opinions, l'originalité de ses pensées, et la singularité de ses usages et de ses coutumes, qu'on pouvait trouver un établissement où tous les contrastes paraissent réunis. Tel est l'amour que les Anglais affectent pour la liberté, qu'ils veulent la retrouver jusques dans les fers, et qu'ils la font régner même dans leurs prisons.





Le Monument.
Monument.

LE MONUMENT.

On a donné ce nom à une colonne d'ordre dorique, très-élevée, cannelée et creuse, située au milieu d'une petite place qui s'ouvre sur *Fish-street*, à peu de distance de la Compagnie des Indes. Cette colonne a deux cent deux pieds de hauteur, à partir du sol, et quinze de diamètre; elle est soutenue par un piédestal haut de quarante pieds, la base et la plinthe ont vingt-un pieds dans chaque dimension; un escalier de marbre noir, composé de trois cent quarante-cinq marches, et pratiqué dans l'intérieur de la colonne, conduit sur le chapiteau. Là règne sur les quatre côtés une balustrade, du milieu de laquelle s'élève un cône terminé par une urne de bronze; des flammes sortent de cette urne.

Plusieurs inscriptions gravées sur les faces du piédestal, apprennent que cette colonne fut érigée pour perpétuer le souvenir du grand incendie de 1666, qui avait commencé à peu de distance de l'endroit où elle s'élève aujourd'hui. Christophe Wren avait eu l'intention de placer au haut du monument, au-lieu de l'urne qui le termine, la statue colossale de Charles II. Il voulait imiter les Romains qui avaient rendu cette espèce d'hommage à leurs empereurs,

mais on s'opposa à l'exécution de ce dessein, et il fut obligé d'y renoncer.

La face du piédestal qui regarde l'occident, est ornée d'un vaste bas-relief de Cibber. Ce morceau a été loué par les uns avec exagération, et critiqué par d'autres d'une manière injuste.

« Sur le premier plan, on voit une belle femme représentant la cité de Londres. Derrière elle, on aperçoit des maisons que les flammes dévorent, et elle est assise sur des ruines, dans l'attitude de la douleur, la tête penchée sur son sein, les cheveux en désordre; sa main est négligeamment posée sur une épée, et le bonnet de la liberté est à côté d'elle. Entre elle et les flammes, on voit le Temps qui la soulève et la console. A sa droite est une jeune femme qui la touche légèrement d'une main, tandis que de l'autre, tenant un sceptre ailé, elle l'invite à lever les yeux et à regarder deux déesses portées sur des nuages, l'Abondance et la Paix. A ses pieds, on remarque une ruche, emblême de l'industrie et de l'activité, à l'aide desquelles on surmonte tous les obstacles. Derrière le Temps, plusieurs citoyens applaudissent aux efforts qu'il paraît faire pour relever le personnage principal. Au-dessous, parmi des ruines, on aperçoit un dragon qui, comme support des armes de la *Cité*, s'efforce de la défendre avec ses griffes. Vis-à-vis, sur un terrain élevé, on voit Charles II, vêtu à la romaine, le front ceint de lauriers, le bâton de commandement en main; il paraît s'approcher de la femme désolée, et ordonner à trois personnages élevés dans les airs, de

descendre à son secours. Le premier est la Science, le second l'Architecture, le troisième la Liberté qui agite son bonnet dans l'air, pour manifester sa joie à l'agréable perspective du rétablissement de la *Cité*. Le duc d'Yorck est derrière le roi son frère; il tient d'une main une guirlande pour couronner la Cité, et de l'autre une épée pour la défendre. La Justice et la Force sont derrière ce prince. La première tient une couronne; la seconde gouverne un lion avec des rênes. Sur le terrain où est placé le roi, on voit l'Envie sortir d'un antre, et verser le fiel de sa bouche sur un cœur sanglant qu'elle dévore. Dans la partie supérieure du dernier plan, la reconstruction de la Cité est indiquée par des maçons montés sur des échafaudages, et travaillant à des maisons qui ne sont pas encore terminées. »

Tel est le sujet de ce bas-relief, regardé en Angleterre comme un chef-d'œuvre de goût et d'imagination, mais dont les étrangers ne jugent pas tous de la même manière. Les Anglais prétendent aussi que cette colonne, soit qu'on la considère dans son ensemble ou dans ses détails, est le plus beau monument de ce genre exécuté par les modernes. Ils ne craignent pas de la mettre en parallèle avec les célèbres colonnes Trajane et Antonine. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la colonne élevée par Christophe Wren n'aura pas la même durée que ces dernières, car déja elle menace ruine, et on s'occupe, dit-on, des moyens de l'abattre

avec le moins de danger possible pour les maisons voisines.

Le *Monument* fut commencé en 1671, et fini en 1677. Il coûta quatorze mille cinq cents livres sterling.



Pag. 231. Pl. 23.



La Tour.
The Tower.

LA TOUR DE LONDRES.

Ce monument n'a rien de remarquable sous le rapport de l'architecture. Il est formé par la réunion de plusieurs bâtiments dont l'assemblage lui donne l'apparence d'une citadelle. Une tour carrée, placée au centre, a donné son nom à tout l'édifice. Elle fut bâtie par Guillaume-le-Conquérant, pour tenir en respect les habitants de Londres. (Voyez l'Abrégé Historique.) En 1092, Guillaume-le-Roux jeta les fondements d'un château entre cette tour et la rivière. Henri Ier le termina. Sous Richard Ier, en 1190, le chevalier Longchamp, évêque d'Ely, bâtit un mur de pierre autour de la tour, et fit creuser un fossé extérieur. En 1240, Edouard III ajouta à la porte d'entrée une porte de pierre, un rempart et d'autres constructions. Il répara la tour bâtie par le conquérant, et la fit blanchir. C'est ce qui fit donner à cette tour le nom qu'elle a porté depuis. Il fit construire l'église de *Saint-Pierre-aux-liens*, et augmenta la forteresse, à l'ouest. Edouard IV l'entoura d'un mur de terre, dans l'enceinte duquel il bâtit la tour du Lion. Par l'ordre de Charles II, en 1663, le fossé fut entièrement nettoyé, et l'on fit des écluses pour retenir l'eau de la rivière; sous le roi actuel, les murs ont été réparés.

La tour de Londres est située sur la rive septen-

trionale de la Tamise, à l'extrémité de la ville, à huit cents toises du pont de Londres. Son enceinte intérieure renferme douze acres ; son enceinte extérieure est de trois mille cent cinquante-six pieds. Le fossé est large et profond du côté de Tower-hill, mais il est plus étroit du côté de la rivière. Une terrasse règne parallèlement à la tour, le long de la Tamise, dont elle est séparée par le fossé et par un quai. Sur cette terrasse, plantée d'arbres, s'élève une plate-forme défendue par soixante pièces de canon.

On entre de la terrasse dans la tour par un pont-levis ; une autre porte, appelée *Traitor's-gate*, (la porte des Traîtres) sert de passage aux prisonniers d'état. Au-dessus de cette porte sont les pompes qui distribuent l'eau dans la forteresse.

Dans l'enceinte formée par les murs de la tour, on trouve plusieurs rues et plusieurs bâtiments ; les principaux sont l'église, la Tour-Blanche, et ceux qu'on nomme *Ordnance-office*, *Mint*, *Record-office*, *Jewel-office*, *Horse-armory*, *Grandstore-house*, *New*, ou *Small-armory*. Il y a aussi des maisons appartenant aux officiers de la tour, et des barraques pour la garnison.

La Tour-Blanche, proprement dite *White-Tour*, est un grand bâtiment carré, situé au centre de la forteresse. Au haut, sont quatre guérites, dont l'une sert d'observatoire. Les murs depuis long-temps ont pris la couleur sombre que le temps donne à tous les édifices, et la Tour-Blanche est aujourd'hui assez noire. Elle consiste en trois étages très-élevés. L'étage inférieur

repose sur des voûtes qui recouvrent de vastes souterrains où l'on a établi des magasins de salpêtre. Ce premier étage est partagé en deux grandes chambres, dans l'une desquelles est un petit arsenal destiné au service de mer, et assez bien fourni pour armer de toutes pièces dix mille matelots. Le second étage est un magasin d'armes et d'outils pour les armuriers. Dans le troisième, on voit les armes dont on se servait autrefois, des lances, des chevaux de frise, etc.

Dans une petite chambre, appelée *la chapelle de César*, on garde des registres sur les usages et les priviléges de la place, et les modèles des nouvelles machines de guerre qu'on présente au gouvernement.

Sur le toit est une vaste citerne remplie de l'eau de la Tamise. En tout cet édifice est d'une extrême irrégularité. Aucun des côtés de la Tour ne correspond aux trois autres. Les guérites même qui la terminent, ne se ressemblent pas.

Dans l'intérieur on remarque la ménagerie qui renferme un nombre assez considérable de bêtes féroces ou d'animaux étrangers. L'usage des Anglais est de leur donner un nom quelconque pour les désigner, et ce nom quelquefois est très-connu. Ainsi, en 1802, on remarquait miss Fanni Howe, lionne grande et belle, née dans la Tour, le 1er juin 1794, et appelée ainsi à cause d'une victoire remportée ce jour même, par l'amiral Howe; le jeune Néron, né dans la Tour, le vingt-trois mai 1792; le jeune Hector, et miss Jenny, tous deux du Golfe-Persique, présentés au roi par le lord Broome, le six mars 1800; miss Pezzy,

léoparde noire du Malabar, donnée par Jean Hutchinson, le vingt-cinq janvier 1799; Harri, grand tigre du Bengale, donné par M. Napeen, en 1791; le général Suwarow, grand ours du Nord, amené dans la Tour, au mois de mai 1800. Les loges de la ménagerie ont douze pieds d'élévation, et sont tenues avec une extrême propreté.

On peut voir ensuite la salle qui est ornée des trophées de la fameuse victoire remportée par les vaisseaux d'Elisabeth, sur la flotte espagnole appelée *l'Armada*. On y a conservé la bannière qui devait être portée devant le général espagnol, et sur laquelle est imprimée la bénédiction du Pape, car le souverain pontife s'était rendu sur le bord de la mer, au moment du départ de la flotte, et lui avait donné sa bénédiction en la nommant *l'Invincible*. On a conservé dans le même endroit, plusieurs instruments de torture apportés par les Espagnols, et dont ils devaient se servir pour forcer les Anglais à leur découvrir leurs trésors. On voit encore dans la même salle les armes dont on se servait chez les peuples du Nord, dans l'antiquité la plus reculée, telles que des haches, des massues, etc.; on y voit la hache qui décapita l'infortunée Anne de Boulen, le bâton que portait dans ses tournées nocturnes son cruel époux Henri VIII. Ce bâton contient trois pistolets recouverts pour les empêcher de prendre l'humidité. On rapporte que ce prince fut arrêté au milieu de la nuit, par un constable (commissaire de police) qui, le voyant avec une arme aussi suspecte à la main, lui demanda à quel usage

il voulait la faire servir; le roi pour toute réponse se mit à l'en frapper; le constable appela du secours; les watchmen arrivèrent; Henri fut arrêté et conduit en prison où il resta jusqu'au lendemain, sans feu et sans lumière. Aussi-tôt que le prisonnier fut connu, le constable vint tout tremblant se présenter devant le roi pour entendre son arrêt et demander sa grâce! Le prince, au-lieu de le condamner, le loua de son exactitude à remplir son devoir, lui fit un présent, et assigna sur la paroisse de Saint-Magnus, la somme de vingt-trois livres sterling par an, destinée à acheter trois mesures de charbon et une quantité de pain suffisante, pour le soulagement *de ses camarades les prisonniers* et de leurs successeurs.

La salle des cuirassiers, *horse-armory*, n'est pas moins curieuse que les précédentes. On ne peut s'empêcher d'être étonné en voyant les dimensions de l'armure de Jean Gaunt, duc de Lancastre, et fils d'Edouard III. Elle a sept pieds de haut. Celle de Henri VIII âgé seulement de dix-huit ans, a six pieds. Plusieurs autres rois y sont représentés à cheval, et couverts des mêmes armures qu'ils portaient dans les combats. Parmi eux on distingue Georges II, Georges Ier, Guillaume III, Charles II, Charles Ier, Jacques Ier, Edouard VI, Henri VIII, Henri VII, Edouard V, Edouard VI, Henri V, Edouard III, Edouard Ier, Guillaume-le-Conquérant, etc.

Le petit arsenal (*the small armory*) est une des plus belles salles qui existent en ce genre. Elle a trois cent quarante-cinq pieds de longueur. Les différentes

espèces d'armes y sont disposées avec beaucoup d'ordre; on y voit, entre autres curiosités, l'épée de justice dont la pointe est très-aiguë, et l'épée de Clémence, dont la pointe est émoussée. Ces deux épées étaient portées devant le prétendant, lorsqu'il fut proclamé roi en Ecosse, en 1715.

La salle de l'artillerie royale est sous la précédente. Elle a trois cent quatre-vingts pieds de longueur, cinquante de largeur et vingt-quatre de hauteur. L'artillerie est disposée de chaque côté de cette salle, à droite et à gauche, entre vingt piliers qui servent de support au petit arsenal; à ces mêmes piliers sont suspendus de haut en bas et dans tous les sens, des instruments de guerre, des trophées, des étendarts enlevés à l'ennemi. C'est là que l'on montre un mortier pesant plus de six mille livres, capable de lancer, à deux milles de distance, une bombe du poids de cinq cents livres. On fit un tel usage de ce mortier, sous le roi Guillaume, au siége de Namur, que le métal se fondit, à l'ouverture de la lumière, parce qu'on ne lui laissa pas le temps de se refroidir. On y voit un autre mortier qui lance neuf bombes à la fois; plusieurs machines de guerre aussi ingénieuses que meurtrières; des canons de diverses figures et de différents métaux. On remarque particulièrement un canon formé de longues bandes de fer, retenues et liées par des anneaux du même métal. Ce canon est un des premiers qui aient été forgés, et dont on se soit servi dans les combats.

Dans une autre salle, appelée *jewel-office*, on con-

serve la couronne impériale qui, dit-on, a servi à tous les rois d'Angleterre, depuis Edouard-le-Confesseur; le globe d'or que le roi tient dans sa main droite avant d'être couronné, et qu'il porte dans sa gauche, lorsqu'il revient de Westminster, après le couronnement; le sceptre, le diadême, la crosse d'or de Saint Edouard; les bracelets des reines, les éperons d'or des rois, enfin presque tous les joyaux de la couronne et ceux dont se parent les princes et les princesses le jour du couronnement. On y remarque la couronne d'état, que le roi met sur sa tête, quand il se rend au parlement; celle du prince de Galles, qu'on place seulement devant lui pour lui rappeler qu'il ne la porte pas encore; enfin l'ampoule ou l'aigle d'or, contenant l'huile dont les rois sont oints à leur sacre, et la cuiller d'or dont se sert le prélat chargé de cette cérémonie.

Le bâtiment appelé *record-office*, renferme les registres conservés depuis le roi Jean, jusqu'au commencement du règne de Richard III. Ils contiennent les lois et les statuts des rois d'Angleterre pendant cet intervalle de temps, l'état des terres du royaume, les actes par lesquels les Anglais prétendent constater leurs droits sur l'empire des mers, la formule de soumission des rois d'Ecosse, et plusieurs autres pièces intéressantes, propres à faciliter les recherches de ceux qui voudront écrire l'histoire d'Angleterre, et même celle de France.

La Monnaie (*the mint*) comprend un tiers de la tour, à cause du grand espace occupé par les bâtiments où se frappent les espèces d'or, d'argent et de cuivre.

La chapelle est un ancien édifice gothique où sont enterrés presque tous les personnages illustres qui, accusés d'un crime capital, ou victime des caprices d'une injuste tyrannie, ont eu la tête tranchée sur l'éminence voisine de la tour, ou par grâce spéciale, dans l'intérieur de la forteresse. C'est dans cette enceinte qu'on a déposé les restes du respectable Fischer, précepteur de Henri VIII, que ni sa vieillesse très-avancée, (il avait alors quatre-vingt-dix ans) ni les services qu'il avait rendus à ce prince, ne purent dérober à une mort ignominieuse. On y a enseveli le vertueux *Thomas Morus* qui, après avoir vécu à la cour, sans orgueil, mourut sur l'échaffaud, sans faiblesse. Auprès de la tombe d'Anne de Boulen, reposent les cendres de Catherine Howard, autre femme de Henri VIII, qui fut décapitée par ordre de ce prince, sous prétexte qu'elle avait eu des amants avant son mariage; ce qui donna lieu à cette loi étrange du parlement : *que toute fille qui épouserait un roi d'Angleterre, serait tenue de déclarer si elle est encore vierge, sous peine de mort*. Dans la même chapelle on a inhumé Edouard de Seymour, duc de Sommerset, père de ces trois filles spirituelles qui cultivèrent les muses avec un égal succès, et composèrent cent quatre distiques latins, sur la mort de la reine de Navarre, sœur de François Ier; John Dudley, duc de Northumberland, victime, ainsi que Seymour, de la cruauté de Henri VIII, qui, à l'heure de sa mort, disait : *qu'il n'avait jamais refusé la vie d'un homme à sa haîne, ni l'honneur d'une femme à ses desirs*; Jeffreys,

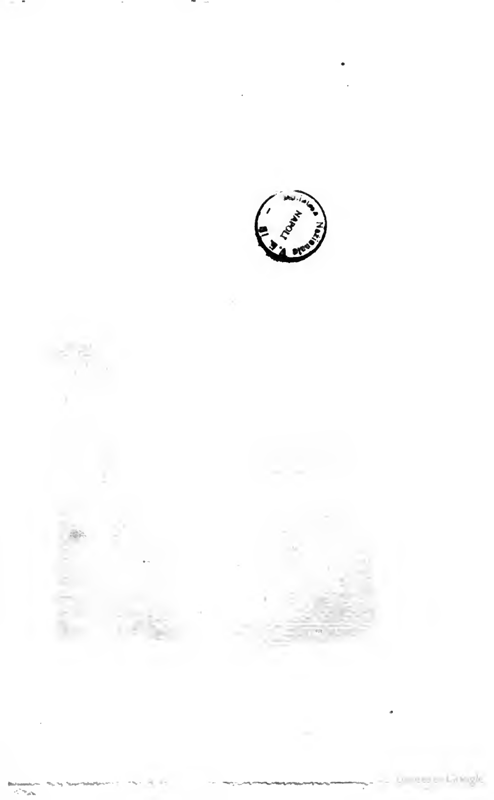
ce juge inique et ce ministre implacable des vengeances de Jacques II, qui, pendant sa détention à la Tour, s'efforça d'échapper aux remords de sa conscience, ou plutôt à la terreur du supplice, en se livrant aux plus honteux excès. Un jour, dit-on, sur le point de se mettre à table, il reçut un panier d'huîtres de Colchester; il se félicitait déja de n'avoir pas été tout à fait oublié par ses amis; mais lorsqu'il ouvrit le panier, il trouva une corde et d'autres instruments de mort.

La Tour sert encore aujourd'hui de prison d'état. Si elle était mieux fortifiée, elle pourrait défendre la ville de Londres. Sa position est avantageuse. Les batteries qui sont établies sur ses remparts, étant mieux disposées, deviendraient redoutables. Elles ne servent maintenant qu'à annoncer les réjouissances publiques et les solemnités. On a comparé la Tour à la Bastille; mais cette dernière forteresse était bien plus en état de soutenir un siège, et plus difficile à prendre.

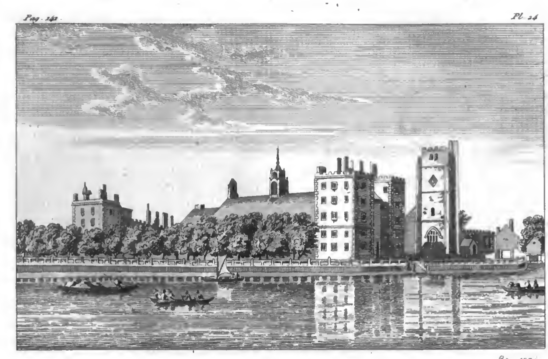
Tant que la loi d'*habeas corpus* n'est pas suspendue, nul ne peut être enfermé dans la Tour, en vertu d'une lettre de cachet, ou par l'ordre secret du gouvernement. Un ministre injuste ou passionné ne pourrait sacrifier à sa haîne, ou vendre à la haîne des autres, la liberté d'un Anglais. La loi seule décide de la punition des crimes, de sa nature et de sa durée, et jamais, depuis l'établissement de la constitution, la Tour de Londres n'a enseveli dans ses cachots, les malheureuses victimes du pouvoir arbitraire.

Le gardien des prisonniers d'état est distingué des geoliers ordinaires, et on établit la même différence

entre lui et ces derniers, qu'entre les prisonniers dont la surveillance leur est confiée. Ordinairement ceux qui sont conduits à la Tour, comme coupables de quelques crimes d'état, sont d'une naissance distinguée, et d'une condition au-dessus de la foule vulgaire des criminels. Le geolier tire vanité de leur rang, de leur dignité ou de leur fortune; il prétend participer en quelque sorte à la qualité de ces illustres personnages, et, parmi ses titres, il se fait donner celui de *gentleman-geolier*.


Nazionale
NAPOLI

Pag. 241 Pl. 24



Palais Lambeth.

Lambeth Palace.

Bawson

PALAIS DE LAMBETH.

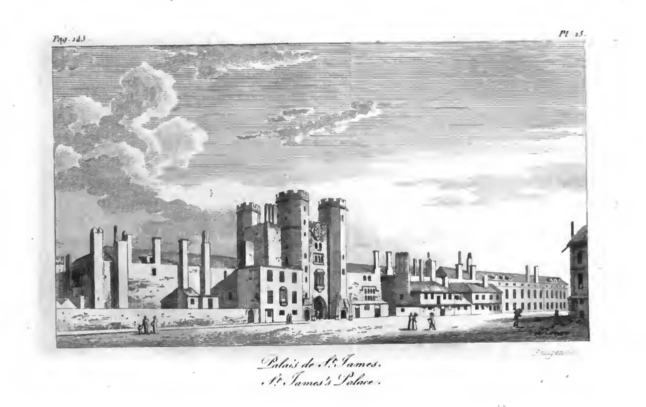
Le terrain sur lequel ce palais est bâti, fut donné, en 1050, au siége épiscopal de Rochester, par *Goda*, femme du comte de Mantes. En 1197, sous Richard Ier, Baudouin, archevêque de Cantorbéry, forcé par les emplois qu'il avait à la cour, d'y résider, fit l'acquisition de ce même terrain, au moyen d'un échange, et y fit jeter les fondements d'un palais pour lui et ses successeurs. Boniface, élu en 1244, s'étant attiré, par quelques actes de violence exercés dans le prieuré de Saint-Barthélemy, la haîne du peuple qui le poursuivit en le menaçant de le mettre en pièces, se réfugia dans le palais de Lambeth, comme dans une forteresse, et, en mémoire de ce qu'il y avait trouvé un asyle contre la fureur de ceux qui en voulaient à sa vie, il le fit rebâtir avec une magnificence digne du premier siége de l'église d'Angleterre. Depuis cette époque ce palais a toujours été la résidence des archevêques de Cantorbéry. Henri de Chichely y fit construire la tour célèbre dite *des Lollards*, ou partisans de Wicleff. On y voit encore la chambre étroite où ces malheureux étaient entassés avant de subir l'arrêt qui les envoyait à la mort. Durant la guerre civile, cet édifice a souvent servi de prison aux Royalistes.

Pendant le peu de temps que Pole occupa le siége de Cantorbéry, il fit construire la belle porte qui donne entrée dans ce palais. La bibliothèque de Lambeth est digne de l'attention des curieux. Un grand nombre des livres qu'elle renferme a été fourni par la reine Elisabeth et par Dodley, comte de Leycester, son favori. Elle fut mieux organisée, et distribuée dans un ordre plus convenable par Bennost, sous Jacques I[er]. Depuis, les archevêques de Cantorbéry l'ont tellement augmentée, qu'elle contient plus de quinze mille volumes imprimés et au moins six cents manuscrits.

Dans un édifice, commencé et continué à différentes époques, on ne doit pas être surpris de trouver peu de régularité. Les créneaux qui terminent ses murs lui donnent l'apparence d'une forteresse. Mais si ses dehors ne sont pas d'une belle architecture, il est distribué au-dedans, d'une manière commode, et tous les appartements sont très-bien éclairés. D'ailleurs une de ses façades regarde le fleuve, dont une allée d'arbres la sépare, et de l'intérieur de ce palais on peut jouir d'une vue agréable et variée par le spectacle changeant de la Tamise.


NAPOLI
V. E. II

Pag. 143 Pl. 25.



Palais de St. James.
St. James's Palace.

PALAIS DE SAINT-JAMES.

Un écrivain anglais (Ralph) a dit que le palais de Saint-James était la honte de la nation anglaise, et un objet de mépris pour les autres nations. Il ne nous semble pas avoir exagéré. Il est difficile de croire, au premier aspect, que cet assemblage gothique de bâtiments sans régularité, sans proportions, et dépourvus de toute espèce d'architecture, soit le séjour d'un souverain, au milieu de la capitale riche et peuplée d'un état florissant. Des murs massifs, des tours, des créneaux, donnent à ce palais comme au précédent, l'apparence d'une forteresse; mais les appartements sont ornés avec une magnificence royale, et la richesse de leur décoration forme un contraste achevé avec la simplicité nue et sauvage de l'extérieur. Autrefois, à la place du palais, s'élevait un hôpital fondé par les citoyens de Londres, pour quatorze filles lépreuses, et dédié à Saint Jacques. Henri VIII le fit démolir, à l'exception de la chapelle, et construisit sur le même terrain le triste monument que l'on voit aujourd'hui: depuis, la maison royale de Greenwich ayant été transformée en hôpital, les Anglais ont dit avec leur poëte Withead, que *la Grande-Bretagne logeait ses pauvres dans des palais, et ses rois dans des hôpitaux.*

C'est depuis l'incendie du palais de White-hall, en 1698, que les rois d'Angleterre ont fixé leur résidence

à Saint-James. La reine Anne qui l'avait habité avant de monter sur le trône, y établit la première sa demeure; ce n'est pas qu'on ait présenté plusieurs plans pour la construction d'un édifice plus digne de la nation et de celui qui la représente; le célèbre Inigo Jones en a tracé un d'une étendue et d'une magnificence qui ne laissaient rien à desirer, mais on ne vit pas les avantages qui devaient résulter de son exécution; on ne calcula que les dépenses, et on ne songea pas que les sommes employées dans ces grandes entreprises, retournent par mille canaux à leur source.

Aujourd'hui le palais de Saint-James est presque abandonné pour l'hôtel de Buckingham, dit le palais de la Reine (*the Queen's palace*). C'est un édifice de peu d'apparence, bâti en briques et bien entendu dans ses distributions. Il a vue sur le parc de Saint-James, sur un autre parc qui dépend du premier, sur des jardins magnifiques, et même sur la campagne. On a enrichi ce palais d'une nouvelle bibliothèque. La collection d'estampes qu'elle renferme est précieuse; mais ce qui attire particulièrement l'attention des connaisseurs, ce sont les fameux cartons de Raphaël, que la reine a retirés d'Hamptoncourt. Ces chefs-d'œuvres du premier des peintres sont au nombre de sept; ce sont des esquisses qu'il avait faites pour être exécutées en tapisseries. Elles sont dessinées sur papier, et les figures coloriées sont de grandeur naturelle.

L'ameublement de l'hôtel de Buckingham est d'un goût exquis. On y admire des morceaux qui sont l'ouvrage des mains même de la reine.



Pag. 245. Pl. 26



Palais de Whitehall
Whitehall Palace

PALAIS DE WHITE-HALL.

Les bâtiments qui ont conservé le nom de White-hall, sont situés à peu de distance du palais de Saint-James, en face de l'hôtel du duc d'Yorck. Ce sont les restes d'un vaste palais détruit par les flammes. Il avait été originairement construit par Hubert de Burgh, comte de Kent, et grand-justicier de l'Angleterre, sous Henri III. Il fut légué par son fondateur aux frères noirs d'*Holborn*, et ceux-ci en disposèrent en faveur de Valter de Grey, archevêque d'Yorck. Les successeurs de ce prélat y fixèrent leur résidence pendant plusieurs siècles. Le cardinal Wolsey y étala un luxe royal. Des tentures dans lesquelles la perfection du travail égalait la richesse de la matière, des meubles dont la magnificence est à peine concevable dans un temps si peu éloigné encore des siècles de barbarie qui ont précédé la renaissance de l'industrie et des beaux-arts, des tables somptueuses couvertes de vaisselle d'or et d'argent; tel était le spectacle d'ostentation et d'opulence qui frappait les yeux en entrant dans le palais de l'orgueilleux ministre. Ses richesses causèrent sa disgrace; elles tentèrent l'avidité de Henri VIII qui s'en empara. L'ancien palais de Westminster ayant été endommagé par un incendie, ce prince résolut de transporter sa cour à White-hall. Il chargea Holbein,

et d'autres artistes célèbres, du soin de l'embellir ; leur pinceau y prodigua tout le luxe des décorations, toutes les ressources d'un art qu'ils rendaient florissant en Angleterre. Enfin, lorsque Henri VIII vit ces travaux terminés, il établit son séjour dans son nouveau palais. Depuis cette époque les rois de la Grande-Bretagne l'habitèrent. Un nouvel incendie l'ayant presque entièrement détruit, en 1697, ils se retirèrent dans le palais de Saint-James. Du temps de Jacques Ier, White-hall n'offrait plus que des bâtiments délabrés tombant en ruines. Il résolut de le reconstruire avec une magnificence digne d'un souverain. Ce projet ne fut pas accompli ; des guerres civiles empêchèrent de le mettre à exécution. On avait commencé cependant une entreprise qui devait embellir la capitale et donner un palais aux rois d'Angleterre; car on ne peut appeler de ce nom, le bâtiment gothique où ils ont fixé leur séjour, et qui semble plutôt leur servir de prison que de palais. Déja la salle du banquet, bâtie par Elisabeth, était démolie. On ne saurait trop regretter qu'on s'en soit tenu à la remplacer par l'édifice qui a conservé son nom, et qui fait honneur au goût et aux talents de l'architecte Inigo Jonés. (1)

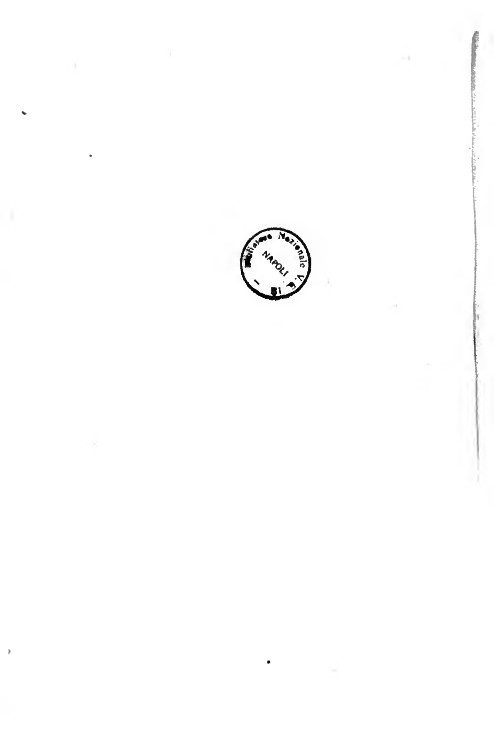
(1) « Inigo Jones, né à Londres en 1572, est aussi célèbre en Angleterre, que Palladio en Italie. Son genre de talent ayant beaucoup de ressemblance avec celui de l'architecte italien qu'il a pris pour modèle, a dû nécessairement les faire comparer l'un à l'autre : aussi a-t-on appelé cet artiste le Palladio de l'Angleterre, et cet éloge n'est pas exagéré.

« L'architecture d'Inigo Jones est plus ferme, plus riche et plus caractérisée dans ses détails que celle de Palladio ; bien loin



INIGO JONES.

A. Van-dyck pinx.t *Landon direx.t*


Nazionale V.
NAPOLI

d'en être une froide copie, c'est plutôt le souvenir d'un homme de génie qui a su donner à ses imitations toute la chaleur et l'originalité de ses modèles.

« Inigo Jones a traité son architecture en peintre décorateur; on pourrait dire qu'au moyen de ses bossages et d'autres ornements de ce genre, rustiqués, sablés, vermiculés, il a su donner de la couleur à ses façades; ce qui est d'autant plus nécessaire à Londres et aux environs, que le ciel y est presque toujours chargé de vapeurs, et que l'architecture de Palladio, si pure et si simple, pourrait y paraître froide, n'ayant plus les rayons du soleil d'Italie pour faire valoir ses moindres détails.

« Inigo Jones, aidé par la générosité du comte de Pembrok, après avoir voyagé en France, en Flandre, en Allemagne et en Italie, acquit une telle réputation, que Christiern IV, roi de Danemarck, voulut l'avoir pour son architecte, et l'emmena avec lui en Angleterre. L'amour de la patrie y fixa Inigo Jones, qui devint bientôt architecte de Jacques Ier.

« Le désintéressement d'Inigo Jones fut si grand, qu'il refusa les honoraires de sa place d'architecte du roi, pour contribuer ainsi pour sa part à l'extinction des dettes publiques. Il partagea la disgrace et les malheurs de Charles Ier son maître. Le chagrin altéra sa santé, et quoiqu'il fût ensuite rétabli dans toutes ses charges par Charles II, il ne trouva plus dans son génie ces ressources qui l'avaient illustré à tant de titres.

« Le palais de White-hall, nommé *Banqueting-house*, n'est qu'une partie du plan immense qu'Inigo Jones composa, et que l'on voit gravé dans son ouvrage. Cette seule conception suffirait pour le placer au premier rang parmi les architectes.

« Il bâtit, en 1629, un palais pour la reine-mère, du côté de Greenwich. La grande galerie du palais de Sommerset est exécutée sur ses dessins. Le palais de Gunnerbury, près de Brenford, lui est aussi attribué, quoique exécuté par Web, son élève et son gendre. L'hôtel de Lindsée à Londres est également une de ses productions; mais la plus magnifique est sans contredit l'hôpital de Greenwich, terminé par le même Web, sur ses dessins, et par Christophe Wren.

« Enfin, on met au nombre de ses ouvrages l'église de Saint-Paul de Covent-Garden, la porte et l'escalier de l'hôtel d'Yorck à Londres, la maison du lord Pembroke à Wilton, dans le comté de Wiltz, le palais d'Ambersbury, pour milord Carleton, exécuté sur ses dessins, par Web.

« Cet architecte mit en vogue l'étude du dessin, trop négligée en Angleterre, et enrichit d'observations et de notes savantes l'édition de Palladio, publiée en anglais, par Jacques Léoni.

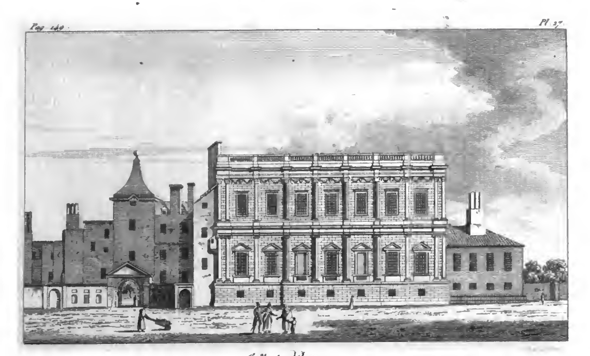
« Inigo Jones composa aussi une dissertation pour prouver que les monuments celtiques, nommés *pierres pendantes*, qu'on voit en France, en Angleterre, en Allemagne, etc., sont des temples et non des tombeaux, comme on le croyait. Cette opinion est aujourd'hui généralement adoptée.

« Inigo Jones mourut en 1652. »

(Galerie historique des hommes les plus célèbres de toutes les nations.)


Nazionale V. E. III
NAPOLI

Pag. 149. Pl. 27.



Salle du Banquet.
Banqueting house.

SALLE DU BANQUET.

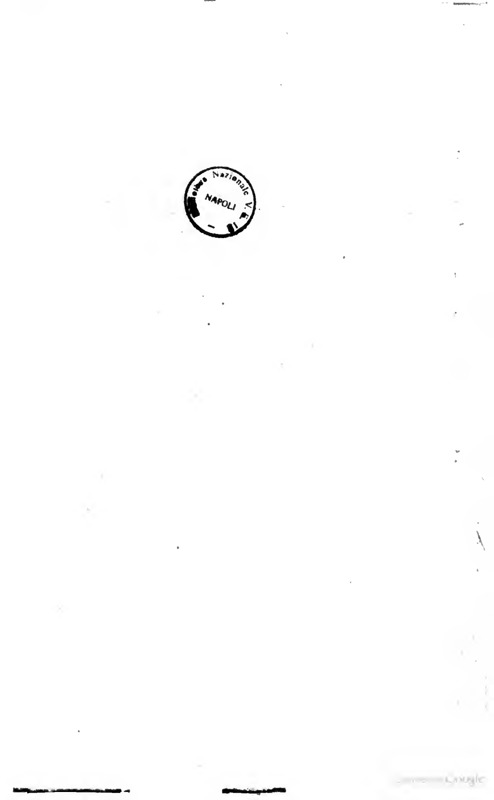
(*Banqueting house.*)

NICOLAS Stone, architecte, maître maçon du roi, construisit cet édifice sur les dessins d'Inigo Jones, et l'acheva en moins de deux ans. La dépense s'éleva à soixante-dix mille livres sterling. Ce n'était cependant qu'une faible partie, et comme un échantillon du vaste palais dont Inigo avait tracé le plan et préparé l'exécution. Sur un soubassement rustique s'élèvent deux étages couronnés par une balustrade. Le premier est orné de colonnes et de pilastres d'ordre ionique, le second, de colonnes et de pilastres d'ordre corinthien. Au-dessus de ce seconde étage, des guirlandes, élégamment disposées, s'etendent d'un chapiteau à l'autre. Des fenêtres d'une belle proportion sont ouvertes dans les entrecolonnements, et il résulte de tout cela beaucoup de grâce et d'harmonie dans la façade de cet édifice. On le regarde comme un des plus agréables monuments du talent d'Inigo Jones, et par ce qui a été achevé, on peut juger de l'effet qu'aurait produit ce qui n'a été que projeté.

Il subsiste encore quelques débris du palais de White-hall; mais on ne s'arrête guère que devant la salle du banquet, et c'est en effet la seule chose qui mérite quelque attention.

La nouvelle salle, construite par Jacques I[er], eut d'abord la même destination que la précédente. On y donna des repas à la cour; on y reçut les ambassadeurs, mais depuis elle a été convertie en chapelle par Georges I[er]. Les peintures qui ornent le salon y paraissent maintenant déplacées. Elles représentent l'apothéose de Jacques I[er], dans une suite d'emblêmes allégoriques où figurent toutes les divinités de la fable. Il ne fallait pas moins que le génie de Rubens pour tirer parti d'un sujet aussi peu favorable. Les neuf tableaux qu'il peignit lui furent payés trois mille livres sterling. Cypriani les a restaurés d'une manière assez heureuse.

Ce fut le trente janvier 1648, que le malheureux Charles I[er] fut transféré de Saint-James à White-hall, et qu'après avoir traversé les galeries de Banqueting-house, il fut conduit, par une ouverture pratiquée dans le mur, sur l'échaffaud qu'on avait élevé à peu de distance. Cet échaffaud fut dressé sur le même terrain où depuis on a élevé la statue en pied de Jacques II; on regarde cette statue comme la plus belle qui soit en Angleterre. L'attitude en est belle, l'expression animée et pleine de vie, et l'exécution très-soignée. Le monarque, vêtu à la romaine, a le bras élevé, et il indique du doigt le lieu où son père reçut le coup fatal. Cette statue est de Gibbons, le premier sculpteur anglais qui ait montré un véritable talent et mérité sa réputation.


Nazionale V. E.
NAPOLI



Hôtel d'York.
York house.

HOTEL D'YORCK.

(*Yorck-house.*)

La situation de cet hôtel, un des plus remarquables de Londres, est très-avantageuse. Il fait face à Banqueting-house, et présente un des plus beaux points de vue de la belle rue qui s'étend jusqu'à Charing-cross. Il fut construit originairement par sir Mathieu Featherstone, qui en resta possesseur pendant plusieurs années. Les amateurs de ce genre d'architecture qui succéda au genre gothique à peu près vers le commencement du seizième siècle, et prévalut dans toute l'Europe jusqu'au commencement du dix-huitième, regrettent qu'on ait abattu la porte qui s'avançait sur la rue, et dont les ornements, de la composition du célèbre Holbein (1), avaient, malgré leur ancienneté, conservé

(1) « Né à Bâle, en 1498, Jean Holbein, fils d'un peintre médiocre, se perfectionna en quelque sorte lui-même. Il sut donner un grand caractère à ses compositions historiques; mais ses portraits sur-tout firent sa célébrité. Quoique cet artiste ne peignit que de la main gauche, sa touche est d'une finesse admirable.

« Mécontent de sa femme dont l'humeur capricieuse troublait son repos, il passa en Angleterre, se présenta à Thomas Morus, qui l'accueillit avec amitié, et le garda chez lui pendant trois années. Henri VIII le prit à son service, le combla de faveurs, et lui fit faire plusieurs fois son portrait. Enfin, Holbein, recherché des principaux personnages de la cour, et honoré de l'amitié du

toute leur fraîcheur. Lorsque le duc d'Yorck devint propriétaire de cet hôtel, il fit construire un superbe escalier en face de la cour. Maintenant un petit portique d'ordre ionique conduit à une salle circulaire. Il est flanqué de deux ailes bâties en pierres de taille, sans fenêtres et surmontées d'une balustrade. Les proportions de cet édifice sont assez heureuses. Plusieurs de ses parties ont l'élégance et la simplicité de l'architecture grecque; cependant il a été exposé à bien des critiques, ainsi qu'un autre hôtel bâti par le même architecte, (M. Holland) au nord du parc de Saint-James, et appelé *Carthon-house.* Ce dernier hôtel est la résidence ordinaire du prince de Galles. On demandait à M. Selwin, célèbre par la vivacité de son esprit et la finesse de ses réparties, ce qu'il pensait de ces deux hôtels. « M. Holland, dit-il, a mis le prince au pilori, et M. le duc d'Yorck dans la prison du guet. »

souverain, se regardait comme naturalisé en Angleterre, lorsqu'une maladie contagieuse l'enleva en 1554, à l'âge de cinquante-six ans.

« On rapporte que Henri VIII répondit à un seigneur de sa cour, qui se plaignait de Holbein, et voulait le punir de l'avoir traité avec peu de ménagement un jour qu'il voulait entrer malgré lui dans son attelier : « Je vous défends d'attenter à sa vie; je puis de sept paysans faire sept comtes comme vous, et de sept comtes, je ne pourrais faire un Holbein. »



Pag 153. Pl 29.



Hôtel de Northumberland.
Northumberland house.

HOTEL DE NORTHUMBERLAND.

(*Northumberland-house et Charing-cross.*)

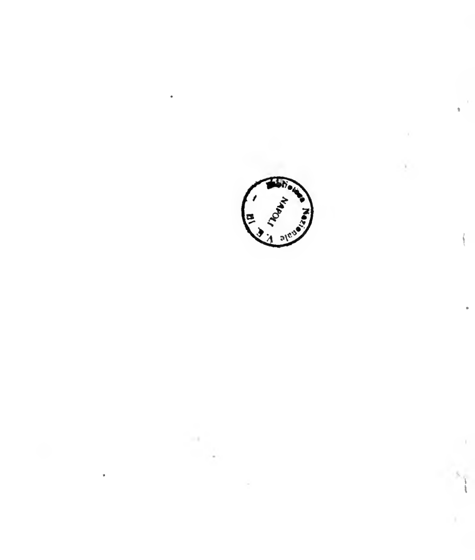
CET hôtel a changé trois fois de maîtres, et chaque fois il a porté le nom de son dernier possesseur. Howard, comte de Northampton, le fit bâtir, sous Jacques Ier, par l'architecte Jansen ; le comte de Suffolk en fit ensuite l'acquisition : enfin le mariage de la fille de ce lord avec Algermon, comte de Northumberland, fit passer cette belle propriété dans une nouvelle famille, et, depuis cette époque, elle n'a plus changé de maîtres ni de nom.

Cet hôtel est un des plus considérables de Londres, et il annonce quelque grandeur et quelque magnificence. Au centre de la façade est une porte cintrée, dont les pieds droits sont continués jusqu'au faîte de l'édifice. Des niches, ornées de sculptures gothiques, sont pratiquées des deux côtés, sur toute la hauteur du bâtiment. Au milieu est une espèce de balcon circulaire, dont l'effet est désagréable. Derrière ce balcon s'élève une arcade qui soutient un piédestal surmonté d'un lion. A chaque extrémité du corps-de-logis, qui est bâti en briques, s'élèvent deux tours bâties en pierres de taille. Ces tours se terminent l'une et l'autre en forme de dôme. La façade qui donne sur le jardin,

du côté de la Tamise, est accompagnée de deux ailes de plus de cent pieds d'étendue. La beauté des appartements, une galerie magnifique, une superbe collection de tableaux des plus grands maîtres, des salons décorés avec la plus grande élégance, deux bibliothèques, un jardin, tout contribue à faire de cet hôtel une habitation délicieuse, et à le placer au rang des édifices les plus agréables de la capitale.

Il est situé à l'est d'une espèce de carrefour appelé *Charing-cross*, du nom d'un village qui autrefois était bâti sur ce terrain. C'est dans ce même endroit qu'Edouard Ier avait fait élever une superbe croix, en mémoire de son épouse Eléonore. Cette croix fut détruite comme un monument de la religion catholique. A sa place, on éleva sur un piédestal la statue équestre de Charles Ier. Cromwel, après avoir fait périr ce malheureux monarque, ordonna que la statue fût abattue et livrée au dernier enchérisseur. Un fondeur l'acheta, et fit une fortune immense en vendant des chandeliers qu'il disait provenir de la fonte de cette statue. Cependant il la tenait soigneusement cachée, en attendant une circonstance favorable. Il ne la montra qu'après le rétablissement de la royauté. Charles II parut très-satisfait de la retrouver; il la paya généreusement, et la fit replacer sur sa base.

La situation de ce monument est heureuse; il s'élève à l'entrée de trois grandes rues. Le piédestal a la hauteur convenable; le cheval est plein de vie et de mouvement, mais la figure du prince manque de dignité, et ne répond pas au reste de l'ouvrage.





Hôtel de Sommerset.
Sommerset house.

HOTEL DE SOMMERSET.

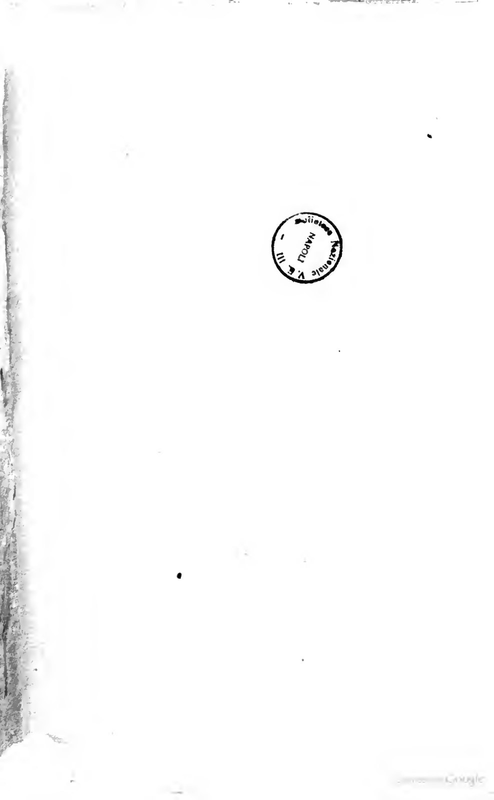
(*Sommerset-house.*)

Cet hôtel fut bâti pour la première fois, en 1549, par le duc de Sommerset, oncle d'Edouard VI, et protecteur d'Angleterre. Ce Seigneur ayant été convaincu de haute trahison et décapité, tous ses biens, y compris son hôtel, furent confisqués au profit de la couronne. En 1775, le parlement ordonna d'abattre l'ancien édifice, et fit construire celui qu'on voit aujourd'hui, pour y établir les bureaux publics. L'architecture du premier était un mélange de style grec et de style gothique, employé fréquemment en Angleterre, depuis le règne précédent. La façade qui donne sur la Tamise avait été construite sur les dessins d'Inigo Jones. C'est M. William Chambers qui a donné le plan de l'édifice actuel. On peut juger de son étendue, en observant qu'il renferme dix-huit bureaux et leurs dépendances, que le trésorier, le caissier, six commissaires de la marine, trois commissaires des vivres, un commissaire du timbre, un commissaire des hôpitaux, etc., y sont logés ; qu'on y a ménagé des salles assez vastes, pour servir de lieu d'assemblées à la société royale, à celle des antiquaires

à l'académie de peinture, et enfin, que les archives nationales y sont déposées. Au fond de la cour commence la distribution intérieure. Les bâtiments s'étendent le long de la Tamise, et des maisons particulières forment les ailes à droite et à gauche : du côté du Strand, la façade du corps de logis est ornée de colonnes d'ordre corinthien. Ces colonnes reposent sur un soubassement formé par neuf grandes arcades dont les trois du milieu sont ouvertes, et servent d'entrée au monument. Des pilastres d'ordre dorique accompagnent les six autres. La clé des voûtes est ornée de bas-reliefs qui représentent l'Océan et les huit grandes rivières de l'Angleterre. Le centre de la façade est couronné par un attique divisé en trois parties par quatre statues colossales, enfin l'attique est terminé par un trophée des armes de la Grande-Bretagne, soutenu d'un côté par le génie de la nation, et de l'autre par la Renommée sonnant de la trompette. Ce morceau très-estimé est de Bacon, sculpteur anglais. Une partie de cet édifice fut consacrée, comme nous l'avons dit, à l'académie royale de peinture. Au rez-de-chaussée, une salle est destinée à recevoir les modèles des statues, les plans et les tableaux des artistes. Le plafond de la bibliothèque a été peint par Reynolds, un des meilleurs peintres anglais, et qui fut le premier président de l'académie royale. (1)

(1) Josué Reynolds, né le 16 juillet 1723 à Plimptown, petite ville du duché du Devonshire, où son père était maître d'école, reçut une éducation plus soignée que ne semblait le permettre


REYNOLDS.
Reynolds pinx.t
Landon direx.t


Nazionale
NAPOLI
V. E. III

Quoique *Sommerset-house* occupe un grand espace au nord de la Tamise, dans le centre de la ville, et quoique le terrain qui sépare le fleuve des plus belles rues, fût à la disposition de l'architecte, la vue de la rivière est entièrement masquée par les bâtiments. Il est à regretter qu'on n'ait pas tiré parti d'un emplacement si favorable, et qu'on n'ait pas ménagé

la médiocrité de sa fortune. Il se destina d'abord à l'état ecclésiastique, mais le hasard ayant fait tomber entre ses mains le livre de Richardson sur la peinture, il céda au penchant secret qui l'entraînait vers cet art. A l'âge de vingt-six ans, il accompagna, en Italie, le commodore Keppel, son protecteur; ce fut là qu'il s'appliqua à l'étude des grands maîtres, qu'il analysa leurs diverses manières, et qu'il parvint à se former des principes solides, qu'il a propagés avec succès dans sa patrie. Il peut être regardé comme le fondateur de l'école britannique; elle lui doit une partie des progrès qu'elle a faits depuis un demi siècle.

Fort en théorie, Reynolds ne s'éleva pas à la même hauteur dans la pratique de son art. Sévère dans ses principes, il en a souvent négligé l'application. Plus adonné au genre du portrait, qu'il a traité avec succès, qu'aux compositions historiques, où ses essais n'ont pas été heureux, il paraît souvent chercher la manière de Vandyck, mais il lui est très-inférieur, et on ne peut établir entre eux aucun parallèle. Pour donner à son coloris un éclat mystérieux, une harmonie prématurée, Raynolds a abusé de certains procédés chimiques, qui en ont détruit, avant le temps, la fraîcheur et la vivacité. C'est donc à son goût, à son zèle et à sa vaste érudition qu'il devra une célébrité durable. Ses discours sur la peinture sont au nombre des meilleurs ouvrages que l'on puisse mettre dans les mains des jeunes artistes. Ses notes sur *l'Art de peindre*, poëme latin de Dufresnoy, renferment des observations précieuses. En 1769, nommé président de l'Académie Royale de peinture, il remplit cette place avec honneur pendant vingt-deux ans. Il mourut à Londres en 1792. Les premiers seigneurs de l'Angleterre honorèrent ses obsèques de leur présence.

(Galerie Historique.)

dans l'intérieur de l'édifice, l'agréable perspective qui se présentait d'elle-même. On a établi cependant, le long de la Tamise, une terrasse qui domine les ponts de Westminster et de Black-friars. Au-dessus de cette terrasse s'élève une façade d'un style simple et élégant, qui fait honneur à l'architecte, et prouve qu'il a étudié les bons modèles.


Biblioteca Nazionale V. E. II
NAPOLI



Place de l'ancien Palais.
Old Palace yard.

PLACE DE L'ANCIEN PALAIS.

(*Old Palace-yard.*)

CETTE place, située au bout de la rue du Parlement, vis-à-vis la rue d'Abyngdon, au sud, est bien moins remarquable par elle-même, que par la vue des différents édifices qui l'environnent. Au nord, Banqueting-house la termine d'une manière agréable, sur-tout depuis qu'on a abattu un vieux bâtiment de briques qui obstruait le passage entre l'ancienne et la nouvelle place ou (new and old Palace-Yard). A l'ouest on voit la chapelle d'Henri VII ; à l'est, la salle où s'assemblent les pairs. Cet édifice n'a rien de remarquable ni dans l'intérieur, ni à l'extérieur. On ne conçoit pas comment le lieu des séances du premier corps de l'état répond si peu à la dignité et au rang des personnages illustres qui y prennent place. Ce bâtiment, d'une architecture pauvre et mesquine, est entouré de maisons, et on n'en aperçoit que le faîte; seulement, du côté de la Tamise, une allée d'arbres en laisse la vue un peu à découvert. Ce ne fut que vers la fin du règne d'Elisabeth que l'on songea à orner l'intérieur de cette salle. Le comte d'Effingham fut celui qui pressa le plus l'exécution de ce projet. Ce lord était grand-amiral à l'époque où Philippe II médita une

descente en Angleterre, et il eut la plus grande part à la défaite de la flotte espagnole. On commanda une suite de tapisseries qui devaient représenter ce mémorable événement. Mais Elisabeth mourut avant qu'elles fussent terminées. Les règnes de Jacques Ier et de son fils s'écoulèrent avant que ces tapisseries fussent tendues dans la salle dont elles devaient faire le principal ornement. Enfin, elles furent placées en 1650, deux ans après la destruction de la monarchie et l'abolition de la chambre des pairs.

HOTEL DE LA BANQUE,

ET AUTRES ÉDIFICES.

On peut citer parmi les monuments publics ou particuliers, dont nous ne donnons pas la vue perspective, les édifices suivants :

L'hôtel de la Banque, situé près de la Bourse. Cet hôtel occupe un emplacement très-vaste, quoique sa façade soit d'une médiocre étendue. L'architecture en est noble et régulière. Le corps principal de bâtiment est appuyé par deux ailes qu'on y a ajoutées, et dont la construction est si peu solide, que déjà elles menacent ruine. L'intérieur de l'édifice aurait pu être mieux distribué. Les portes sont étroites, en petit nombre, et rendent la communication difficile entre les divers appartements. La plupart des salles sont éclairées par le haut.

Une statue équestre de Charles II s'élève devant la façade de ce monument. Elle est remarquable par une singularité. Commandée d'abord pour Sobieski, roi de Pologne, elle resta entre les mains du sculpteur, qui, lors du rappel de Charles II sur le trône, la vendit à la cité, transforma le roi de Pologne en un roi d'Angleterre, et du Musulman qui est sous les pieds du cheval, fit un Olivier Cromwell.

Un Ecossais, nommé Jacques Paterson, donna, en 1693, l'idée de la Banque nationale. Elle fut établie en faveur d'une compagnie qui prêta un million sterling au gouvernement. Les capitaux, d'abord limités à douze cent mille livres sterling, montent aujourd'hui à onze millions cinq cent mille livres sterling. Les trésors renfermés dans cette enceinte durent tenter les séditieux qui causèrent l'émeute de 1780. La Banque fut menacée du pillage, mais le courage des citoyens la sauva. Ils se formèrent d'eux-mêmes en compagnies, et se préparèrent à résister courageusement, si on osait les attaquer. Leur contenance hardie effraya les brigands, qui se retirèrent sans avoir exécuté leur projet. La garde de la Banque fut confiée depuis à des militaires, ce qui semble porter atteinte aux priviléges de la cité.

L'hôtel de Burlington, bâti par lord Burlington sur ses propres dessins, est un des plus jolis édifices de ce genre, et se fait remarquer dans le petit nombre de ceux qui embellissent la ville de Londres. On y reconnaît le goût de l'excellente école dont le lord Burlington se faisait gloire d'être disciple, et Palladio lui-même n'aurait pas désavoué le plan de son élève.

L'hôtel de Lansdown, d'une architecture noble et élégante, est peut-être, après celui que nous venons de citer, la plus belle habitation particulière de la capitale.

L'hôtel de Talbot, construit par Inigo Jones, ne le cède guère aux deux autres, pour la régularité des

proportions, et l'heureuse disposition des ornements. Il est situé sur la place de Lincoln's-inn-fields.

L'hôtel de Quéensbury, du même architecte, ceux d'Aigremont, de Chesterfield, ont de la simplicité et de la noblesse, mais ne seraient pas remarqués dans les grandes villes du continent.

L'hôtel de Spencer, situé sur Green-Parck, a de loin quelque apparence. Il est d'ordre dorique. Les colonnes de cet ordre lui donnent un air de solidité qui ressemble à de la pesanteur.

L'hôtel de Marlborough, bâti aux frais de la nation, est situé de la manière la plus avantageuse. Une de ses façades donne sur le parc de Saint-James. L'architecture de cet édifice ne répond pas à la beauté de sa situation. Elle n'a ni grâce, ni noblesse, ni régularité.

L'hôtel de Devonshire, qui donne sur la rue de Piccadilly, en est séparé par une cour fermée de murs. On perd peu de chose à être privé de la vue de ce bâtiment, qui semble plutôt destiné à servir de magasin, qu'à être l'habitation d'un grand seigneur.

L'hôtel de Montague, qui renferme le musée britannique, a été construit par un Français, sur le modèle d'un hôtel bâti à Paris, du temps de Louis XIV.

L'hôtel de Bingley, situé sur la place de Cavendish, est lourd, bizarre et gothique.

Tel est le petit nombre d'hôtels que l'on peut re-

marquer dans la ville de Londres, si inférieure, pour la magnificence des bâtiments, à la plupart des capitales, et même à quelques grandes villes de l'Europe. Non-seulement elle ne peut soutenir aucune comparaison avec Paris, mais encore elle cède sous ce rapport à Naples, Gênes, Venise, Florence, dont les maisons particulières sont mieux bâties et mieux décorées à l'extérieur, que les palais de ses rois, et les hôtels de ses ministres.

THÉATRES.

Pour donner une idée complette de ce qu'il y a de plus remarquable dans Londres, et terminer le tableau que nous avons essayé d'en tracer, nous dirons quelques mots des principaux théâtres de la capitale, et des trois ponts qui servent de communication aux deux rives de la Tamise.

Les deux théâtres de Londres les plus remarquables sont ceux de Drury-lane et de Covent-garden. On joue dans ces deux salles, depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de juin, et c'est ce qu'on appelle l'année théâtrale. Les deux directions rivalisent de soins et de dépenses pour attirer le public, et elles sont parvenues à établir entre leur réputation et leurs recettes, une espèce d'équilibre qui se rompt quelquefois, mais qui ne tarde jamais à se rétablir. Les deux théâtres possèdent le même fonds de pièces. Les ouvrages des auteurs morts leur appartiennent en commun. Ils possèdent des acteurs dont les talents se balancent; ils ont chaque année une part à peu près égale de revers et de succès, et il est difficile, lorsqu'il s'agit de donner la préférence, de se décider pour l'un ou pour l'autre. Dernièrement, pour éviter une concurrence dangereuse, et s'assurer d'une manière plus certaine la faveur publique, les deux di-

recteurs, lorsqu'ils montaient de grandes pièces, se prêtaient leurs meilleurs acteurs, et cette réciprocité de services tournait à leur avantage mutuel. Les spectateurs y gagnaient, parce que les pièces étaient mieux jouées. Les acteurs en retiraient aussi plus d'applaudissements et de profit, car un présent les récompensait chaque fois de l'emprunt qu'on faisait de leur talents; enfin, la salle était toujours garnie, et la caisse toujours pleine. On ignore pourquoi des arrangements si avantageux n'ont pas subsisté plus long-temps.

Le théâtre de Drury-lane n'est pas sans magnificence dans ses décorations intérieures et extérieures; il fait honneur au goût de l'architecte Holland, qui l'a construit. Il fut bâti sur l'emplacement de l'ancien théâtre, et ouvert en 1794. La structure intérieure de cette salle, comme celle de toutes les autres salles de spectacle, en Angleterre, diffère beaucoup de ce qu'on voit dans les théâtres des grandes villes du continent. La distribution des loges, des galeries et du parterre n'est point du tout la même. En Angleterre, les galeries occupées par le peuple, qui y exerce la même influence et la même juridiction que le parterre en France, en Italie et en Allemagne, sont très-vastes, disposées en forme d'amphithéâtre, et élevées l'une au-dessus de l'autre. Au-dessous est la grande loge du fond ; de petites loges se succèdent à droite et à gauche. Cette ordonnance intérieure fait paraître la salle petite au premier coup-d'œil, parce qu'on ne s'aperçoit pas d'abord, que ce qui est retranché au parterre, en étendue, se trouve ajouté aux galeries

qui sont immenses. Le peuple qui remplit ces galeries est très-bruyant et très-tumultueux. Il use de toute la plénitude du droit qu'il a d'agir à sa fantaisie, et avant que la toile soit levée, il fait un bruit épouvantable ; mais aussi-tôt qu'elle se lève, à ce tumulte succède le plus profond silence, et les spectateurs écoutent même les plus longues pièces avec une imperturtable attention.

C'est sur le théâtre de Drury-lane que le célèbre Garrick s'est acquis sa grande réputation, et a déployé les talents supérieurs qui l'ont placé au premier rang des acteurs anciens et modernes.

Le théâtre de Covent-garden est remarquable par l'élégance de ses décorations. Les auteurs, les compositeurs, les acteurs, les peintres, les machinistes attachés à ce théâtre, ne sont pas inférieurs à ceux de Drury-lane, et partagent, comme nous l'avons dit, l'estime des connaisseurs, et les suffrages du public.

Le théâtre de l'opéra Italien est un vaste et bel édifice qui n'est pas aussi fréquenté que les théâtres nationaux. La noblesse seule et les riches croient qu'il est du bon ton de le soutenir, et comme fort peu d'anglais savent assez l'italien pour comprendre quelque chose aux pièces que l'on y joue, la plupart des spectateurs s'y ennuient avec toute la dignité possible, à moins que la musique n'attire assez leur attention pour les distraire : ce qui n'arrive pas trop fréquemment, soit que cette musique, médiocre par elle-même, soit exécutée médiocrement, soit qu'ils n'aient ni assez d'oreille ni assez de sensibilité pour la goûter même

d'une manière imparfaite. Les décorations intérieures de cette salle ne sont pas soignées. Le prix excessif que les chanteurs et les cantatrices mettent à leurs engagements, absorbe tous les bénéfices, et au-delà. Il ne reste rien pour subvenir aux frais des autres parties du spectacle; aussi on ne peut rien voir de plus misérable que les décorations, les machines, les costumes et les ballets de ce théâtre. Il commence à donner ses représentations au mois de décembre, et il les termine au mois de mai. On n'y joue que quatre fois la semaine.

Le théâtre de Hay-marquet, sur lequel on joue pendant l'été, n'est pas aussi vaste ni aussi bien décoré que les théâtres d'hiver. Sa construction cependant n'est pas sans élégance: il est ouvert depuis le quinze mai jusqu'au quinze septembre. Lorsque Drury-lane et Covent-garden ne ferment qu'au quinze juin, Hay-marquet n'ouvre qu'à cette époque. Il fut établi par Foote, auteur et acteur, qui y jouait des pièces satyriques de sa composition, où il tournait en ridicule tous ceux qui, de son temps, s'étaient fait quelque réputation. Ces satyres personnelles, souvent assez mal déguisées, mais presque toujours pleines d'esprit, de sel et d'enjouement, l'avaient fait nommer l'Aristophane anglais. Telles étaient les licences qu'il se permettait, qu'il prenait le nom de baptême de celui qu'il voulait offrir à la risée publique, et le désignait par ses manières, sa façon de parler, et par ses moindres habitudes. Garrick lui-même craignait ses plaisanteries, et n'osait provoquer sa verve satyrique.

PONTS DE LONDRES.

Le pont de Londres, proprement dit, (London's-bridge) est le plus ancien, le moins régulier et le moins beau des trois ; il existe depuis sept cents ans. On ne saurait trop s'étonner de la hardiesse et de la solidité de sa construction dans un temps où les sciences et les beaux-arts avaient fait si peu de progrès en Angleterre. Il fut bâti dans l'espace de trente-trois ans. Il a dix-neuf arches d'inégale grandeur. Sa longueur est de neuf cent quinze pieds, et sa largeur de quarante-cinq. On l'appelait autrefois le pont des merveilles. Il était couvert de maisons qui furent démolies en 1756. Cette démolition élargit beaucoup le passage des voitures, et laissa la facilité de pratiquer deux trottoirs pour les gens de pied. On éleva de chaque côté une balustrade, et comme la petitesse des arches rendait la navigation de la rivière très-dangereuse, on donna plus d'étendue à celle du centre, en en réunissant deux en une.

L'architecte qui fit bâtir ce pont se nommait Pierre, et était curé de Sainte-Marie Cole-church. Il mourut quatre ans avant que cette construction fut achevée. Le roi Jean proposa de lui donner pour successeur un autre ecclésiastique nommé Isambert, maître d'école à Saintes; mais les habitants de la cité

de Londres ne voulurent pas accepter un étranger, et exigèrent qu'un Anglais fût chargé du soin de terminer cette grande entreprise.

Pont de Westminster.

Le pont de Westminster, de construction plus moderne, fut commencé en 1739, et achevé en 1750. Ce fut Henri, comte de Pembroke, qui posa la première pierre. L'architecte Charles Labelye était Français, suivant quelques auteurs, et Suisse, selon d'autres. Il sut réunir dans ce bel ouvrage, la solidité, la simpliplicité et la noblesse; et cependant il ne jouit pas en Angleterre de toute la réputation qu'il mérite; à peine est-il nommé dans les descriptions que l'on a publiées à Londres de ce pont qui fait l'orgueil de la capitale, et l'admiration des étrangers. Il se retira sur la fin de ses jours à Paris, où il se lia d'amitié avec le célèbre Perronet et avec le savant Deparcieux, de l'académie des sciences. Il légua à ce dernier un modèle du pont qu'il avait fait exécuter, et mourut dans sa retraite, oublié de l'Angleterre qui ne lui rendit pas justice, parce qu'il n'était pas Anglais.

Le pont de Westminster a douze cent vingt-cinq pieds de longueur, et quarante-quatre de largeur. Il est composé de quinze arches. Celle du milieu est large de soixante-seize pieds. De chaque côté, les autres arches décroissent dans la proportion de quatre pieds. Ces arches et les piles sont construites en pierre de Portland. Les parapets ont dix pieds de haut, et rien ne justifie cette extrême élévation qu'on leur a donnée.

Des plaisants ont prétendu qu'on avait eu dessein de mettre obstacle aux projets des infortunés qui, dégoûtés de la vie, seraient tentés de se précipiter dans la Tamise, pour y chercher la fin de leurs misères. Sur les éperons de chaque pile on a élevé des cabinets en forme de niche, qui paraissent déplacés, et qu'on a voulu aussi motiver en disant qu'ils offraient un abri aux passants, dans les temps de pluie et d'orage.

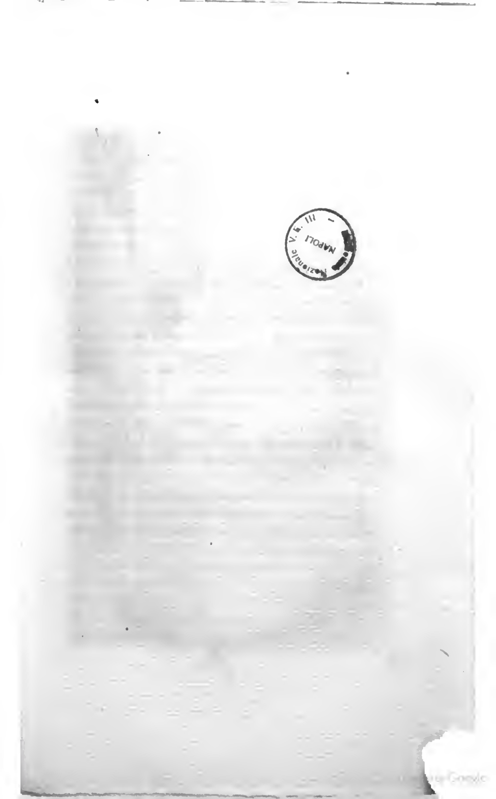
Pont de Black-Friars.

Le pont de Black-friars, plus moderne encore que le précédent, est situé entre le pont de Londres et celui de Westminster. Il surpasse ce dernier en magnificence apparente, et s'il n'est réellement pas plus beau, il est plus richement décoré. Deux colonnes d'ordre ionique, accouplées, reposent sur un socle demi-circulaire, formé, à la hauteur des marées, par la saillie des éperons de chaque pile. Elles supportent une corniche très-saillante qui règne dans toute l'étendue du pont. Ces colonnes, vues de l'un des bords de la rivière ou du milieu du fleuve, présentent un effet de perspective assez agréable; mais les connaisseurs n'en trouvent l'emploi justifié par aucune raison plausible, et les regardent comme d'inutiles ornements, comme une décoration sans but et sans motif. Ce pont fut commencé en 1760, et terminé en 1769. Il est composé de neuf arches elliptiques. Celle du centre a cent pieds de largeur, et les quatre, qui se succèdent de chaque côté, diminuent dans les propor-

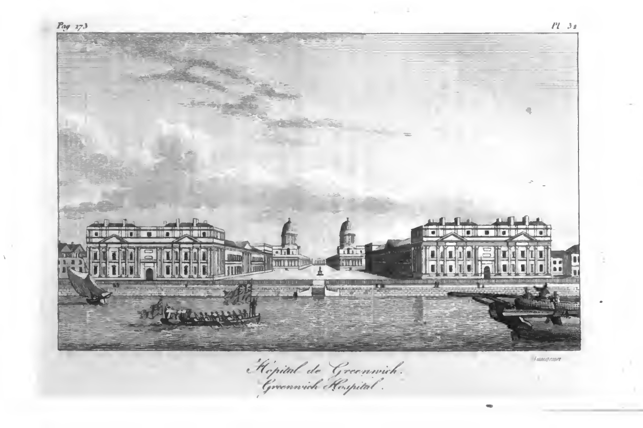
tions suivantes : quatre-vingt-dix-huit, quatre-vingt-treize, quatre-vingt-trois, soixante-dix. La longueur totale du pont est de neuf cent quatre-vingt-quinze pieds. L'espace qui sert de passage aux voitures a vingt-huit pieds de largeur, et chaque trottoir en a sept, ce qui fait en tout quarante-deux pieds. Les balustrades ne sont pas d'une hauteur démesurée comme celles du pont de Westminster, elles ne s'élèvent au-dessus du pavé que de quatre pieds dix pouces.

Ce pont, bâti par Robert Mylne, est regardé comme un des plus beaux qui existent. Il est remarquable par sa hardiesse, par son étendue, et par l'élégance de sa construction. La cité de Londres voulant donner une marque éclatante de son estime et de sa reconnaissance pour le célèbre Pitt, appela le nouveau pont du nom de ce ministre, et fit jeter dans les fondements des médailles dont l'inscription rappelait sa gloire et ses services; mais le peuple s'est habitué à donner au pont le nom du quartier dans lequel il a été bâti, (Black-Friars, moines noirs) et ce nom lui est resté.

Le pont de Westminster a coûté trois cent quatre-vingt-neuf mille cinq cents livres sterling, et celui de Black-Friars cent cinquante mille huit cent quarante livres sterling.


V. E. III
NAPOLI

Pag 273 Pl 32



Hôpital de Greenwich.
Greenwich Hospital.

HÔPITAL DE GREENWICH.

Nous avons déja fait observer que si Londres ne renferme pas autant de monuments remarquables que sembleraient en promettre son étendue, sa population et ses richesses, on en est dédommagé par les nombreux édifices publics ou privés qui embellissent ses environs. Parmi ces derniers on doit placer au premier rang l'hôpital de Greenwich, agréablement situé au bord de la Tamise, à six milles environ de la capitale, dans le comté de Kent. La ville qui lui donne son nom, a été long-temps la résidence favorite des Tudor, et elle est célèbre par la naissance des reines Marie et Elisabeth. Le palais que les princes de cette maison habitèrent, et qui, depuis a été remplacé par l'hôpital de Greenwich, avait été bâti par Humphrey, duc de Glocester, augmenté par Henri VII, et terminé par Henri VIII. Négligé depuis la mort d'Elisabeth, il tombait en ruines. Charles II l'abattit, et en commença un autre. Il ne le vit pas achevé. A sa mort, il n'y avait de terminé qu'une des deux ailes de l'édifice qu'on admire aujourd'hui. Elle a été construite sur les dessins d'Inigo Jones, par *Web*, son élève et son gendre. L'autre aile fut bâtie par Christophe Wren. Ainsi, les deux plus habiles architectes de l'Angleterre

concoururent à élever ce monument, le plus régulier, le plus majestueux, et peut-être le plus admirable du royaume. Il devait servir de résidence à la famille royale; mais Guillaume III, voulant encourager le commerce et la navigation, en fit un asyle pour les matelots invalides. De nombreuses donations secondèrent les vues du prince. On continua les travaux sous la reine Anne et sous Georges Ier, et ils ont été enfin terminés pendant le règne actuel.

La façade de ce bel édifice est majestueuse. Elle regarde la Tamise, et c'est de la rive opposée de ce fleuve qu'on peut le mieux admirer son étendue et sa régularité. Les deux ailes sont séparées par une esplanade; elles correspondent exactement l'une à l'autre. A l'extrémité de leurs façades latérales et intérieures, s'élèvent deux corps de bâtiment qui s'avancent de chaque côté sur la largeur de l'esplanade, et sont surmontés l'un et l'autre d'un dôme de cent vingt pieds d'élévation. L'espace qui sépare ces deux corps de bâtiments parallèles se trouve alors plus rétréci, et forme une esplanade moins étendue que la première dont elle est la suite. A l'extrémité de cette seconde esplanade la vue est arrêtée par la maison du gouverneur, qui s'étend d'nn corps de bâtiment à l'autre, et termine cette belle perspective d'une manière tout à fait imposante. De la maison du gouverneur on passe dans le parc planté par Charles II, et agrandi ensuite par ce monarque.

Les deux ailes, dont la façade donne sur la Tamise, sont d'une architecture noble et élégante; elles pré-


V. E. III
NAPOLI



THORNHILL.

sentent chacune deux frontons soutenus par des colonnes d'ordre corinthien. La porte principale s'ouvre de chaque côté au centre de la façade. Deux rangs de fenêtres, percées entre les colonnes, éclairent le premier et le second étages. Celles du premier sont plus petites. Un attique forme le troisième étage, et il est couronné par une balustrade.

Les bâtiments qui font suite et qui s'étendent vis-à-vis l'un de l'autre, de chaque côté de l'esplanade, méritent les mêmes éloges. Au centre de ces façades intérieures, des colonnes d'ordre corinthien supportent un fronton triangulaire. Les dômes sont soutenus par des colonnes accouplées du même ordre. Sous l'un de ces dômes règne la chapelle, un des plus beaux monuments de l'Angleterre. Elle fut détruite par le feu, le 2 janvier 1779. Ce dommage a été réparé.

La grande salle d'entrée de cet hôpital a été peinte par sir James Thornhill. (1) Ces peintures sont presque

(1) Jacqnes Thornhill naquit en 1676, dans la province de Dorset. Il était fils d'un gentilhomme qui le laissa orphelin de bonne heure. La succession paternelle ne lui assurant pas une existence honorable, il chercha dans ses talents une ressource contre sa mauvaise fortune, et il entra chez un peintre, qui lui donna les premières leçons de son art. Il fit des progrès rapides; le desir de se perfectionner l'aiguillonnait sans cesse, et lui donnait beaucoup d'ardeur pour le travail. La nature l'avait doué d'une grande vivacité d'imagination, tempérée par un goût sûr et par un jugement solide. En peu de temps il surpassa son maître. Son pinceau facile multiplia ses productions; elles le firent connaître, et sa réputation s'étendit tous les jours. La reine desira le voir; elle fut satisfaite de son esprit et de ses talents, et résolut de se l'attacher par ses bienfaits. Elle le chargea de l'exécution de plusieurs grands ouvrages de peinture, et Thornhill justifia la confiance que sa souveraine avait mise en

toutes allégoriques. La ville de Londres personnifiée s'y retrouve avec tous ses attributs. La Tamise, la Saverne, l'Humber et la Tine y sont aussi désignées par les traits qui les caractérisent; enfin, les sciences, les arts et les vertus se font reconnaître aux emblêmes qui les distinguent, et les divinités de la fable viennent figurer, suivant l'usage, dans des scènes où on les ramène si souvent, et où elles ne se lassent jamais de reparaître.

Sur la frise qui règne autour de la grande salle, on lit cette inscription :

Pietas Augusta, ut habitent securè et publicè alantur, qui publicæ securitati invigilarunt, regia Grenovici, Mariæ auspiciis, sublevandis nautis destinata, regnantibus Guglielmo et Mariâ MDCXCIV.

La statue qui s'élève au milieu de l'esplanade est celle de Georges II. Deux vastes globes, dont l'un représente les mouvements célestes, et l'autre une

lui. De nouvelles récompenses l'engagèrent à faire de nouveaux efforts pour mériter la faveur dont il était honoré. La place de premier peintre de Sa Majesté était vacante; la reine la lui donna avec le titre de chevalier. Soigneux de sa fortune autant que de sa réputation, Thornhill acquit de grands biens, et racheta ceux que son père avait vendus. Il fut quelque temps après nommé membre du parlement; mais les richesses et les honneurs ne le détournèrent pas de ses occupations favorites. Il cultiva tous les genres, et aspira à tous les succès : il peignit l'histoire, le portrait, le paysage; il était même à-la-fois peintre et architecte, et il donna plusieurs plans qui furent exécutés. Les peintures du dôme de Saint-Paul sont au nombre des ouvrages les plus considérables qu'il ait entrepris. Elles sont déja endommagées.

(*Galerie Historique.*)

sphère terrestre, surmontent la porte qui donne issue dans le parc.

Ce parc est d'une grande étendue; il est peuplé de daims et d'autres bêtes fauves. L'inégalité du terrain sur lequel il est planté, a laissé la liberté de ménager de charmantes perspectives. En plusieurs endroits la vue se porte du magnifique établissement de Greenwich, sur la Tamise, la suit dans son cours, descend jusqu'à la ville de Londres, et embrasse d'un coup-d'œil le tableau immense que présentent cette capitale et les belles campagnes qui l'environnent.

L'hôpital de Greenwich peut contenir deux mille matelots, et deux cents enfants de marins. Ces enfants sont instruits dans l'art de la navigation, et élevés pour le service de la marine royale. Chaque matelot invalide a par semaine, sept pains, pesant chacun seize onces, trois livres de bœuf, deux de mouton, une pinte de pois, enfin tout ce qui est nécessaire à la vie. On leur donne un habillement complet tous les deux ans.

Les étrangers sont tenus de payer une légère rétribution pour voir les différentes salles et parcourir l'intérieur de ce vaste monument. Le produit de ces rétributions est employé à l'entretien de l'école de mathématiques, pour assurer un fonds à l'hôpital. Tous les matelots en activité de service, tant ceux de la marine royale, que ceux des vaisseaux marchands, contribuent à raison de six sols par mois, qu'on retient sur leur paye. En conséquence tout marin qui peut produire un certificat portant, qu'il n'est plus en état

de servir, et qu'il a été blessé en combattant sur le vaisseau d'un armateur, est admis dans l'hôpital, et jouit du même privilége et des mêmes avantages que ceux qui ont servi sur les vaisseaux du roi.

Page 279.

Hôpital de Chelsea.
Chelsea Hospital.

HOPITAL DE CHELSEA.

Cet hôpital commencé par Charles II, sur les ruines d'un collége destiné par Jacques Ier à une école de théologie, fut continué par Jacques II, et achevé sous le règne de Guillaume et de Marie. Il est situé sur les bords de la Tamise, à l'ouest, et à un mille environ du parc de Saint-James. Les invalides des troupes de terre y trouvent un asyle, mais non tous les avantages qui sont accordés aux invalides de la marine à Greenwich; c'est ce qui donne une idée de l'esprit national des Anglais, toujours plus disposés à payer les services qui augmentent leurs richesses, qu'à récompenser ceux qui ne peuvent contribuer qu'à sa gloire. Cependant rien ne manque aux pensionnaires. Ce sont des vétérans qui doivent avoir au moins vingt ans de service, ou être mis par leurs blessures hors d'état de porter les armes. Ils sont nourris, blanchis, logés et habillés, au nombre de quatre cents, non compris les officiers. La maison est montée sur le pied d'une place de guerre, et tous ceux qui l'habitent sont obligés de faire le service à leur tour.

Les pensionnaires externes, qui sont au nombre de huit à neuf cents, ont chacun sept livres douze sols six deniers sterling par an. La dépense totale se

monte à cent cinquante mille livres sterling. Ces fonds proviennent d'une retenue d'un jour de paie de l'armée; quand cette retenue n'est pas suffisante, le parlement y supplée.

L'édifice de Chelsea, quoique bien loin de pouvoir être comparé à celui de Greenwich, est remarquable cependant par sa régularité et par ses belles proportions. Il a été construit sur les dessins de Christophe Wren. La façade, du côté du nord, se présente au bout d'une esplanade plantée d'arbres; et celle du côté du sud, à l'extrémité d'un superbe jardin qui donne sur la Tamise. Au centre de cette façade s'élève un fronton soutenu par quatre colonnes, et surmonté d'une tourelle. Sous cette espèce de portique, ou de péristile, s'ouvre la porte principale qui conduit d'un côté à la chapelle, et de l'autre à la salle où tous les pensionnaires dînent à une table, et les officiers à l'autre. Les bâtiments en aile s'étendent à l'est et à l'ouest. Du côté du nord ils joignent la chapelle et le réfectoire; ils ont vue sur la Tamise du côté du sud. Leur longueur est à peu près de trois cent soixante pieds, et leur largeur de quatre-vingts. L'architecture de ce monument est d'une élégante simplicité. Ses logements sont commodes et agréables, sa situation est heureuse, et il remplit parfaitement l'intention des fondateurs.


NAPOLI

Page 281. Pl. 34



Baugean.

Hamptoncourt.

HAMPTONCOURT.

(FAÇADE DU CÔTÉ DU JARDIN.)

Si quis opes nescit (sed quis tamen ille?) Britannas,
Hamptincurta, tuos consulat ille Lares.
Contulerit toto cùm sparsa palatia mundo,
Dicet, ibi reges, hîc habitare Deos.

Toi qui ne connais pas l'opulente Angleterre,
Viens, et vois d'Hamptoncourt les murs majestueux,
Et dis, les comparant à ces palais nombreux
Répandus sur toute la terre:
Là le séjour des Rois, ici celui des Dieux.

L'ADULATION a dicté ces vers au célèbre Grotius; ils peuvent donner une idée de l'admiration que ce palais excitait de son temps. On ne doit pas le juger sur ces expressions exagérées du poëte, et il s'en faut que ce monument réponde à l'idée qu'il a voulu en donner aux étrangers.

La maison royale d'Hamptoncourt est située sur les bords de la Tamise, à quinze milles de Londres, dans le comté de Surry. Ce fleuve baigne de ses eaux la moitié du parc, et les bâtiments s'élèvent au milieu

des jardins dont on admire la régularité et l'heureuse ordonnance. C'est de ce côté que l'édifice se présente dans toute sa magnificence, et sans doute il serait regardé comme un des plus beaux de l'Angleterre, si les défauts de l'architecture gothique ne se mêlaient pas aux belles proportions de l'architecture grecque et romaine. En effet, des trois corps dont il est formé, les deux premiers sont bâtis dans un style gothique, et le reste dans le style moderne qui a succédé au premier. On reconnaît dans cette partie le talent de Christophe Wren; c'est sur ses dessins qu'elle a été construite.

Dans l'origine, ce palais fut bâti par le célèbre Volsey. Il y déployait un luxe que ses ennemis s'efforcèrent de rendre suspect au soupçonneux Henri VIII; Volsey sut prévoir sa disgrace, et prévenir le coup qu'on allait lui porter; il abandonna Hamptoncourt à son maître, qui, en échange, lui permit d'habiter Richmond.

Il reste très-peu de chose des bâtiments élevés par ce ministre. Guillaume III, et sa femme Marie, trouvant la situation délicieuse, jetèrent les fondements d'un nouvel édifice, et s'appliquèrent à l'embellir. Ils firent bâtir la superbe façade qui donne sur le parc.

Le grand escalier qui conduit aux appartements a été peint par *Verrio*, artiste italien. Ce peintre a couvert le plafond et les murs de cet escalier de toutes les divinités de l'olympe. Il a décoré aussi, conjointement avec Thomas Thornhill, une partie des appartements. Nous ne suivrons pas les auteurs anglais dans leurs

longues descriptions des plus petits objets contenus dans les différents salons ; nous observerons seulement que tout y répond à la grandeur de l'édifice et à la majesté du souverain qui l'habite. On y trouve un grand nombre de meubles riches et précieux, et de tableaux des meilleurs maîtres; on y remarque surtout, dans le cabinet de la reine Marie, une tenture travaillée en entier de sa propre main. De très-beaux vases et des statues de bronze ou de marbre embellissent les jardins, où l'on admire une allée de maroniers d'une grandeur et d'une beauté telle qu'on n'en trouverait peut-être pas de semblables dans l'Europe entière.

Charles Ier fut retenu quelque temps prisonnier dans le château d'Hamptoncourt; après la mort de ce malheureux prince, l'usurpateur y établit sa résidence, et son exemple fut suivi par Charles II, Jacques II, Guillaume III, dont cette habitation devint la demeure favorite. Anne, Georges Ier et Georges II n'y ont fixé que rarement leur séjour. Georges III ne l'a jamais habité. Le stathouder, exilé de Hollande, y demeura depuis 1794 jusqu'en 1800. Cette maison royale est maintenant abandonnée à de simples particuliers, et il est aisé de s'apercevoir que la cour s'en est éloignée; on la croirait déserte, et elle ne semble plus avoir aujourd'hui la même splendeur. Les palais ne doivent être habités que par des souverains; ils perdent, par leur absence, tout l'éclat qui environne les rois sur le trône.

C'est dans le château d'Hamptoncourt qu'on avait

d'abord déposé les célèbres cartons de Raphaël qui devaient être exécutés en tapisserie. On les a transportés, comme nous l'avons dit, à Londres, dans le palais de la Reine.



Page 183.

Pl. 35.

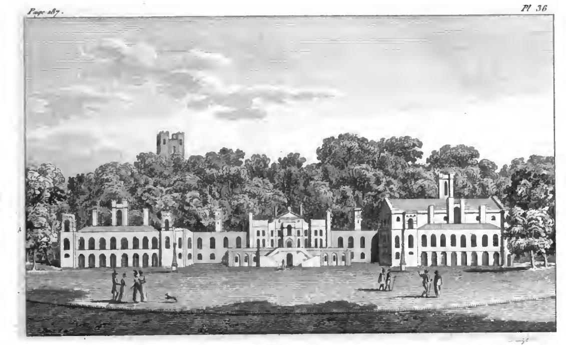


Esher Place.

Baugean



Page 187. Pl. 36



Claremont.

ESHER-PLACE.

Esher est un petit village, au sud-ouest de Kingston, dans le comté de Surry, agréablement situé, et remarquable par un édifice gothique assez élégant, nommé *Esher-place*. C'est une des maisons de plaisance bâties par le cardinal Wolsey. A l'exception des deux tours, elle a été reconstruite entièrement par Henri de Pelham. Ce fut là, dit-on, que Wolsey fut arrêté pour la première fois, pour avoir refusé d'annuller le mariage de Henri VIII avec Catherine d'Arragon. L'édifice est de briques. Les fenêtres seules et les portes sont en pierres. L'ensemble a de la grâce et de la régularité. Les deux tours sont surmontées de deux espèces de dômes, dans le genre moresque. Les appartements sont décorés avec beaucoup de recherche, mais d'une manière conforme au style de l'architecture. On y admire des devants de cheminée en marbre d'une grande beauté, des tableaux précieux, et une bibliothèque renfermant une collection intéressante de livres anciens et modernes.

La rivière Mole, qui baigne le parc, ajoute un nouvel agrément à cette jolie habitation. A quelque distance de la maison, un pavillon d'été s'élève sur une colline, d'où la vue embrasse une vaste étendue de pays arrosée par la Tamise, et variée par des plantations

de toute espèce. Le cours majestueux de ce fleuve, au milieu d'une campagne fertile, vivante, et souvent très-pittoresque, multiplie dans les environs de Londres, les aspects les plus heureux, les paysages les plus frais et les plus romantiques, et donne un charme particulier aux maisons de plaisance qui embellissent ses rivages.

CLAREMONT.

Claremont est situé à peu de distance d'Esher-place, à seize milles environ de Londres. Le château, seigneurie du lord Clive, n'a rien de bien remarquable. Il est d'une extrême simplicité, qui n'est pas dépourvue d'élégance. Les bâtiments se détachent sur un fond d'arbres, dont le sommet les domine, et ce tableau plaît à la vue qui, fatiguée de la blancheur des murailles, se repose agréablement sur la verdure qui les couronne.

Le jardin qui accompagne cette charmante habitation est un des plus jolis jardins irréguliers qu'il y ait dans toute l'Angleterre. L'inégalité du terrain a singulièrement favorisé son heureuse distribution ; tout y est d'une fraîcheur qui ne laisse rien à desirer. Le désordre le plus piquant fait oublier par-tout que l'art a imité la nature, et on croirait que c'est la nature elle-même qui a pris plaisir à rassembler dans un espace assez borné tout ce qu'elle a de plus aimable dans sa simplicité, de plus riche dans sa magnificence, de plus hardi et de plus pittoresque dans ses caprices. Tel est le prestige qui vous séduit dans ces jardins enchantés, qu'on est même trompé sur leur véritable étendue, et que le nombre, la diversité et le choix des objets renfermés dans cette enceinte, n'en laissent pas

apercevoir les limites. D'heureuses perspectives bien ménagées, des échappées de vue que l'on n'attend pas, et qui, au détour d'une allée ou à travers l'arcade naturelle d'un berceau, laissent tout à coup les regards s'égarer dans une vaste campagne, semblent présenter cette même campagne comme une dépendance des jardins délicieux qu'elle environne, et ne donner à ces jardins d'autres bornes que celles de l'horison.

La promenade qui conduit de Claremont à l'Hermitage est regardée comme un modèle dans ce genre, à cause de l'agréable confusion qui règne dans les bosquets plantés sur les bords de l'avenue, dans les sentiers qui la traversent, dans les gazons qui la revêtent, et les massifs de verdure, jetés au hasard de distance en distance, pour prévenir l'ennui que causerait une froide uniformité et une régularité fastidieuse.

C'est dans ce séjour agréable que le duc de Newcastle venait se reposer, au sein de sa famille et de quelques amis, des embarras du grand monde, du tumulte de la ville, et des intrigues de la cour. Il fit abattre l'ancien édifice, et le fit rebâtir dans un meilleur goût; mais la mort ne lui laissa pas le temps de le voir achevé.


Biblioteca Nazionale V. E.
NAPOLI

Page 289. Pl. 37



Foots Cray Place.

FOOTS-CRAY-PLACE.

Foots-cray-place est un petit village situé à douze milles de Londres, dans le comté de Kent. Il est remarquable par la maison élégante qui en est voisine, et qui appartenait autrefois à Bouchier Cleeve, écuyer. C'est un très-joli édifice, d'ordre ionique, bâti par sir Cleeve, lui-même, sur un dessin de Palladio. Il a toute la grâce des compositions de ce célèbre architecte. Les quatre façades s'annoncent par quatre portiques, qui conduisent à une salle octogone et à une galerie, d'où l'on passe dans les divers appartements. La maison est en pierres, mais les offices, situés de chaque côté, à quelque distance, sont en briques.

Cette charmante habitation est agréablement située. Elle est bâtie sur une éminence, au milieu d'une campagne riante qui, de tous les côtés, présente des points de vue pittoresques. Une pente douce fait descendre insensiblement jusqu'à une rivière artificielle, dont le lit ne paraît pas avoir été creusé par la main des hommes, tant on a bien imité le désordre et les sinuosités d'un courant naturel. Lorsque l'eau qui remplit ce canal est montée à une hauteur suffisante, elle tombe en cascade, et retourne à la rivière de Cray, d'où elle est tirée. C'est cette même rivière qui donne son nom au village voisin.

Les jardins qui accompagnent cette jolie maison de plaisance, sont d'une extrême simplicité. La distribution des appartements est bien entendue, et on remarque le goût et la richesse de leurs décorations. Dans la galerie qui occupe toute la longueur de la façade au nord, on admire plusieurs tableaux des meilleurs maîtres italiens.


Nazionale
NAPOLI



Vanstead.

WANSTEAD,

MAISON DU COMTE DE TYLNEY.

La plupart des maisons de plaisance où se refugie le luxe des grands, qui, à Londres craignent d'exciter l'envie par l'ostentation de leurs richesses, et de perdre la faveur populaire dont ils ont besoin pour s'élever aux charges et aux dignités, sont situées dans le comté de Surry, à l'ouest de Londres, sur les bords ou dans le voisinage de la Tamise. Elles sont beaucoup plus rares dans le comté d'Essex, à l'est de Londres. C'est un pays marécageux, où les rives du fleuve sont couvertes de manufactures et de fabriques, et où l'activité du commerce troublerait trop souvent le repos de l'opulence. C'est cependant dans cette province qu'est située l'habition de Wanstead, sur la lisière de la forêt d'Epping, et près de Woodfort, à six milles environ de la capitale. Elle fut bâtie, en 1715, par le premier comte de Tylney, lord Castlemaine, sur les dessins de Campbell. La façade qui est bâtie en pierres de Portland, a deux cent soixante pieds de longueur. Elle est comparable à tout ce que l'Italie a de plus parfait en ce genre. Vis-à-vis cette façade est un vaste bassin octogone; à droite et à gauche s'élèvent, sur leurs piédestaux, deux statues, celles de Vénus et

d'Hercule. Derrière, des vases et des obélisques se succèdent alternativement. L'architecture de l'édifice a beaucoup de noblesse et de régularité. Le rez-de-chaussée est surmonté d'un seul étage terminé par une balustrade. Le corps de logis, plus élevé que les deux ailes, est orné d'un portique soutenu par six colonnes d'ordre corinthien. Le fronton est enrichi de sculptures. On monte à ce portique par un double escalier qui conduit à une salle de cinquante-trois pieds de longueur sur quarante-cinq de largeur. Les appartements sont décorés avec magnificence, et répondent à la beauté de l'extérieur. De la façade qui donne sur le jardin, on a une vue très-étendue sur la campagne.

C'est ici le lieu de parler du monument que renferme l'église du village de Wanstead. Dans cette église, rebâtie par sir Richard Child, lord Castlemaine, on voit un tombeau érigé à la mémoire de sir Josiah Child, aïeul du dernier comte de Tylney. Ce tombeau se ferait remarquer parmi ceux de l'abbaye de Westminster. La statue de Josiah s'élève sur un piédestal. Au-dessous on voit Bernard, son second fils, et, de chaque côté, une femme dans l'attitude de la plus vive douleur. Plus bas, un jeune enfant souffle des bulles de savon, emblème de l'éclat, de la fragilité et du néant des choses de ce monde.

Page 243. Pl. 39



Chiswick.

CHISWICH,

MAISON DE LORD BURLINGTON.

Toi-même, viens enfin prendre place en mes chants,
Chiswich, plein des trésors de la ville et des champs;
Soit que dans tes bosquets j'admire la nature,
Soit que ton élégante et noble architecture,
Dans ce beau pavillon dont l'œil est amoureux,
Du grand Palladio m'offre l'ouvrage heureux;
Soit que dans ce salon où la toile respire,
La Flandre et l'Ausonie offrent à Devonshire
D'innombrables beautés qu'efface un de ses traits.
Charmez donc ses loisirs, beaux lieux, asiles frais;
Et quand son goût vous prête une grâce nouvelle,
Croissez, ombragez-vous et fleurissez pour elle.
(*Poëme des Jardins, par Delille, chant premier.*)

Chiswich, bâti par lord Burlington, d'après les dessins de Palladio, est regardé comme la plus belle maison de plaisance de toute l'Angleterre. Cette charmante habitation aurait suffi pour donner aux Anglais une idée de la supériorité de l'architecture italienne sur l'architecture pesante et gothique, qui avait chargé leur territoire de monuments si lourds dans leur légèreté apparente, et si pauvres dans leur magnifi-

cence prodigue de vains ornements. Lord Burlington, dont nous avons déja eu occasion de louer le goût en architecture, a contribué plus que tout autre à faire abandonner ce genre de construction, pour revenir aux véritables principes de l'art; et son exemple a ramené la multitude. Disciple de Palladio, dont il admirait particulièrement le génie, il ne pouvait rendre un plus bel hommage à son maître, qu'en faisant bâtir pour lui-même une maison de campagne, dont le plan lui avait été donné par le célèbre architecte de Vicence.

Cette maison de campagne, d'une médiocre étendue, est un chef-d'œuvre de simplicité, d'élégance et de régularité. Elle est précédée par une cour spacieuse, entourée d'une palissade d'ifs, et de bornes plantées de distance en distance. Le bâtiment est construit en pierre de taille, dont la blancheur contraste avec la verdure sombre de deux allées de cèdres, à travers lesquelles on arrive à Chiswich.

Deux statues, celle de Palladio et celle d'Inigo Jones, s'élèvent de chaque côté du double escalier de marbre, orné de balustrades et de vases, qui conduit à un portique soutenu par six colonnes d'ordre corinthien. Les colonnes, le fronton, la corniche, l'architrave, sont dans les proportions les plus heureuses, et donnent à cette façade une grâce toute particulière : on dirait l'entrée d'un temple habité par une des divinités paisibles, dont la fable a peuplé les campagnes.

La façade qui donne sur le jardin est plus simple,

mais elle est dessinée avec le même goût que la précédente; et celle qui est tournée vers la rivière Serpentine ne ressemble ni à l'une ni à l'autre, et ne fait pas moins honneur au talent de l'architecte qui a su si bien varier les divers aspects d'un même édifice, sans détruire l'harmonie qui doit régner entre eux.

Le salon principal est au centre du bâtiment. Il est de forme octogone, et reçoit la lumière d'en haut par les ouvertures pratiquées dans un dôme qui le surmonte.

Les appartements décorés avec beaucoup de magnificence, renferment une précieuse collection de tableaux, parmi lesquels on en remarque plusieurs des peintres les plus célèbres, tels que le Dominiquin, le Guide, l'Albane, le Poussin, Paul Veronèse, Rubens, Carle Maratte, Piétre de Cortone, Salvator Rosa. On y admire quelques portraits de Vandyck, entre autres ceux de Charles II, de la reine, son épouse, et de ses deux enfants.

Lord Burlington a montré le même goût dans la distribution du jardin qui accompagne son château. Des tapis de gazon, des massifs d'arbres toujours verds, des vases, des statues, dont les plus remarquables sont trois antiques, trouvées à Rome dans la fouille des jardins d'Adrien ; tous ces objets divers sont disposés dans l'ordre le plus agréable à l'œil, et le mieux entendu par rapport à la grandeur et à la situation du jardin.

Des orangers, dont le parfum se répand dans toute la maison, lorsqu'ils sont en fleurs, garnissent une

orangerie placée à droite de la maison, derrière un petit bois de haute futaie ; à gauche on découvre la rivière Serpentine à travers des bouquets d'arbres plantés sur ses rives. Plus loin, un temple romain, un obélisque, une pièce d'eau précèdent un grand espace vide, coupé par trois avenues qui aboutissent à trois édifices différents. Enfin, d'une terrasse élevée sur les bords de la rivière, on a une vue très-étendue sur la campagne ; et le paysage, qui se déploie dans un vaste horizon, est encore animé par les bateaux que l'on voit, à la marée montante, courir sur la surface de la Tamise.


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI



Maison de campagne de Garrick.
David Garrick Seat.

MAISON DE GARRICK.

La maison de Garrick est située à Hampton, sur les bords de la Tamise. Son architecture est d'une élégante simplicité, et n'a rien de remarquable par elle-même; mais la beauté du site, l'agrément des jardins, la fraîcheur du paysage qui l'environne, coupé par les sinuosités d'un sentier qui conduit de la maison à un petit temple, en forme de rotonde, consacré à la mémoire de Shakespeare, le plan gracieux de ce temple qui est précédé d'un portique servant de vestibule, un salon dans lequel on a élevé la statue du premier des poëtes tragiques anglais, tout donne à ce charmant séjour un caractère particnliér, et contribue à faire oublier le peu d'étendue de la maison et de ses dépendances. Ce qui ajoute à l'intérêt qu'inspire cette jolie habitation, c'est le souvenir du célèbre acteur qui s'y retira vers la fin de ses jours, de ce Garrick, qui fut également parfait dans les rôles de la comédie et de la tragédie, excellent, même dans la farce; le seul qui ait pu élever son talent à la plus grande hauteur, et le rabaisser à l'imitation exacte de la nature commune et triviale. Nos lecteurs seront peut-être satisfaits de trouver ici quelques détails sur cet acteur célèbre, qui a fait long-temps les délices de l'Angleterre, et dont la réputation s'est étendue hors

de sa patrie, dans tous les lieux où les beaux arts sont cultivés et où les talents sont en honneur.

Garrick, capable de donner à ses traits, d'une mobilité excessive, l'expression de toutes les passions, et même, ce qui paraît bien plus surprenant encore, la physionomie et le caractère d'une figure étrangère, était éloquent dans son silence, et ne laissait jamais de sang-froid ceux qui le regardaient ou qui l'écoutaient; littérateur estimé, en même-temps que sublime comédien, il s'est distingué par le goût, le naturel et l'originalité de ses ouvrages. On a de lui des épigrammes, des odes, des comédies; mais quoique ses comédies, jouées par lui, aient plus ou moins réussi au théâtre, quoique dans toutes il ait montré une grande connaissance de la scène, et déployé une gaieté vive et franche, la gloire de l'auteur est restée bien au-dessous de celle de l'acteur. L'un n'a obtenu que des succès ordinaires, l'autre a excellé dans son art.

En 1763, Garrick visita les principaux théâtres de l'Europe; il porta, dans tous les lieux où il s'arrêta, cet esprit observateur, qui profite de tout ce qu'il voit, et s'enrichit par l'expérience et par la réflexion. On le reçut avec cet enthousiasme qu'inspirent les hommes extraordinaires. A son retour, il étonna ceux même qui étaient le plus accoutumés à ses prodiges; il se surpassa lui-même.

Aucune des qualités qui font le grand acteur ne lui manquait; il avait la taille belle et bien prise; son organe était clair et sonore; sa figure vive et

animée ; sa mémoire imperturbable. Son ame se répandait sur sa figure, et parlait par tous ses traits. Entre les preuves les plus extraordinaires que cet acteur inimitable a données de la prodigieuse facilité qu'il avait à changer sa figure, pour prendre celle d'une autre personne, et faire illusion à ceux mêmes qui le connaissaient le mieux, on cite la *représentation* qu'il donna à ses amis, de toute la cour de Louis XV. Il n'avait vu ce monarque, et les grands qui l'entouraient, qu'une seule fois, mais sa mémoire les lui peignit avec tant de fidélité, et les muscles de son visage obéirent avec tant de souplesse au jeu qu'il leur donna pour saisir la physionomie de ces illustres personnages ; en même-temps il imita si bien leur démarche et leur attitude, que tous les spectateurs les reconnurent successivement, et nommèrent, chaque fois que Garrick reparut devant eux, Louis XV, le dauphin, le duc d'Orléans, le maréchal de Richelieu, ou quelque autre personne de la suite du roi. Il fit plus : Fielding, avec qui il était lié d'amitié, était mort, et on ne possédait aucun portrait de cet écrivain célèbre ; Garrick seul pouvait y suppléer, et il fallait un prodige pour cela. L'amitié fit ce prodige, et Garrick prit la physionomie de Fielding avec tant de vérité, qu'il put servir de modèle, et que jamais portrait ne fut plus ressemblant.

Garrick dirigea pendant vingt-neuf ans le théâtre de Drury-lane, et fut la principale cause de sa prospérité. A soixante ans, couvert de gloire, riche et considéré, il voulut se reposer de sa longue et fati-

gante carrière, et après avoir fait ses adieux au public, qui lui témoigna tout le regret qu'il avait de le perdre, il se retira dans sa maison de campagne; une maladie cruelle qui le tourmentait depuis long-temps, l'enleva le vingt janvier 1779, à l'âge de soixante-trois ans, dans sa maison des Adelphi, à Londres, où il s'était fait transporter.





Collège d'Eaton.
Eaton College.

COLLEGE D'EATON.

Le village d'Eaton est situé à vingt-deux milles de Londres, dans le *Buckingham-Shire*. Un pont qui détermine les limites respectives des comtés de Bucks et de Bercks, le sépare de Windsor. En 1441, Henri VI fit bâtir, près de ce village, un collége destiné à recevoir soixante jeunes gens qui, de-là, sont envoyés à Cambridge. Outre ces soixante pensionnaires, qui y sont élevés aux frais du roi, on y admet encore les enfants des premières maisons du royaume, moyennant une pension dont le prix est proportionné à l'importance de l'établissement. Des sujets distingués sont sortis de ce collége où l'on fait d'excellentes études, et où l'enseignement des sciences exactes est très-perfectionné. On y compte une première et une seconde classe, et chaque classe est subdivisée en trois ; vers le mois d'août, on fait subir un examen à ceux qui doivent être envoyés à l'université de Cambridge. Les douze élèves qui, à ces examens, font preuve de plus d'instruction, ont le droit, après trois années d'études à Cambridge, d'être reçus parmi les membres de l'université, et ils usent ordinairement de ce privilége, à moins qu'ils ne se marient, ou qu'ils n'acceptent quelque dignité ecclésiastique.

Les bâtiments ne sont pas remarquables par leur

architecture; la chapelle seule, quoique gothique, est regardée avec quelque intérêt par les connaisseurs. On voit dans la grande cour du collége une belle statue de son fondateur. Le docteur Godolphin la fit ériger à ses frais. Le lord Reeves, et Waddington, évêque de Chester, ont fait don à cet établissement de leurs bibliothèques, et aujourd'hui la collection de livres qu'il renferme est aussi complète et aussi riche qu'on peut le desirer. Les jardins qui accompagnent le collége sont vastes et bien entretenus. Ils s'étendent jusqu'à la Tamise, sur les bords de laquelle le village d'Eaton est situé.



Pag. 203 Pl 42



Chateau de Windsor.
Windsor Castle.





WYCKHAM.

Houbraken del. *Landon direx.*

WINDSOR.

(Windsor-castle.)

Le château de Windsor, le seul en Angleterre, qui, par son étendue, sa magnificence et la beauté de sa situation, soit digne d'être le séjour d'un monarque, et annonce véritablement une habitation royale, est distant de Londres de vingt-deux milles, et s'élève sur une colline, au milieu d'un riant paysage, et sur le bord méridional de la Tamise. Il fut bâti par Guillaume-le-Conquérant, peu de temps après que ce prince se fut rendu maître de l'Angleterre. Henri Ier l'augmenta et l'entoura de murs. Edouard Ier y établit de préférence sa demeure ordinaire. Edouard III y naquit. Ce dernier chargea William Wickham (1), depuis évêque

(1) « L'Angleterre compte pen de meilleurs citoyens, de magistrats plus intègres, d'ecclésiastiqnes plus vertuenx que Guillaume Wickham, né dans le comté de Sonthampton, en 1324. Présenté de bonne heure à la cour d'Edouard III, il snt gagner la confiance de ce monarqne, et mériter son estime. Edouard lui confia la surintendance de ses bâtiments, et lè chargea de diriger la nouvelle construction du palais de Windsor. Les ennemis de Wickham saisirent cette occasion pour le perdre, et ils l'accusèrent de vouloir s'attribuer tout l'honneur de ce bel édifice. Edouard ent le bon esprit de ne pas le condamner sans l'entendre; et Wickham se défendit de manière à augmenter la bonne opinion que le monarque avait de son esprit et de sa fidélité. Ce fut à-peu-près à cette époque que s'étant consacré à l'état ecclésias-

de Vinchester, dont il connaissait le goût et les talents en architecture, de construire sur un nouveau plan ce château dont il voulait faire son palais d'été, et qui ne lui paraissait pas assez magnifique pour servir de demeure à un souverain. Charles II donna tous ses soins à l'embellir, et c'est depuis ce prince, que le palais de Windsor est devenu l'habitation la plus délicieuse des rois d'Angleterre. Sous le règne actuel, on y a fait quelques changements. Le fossé qui l'environnait a été comblé; une éminence qui gênait la vue du côté de l'est a été applanie; des fortifications ont été abattues ; enfin, depuis deux siècles, on a moins songé à sa défense qu'à ses embellissements, et, s'il présente un aspect moins redoutable, il plaît davantage aux regards, par la beauté de ses constructions nouvelles, par l'agrément de sa situation, et la variété pittoresque des bois, des jardins et des eaux qui l'environnent.

tique, il fut élevé à la dignité d'évêque de Vinchester.... Ses ennemis parvinrent à le perdre dans l'esprit du duc de Lancastre, fils du monarque, et à le faire disgracier par le roi lui-même, qui lui rendit ensuite son amitié, mais qui mourut trop tôt pour le mettre à l'abri de toute persécution. Accusé en justice, il se défendit d'une manière victorieuse, et ses juges reconnurent son innocence.

« De retour dans son diocèse, il fonda les colléges d'Oxford et de Vinchester. Rappelé à la cour, il y fut encore persécuté, et il s'en retira de nouveau. La construction d'une cathédrale magnifique, qui ne le cède qu'à celle de Londres, occupa ses loisirs. Il acheva sa carrière d'une manière aussi tranquille que sa vie avait été agitée, et mourut en 1404, dans sa quatre-vingt-unième année. »

(Galerie Historique.)

Le château est élevé sur une colline qui domine une vaste plaine traversée par la Tamise; du côté opposé, des montagnes couvertes de bois, et disposées en amphithéâtre, forment le fond du tableau.

Une terrasse de dix-huit cent soixante-dix pieds de longueur conduit à un parc qui entoure le palais, et qui est appelé le petit parc, pour le distinguer du parc proprement dit, bien plus étendu, et qui communique avec le précédent. Des murs ceignent le petit parc, et cette clôture a quatre milles de circonférence. Les allées servent de promenade, et celle qui est désignée sous le nom de l'*Allée d'Elisabeth*, est particulièrement le rendez-vous de la meilleure compagnie, qui y vient chercher l'ombre et le frais dans les belles soirées d'été.

Une large tour sépare les deux cours principales du château, qui, avec ses dépendances, couvre un terrain de plus de douze arpents. Une de ces cours forme un carré régulier. Le côté du nord est occupé par les appartements et la chapelle de Saint-Georges; celui du sud, par les appartements du prince de Galles et ceux des grands officiers de la couronne. La tour, à l'ouest, est la résidence du gouverneur. Cette tour est bâtie sur la partie la plus élevée de la colline, et des fenêtres qui l'éclairent, la vue embrasse une vaste étendue de pays.

La chapelle de Saint-Georges partage la seconde cour en deux; il faut traverser la précédente pour arriver aux appartements royaux. Un vestibule soutenu par des colonnes d'ordre ionique, conduit à ces apparte-

ments, et au grand escalier d'où l'on passe dans la salle des gardes de la reine, dans la salle du dais de la reine, dans la salle d'audience, dans la salle du bal, etc. Les plafonds et les tapisseries qui couvrent les murs de ces différentes salles sont ornés de peintures et de tableaux dont la plupart sont allégoriques, et d'une invention aussi pauvre que leur exécution est froide et maniérée.

De toutes ces salles, la plus belle, sans coutredit, est celle de Saint-Georges, ou autrement dite, des chevaliers de la Jarretière. Elle a cent huit pieds de longueur. A une de ses extrémités s'élève le trône royal, surmonté d'un octogone, dans lequel on voit au milieu d'une gloire, la crosse de saint Georges, entourée d'une jarretière; et supportée par des amours, avec cette inscription :

Honni soit qui mal y pense.

Vis-à-vis est une galerie où se placent les musiciens; des figures d'esclaves plus grandes que nature, lui servent de support.

La galerie des peintures en renferme plusieurs d'un grand prix : une *Sainte-Famille*, de Raphaël; une *Offrande des Mages*, de Paul Véronèse; des tableaux capitaux du Poussin, du Titien, de Vandick, de Holbein, du Bassan, et de quelques autres maîtres, appellent les regards et l'attention des amateurs. On a souvent observé que s'il n'est aucun pays où les beaux arts aient fait moins de progrès qu'en Angleterre, nulle part on ne montre plus d'empressement à s'en procurer les chefs-d'œuvres. Les Anglais ont peu d'ar-

tistes, mais ils ont de l'or, et ils savent se procurer les chefs-d'œuvres des écoles étrangères. Des maisons de simples particuliers renferment quelquefois des collections qui ne seraient pas déplacées dans les palais des grands, et même on peut remarquer qu'il n'y a pas de proportion entre cette espèce de luxe chez les sujets, et les richesses du même genre qui appartiennent au roi et à la nation. C'est le contraire en France, où les conquêtes du génie et de la valeur ont rassemblé ce qui était sorti de plus parfait du ciseau ou du pinceau des sculpteurs et des peintres dans tous les lieux et dans tous les âges, et où l'on peut admirer par tous les objets possibles de comparaison jusqu'à quel point les hommes ont su imiter et quelquefois embellir la nature.

Le grand parc, ou la forêt de Windsor a quatorze milles de circonférence. Il renferme une multitude de sentiers praticables qui se croisent dans tous les sens, des allées droites, des canaux, des rivières, des habitations, etc. Le gibier y est très-commun, et les daims particulièrement y sont très-nombreux.

Un des poëtes les plus célèbres de l'Angleterre, Pope, a chanté les jardins et la forêt de Windsor. Cet ouvrage, un des premiers qu'il ait publiés, contribua beaucoup à le faire connaître, et lui assigna dès-lors un rang distingué dans la littérature. Nous avons essayé d'imiter les passages où l'auteur anglais décrit les beautés pittoresques de la forêt de Windsor, et nous croyons devoir placer ici cette faible copie

d'un tableau original, pour en donner au moins quelque idée à nos lecteurs.

Imitation libre de quelques passages de la Forêt de Windsor.

Les coteaux, les vallons, et les bois et les plaines,
Changent souvent l'aspect de ces riants domaines;
Le saule qui s'élève au bord des clairs ruisseaux,
Y joint le frais de l'ombre à la fraîcheur des eaux;
Il penche doucement ses branches répétées
Dans le cristal tremblant des ondes argentées,
Et le flot toujours pur reproduit à nos yeux
Le mouvement des airs ou le calme des cieux.
Le peuplier aussi, cherchant un sol humide,
Ou s'élève en colonne, ou monte en pyramide,
Et le chêne étendant ses robustes rameaux,
De sa cime arrondie ombrage les hameaux.
Là, je vois un palais, plus loin, une chaumière;
On passe tour-à-tour de l'ombre à la lumière.
Des sentiers détournés trompent l'œil qui les suit,
Et le fleuve incertain se rapproche ou s'enfuit.
Désordre plein d'appas, variété piquante,
Dont s'éloigne à regret le sage qu'elle enchante!
La nature, sans fard, y plait par sa beauté,
Et l'ordre y naît toujours de la diversité.
A mes regards ainsi la bergère que j'aime,
Est toujours différente, et toujours elle-même:
Son langage est facile, et n'a rien d'apprêté;
J'aime son abandon, son ingénuité;
Libre dans son maintien que nul art ne captive,
Son alégresse est franche, et sa joie est naïve,
Enfin, toujours son ame a dicté ses discours,

Et sans chercher à plaire, elle plaira toujours.
O Windsor, telles sont tes aimables retraites!
Tes champs, aimés des rois, sont chéris des poëtes :
Des poëtes, des rois, séjour délicieux ;
Tes sites sont partout nobles ou gracieux.
Des bosquets unissant leurs mobiles ombrages,
S'arrondissent sur nous en dômes de feuillages,
Et de l'astre du jour la brillante clarté
De ces arbres blanchit le sommet agité ;
Mais il ne peut percer ce rempart de verdure ;
Le rayon glisse et meurt sous une voûte obscure,
Et Zéphir se jouant dans ces bocages verds,
D'un souffle caressant y rafraîchit les airs.
Ailleurs à vos regards la terre est découverte ;
Les arbres clair-semés sur la plaine déserte,
N'offrent au voyageur qu'un solitaire abri,
Et le défendent mal des ardeurs du midi ;
Ils semblent à regret se fuir dans la clairière.
Par le soleil dorée une épaisse bruyère
Couvre le sol ingrat d'un luxe infructueux.
Plus loin, des rocs noircis épouvantent mes yeux ;
Là, des monts azurés se perdent dans les nues ;
Ici, pour me frayer des routes inconnues,
J'écarte, en gravissant un pénible chemin,
La ronce dont les dards ensanglantent ma main.
Je redescends : ma vue avec plaisir s'égare
Sur des moissons en fleurs dont un pré me sépare :
De landes tout-à-coup ces prés environnés,
De leur stérilité paraissent étonnés.
Frappé de cet aspect, mon esprit se figure,
Dans une mer de sable, une île de verdure.

B.....P.

Parmi les maisons de plaisance des environs de Londres, dont nous ne donnons pas la vue perspective, on peut en citer quelques-unes, qui sont remarquables par la grâce ou la noblesse de leur architecture, la variété pittoresque ou la symmétrie imposante de leurs jardins, l'agrément ou la singularité de leur situation. Nous passerons en revue quelques-unes de celles qui possèdent le plus grand nombre de ces avantages.

BELVEDERE-HOUSE.

Cette jolie habitation est située sur une montagne, près Dérith, dans le comté de Kent. Jamais le nom de Belvédère ne fut mieux appliqué à un édifice; du sommet de la montagne, sur lequel celui-ci est bâti, on a effectivement la vue la plus étendue, la plus variée et la plus agréable possible. Il domine sur des vallons délicieux et sur une plaine riante, traversée par la Tamise. D'un côté, les vaisseaux dont elle est couverte, et qui déploient dans les airs leurs voiles, leurs pavillons et leurs banderoles; de l'autre, un paysage dont la fraîcheur ne saurait se décrire; tel est ce tableau charmant qui présente l'image de l'activité et du mouvement, en opposition avec le calme de la végétation, et le repos animé de la campagne. Il est peu de sites d'un effet plus piquant pour le pinceau des artistes; et le génie de Vernet, si habile à saisir les contrastes heureux, en eût tracé un tableau digne de figurer parmi les marines et les paysages de ce grand peintre.

Cette maison de campagne a été beaucoup embellie par sir Simpson Gideon; il a tiré tout le parti possible du terrain qu'il avait à sa disposition. Il a fait reconstruire la maison tout entière, et il ne reste plus de

l'ancien édifice qu'un beau salon, que son père avait fait bâtir. Elle renferme une collection de tableaux peu nombreux, mais tous bien choisis, et des meilleurs maîtres français, italiens et flamands.

MAISON DE M. KING.

Cette maison, située à un mille de Darking, petite ville du comté de Surry, a été bâtie sur une éminence, d'où la vue descend dans une vallée arrosée par la rivière Mole; elle est moins remarquable par elle-même, que par les jardins qui l'accompagnent. Ces jardins s'étendent sur le penchant de la montagne, et s'annoncent par un bois disposé en labyrinthe. C'est dans ces mêmes jardins qu'on retrouve plusieurs monuments de cette humeur sombre et mélancolique, si rare chez les autres nations, et si commune chez les Anglais. On dirait que la tristesse de leur climat, toujours voilé par un ciel nébuleux, se communique à leur ame, et que leur imagination se couvre du même deuil que la nature. A presque tous les points de rencontre des divers sentiers, qui se croisent dans les jardins et dans les bosquets dont nous venons de parler, on trouve des inscriptions suspendues aux branches des arbres, ou attachées à leur tronc, et le sens de ces inscriptions est toujours dicté par la morale la plus austère. Au-dessus de l'entrée du labyrinthe on lit ces mots : *procul este profani.* En poursuivant plus loin, on trouve une espèce d'hermitage nommé le *Temple de la mort*. Dans ce lugubre séjour, près

d'un monument élevé à la mémoire de lord Petre, on voit un pupitre qui invite à la lecture et à la méditation. Les murs sont couverts des sentences les plus solennelles d'Young et de quelques autres poëtes, détachés comme lui des grandeurs humaines et des vanités du monde. Ce n'est pas tout encore : ce tombeau, ces inscriptions, ces murs, séjour du recueillement et du silence, cet appareil funèbre, ne suffisent pas pour remuer l'ame mélancolique d'un Anglais ; il lui faut des impressions plus pénétrantes, des émotions plus vives, et un spectacle qui soit en harmonie avec les noires imaginations du spléen qui souvent le tourmente. Une porte de fer conduit à la *Vallée des ombres ;* à l'entrée de cette vallée, on passe entre deux tombes de pierre, sur lesquelles sont exposés deux crânes : l'un est celui d'un voleur de grand chemin, l'autre celui d'une célèbre courtisanne ; et, avant de continuer sa route, on est tenu, en les voyant, de réfléchir sur le néant du courage, de la prudence et de l'activité, sur-tout quand ces vertus sont tournées vers le crime ; sur la fragilité de la beauté, et la vanité des plaisirs, sur-tout lorsque l'on abuse de l'une, et qu'on veut se rassasier de tous les autres.

En avançant dans cette sombre vallée, on arrive à un pavillon divisé en deux parties ; dans la première on a représenté un incrédule, tourmenté par une incertitude effrayante, accablé d'une terreur vague et insurmontable à ses derniers moments, et s'écriant, dans les horreurs de sa douloureuse agonie, *où irai-je ?* A côté de lui on voit les livres dont la lecture l'a

perverti, tels que ceux de Hobbes, de Spinosa, de Toland, etc. Dans la seconde partie du pavillon, c'est un juste, s'endormant avec sérénité du dernier sommeil, et quittant la vie sans crainte, sans regrets et sans remords. La bible est ouverte devant lui, et les ouvrages des Clarke, des Tillotson, etc., indiquent dans quelle source pure il a puisé la paix de la conscience, le repos de la vie, et l'espoir de l'éternité. Devant chacun de ces tableaux on voit un buste dont la figure est couverte d'un masque que sa main soulève, avec cette inscription: *la vérité*.

Les deux tableaux, peints par Hayman, sont remarquables par la force de l'expression et la vigueur de la pensée.

GUBBINS OU GOBIONS.

Cette maison de campagne est située dans le Hertford-Shire, à quinze milles de Londres; mais elle n'a rien par elle-même qui la distingue ; son architecture est simple et commune. Ses jardins aussi bien dessinés que ceux dont nous venons de donner la description, méritent qu'on en fasse une mention particulière. Autant les premiers sont tristes et mélancoliques, autant ces derniers sont frais, riants et gracieux. On y a réuni tout ce qui pouvait leur donner plus d'agrément et de variété. Des points de vue bien ménagés, des tapis de verdure, étendus entre des bouquets d'arbres, dont le feuillage foncé contraste avec le verd plus tendre des prairies; des taillis, séparés par des espaces couverts d'une mousse de couleur d'or ; des allées sablées, serpentant dans le milieu des bosquets, et bordées d'arbres de haute tige ; des statues s'élevant à l'extrémité de ces voûtes de feuillages, et se dessinant sur un ciel azuré ou couvert de nuages ; une rotonde où aboutissent les détours incertains d'un labyrinte ; des pièces d'eau, dont le bassin clair et tranquille réfléchit la cime touffue des chênes et la forme pyramidale des peupliers plantés sur ses bords, enfin, mille autres choses dignes de l'attention des curieux; une grotte, un obélisque,


Nazionale V. E. III
NAPOLI



GIBBONS.



une cascade, un temple, un canal, un boulingrin, une orangerie, des pavillons, des berceaux, des statues, entre lesquelles on remarque celles du Temps, d'Hercule, de Cléopâtre piquée par un aspic, de Vénus et d'Adonis ; tout contribue à rendre cette habitation un des plus agréables séjours des environs de la capitale. Elle appartint originairement au célèbre Thomas Morus ; elle suivit le sort de ses autres biens confisqués lors de sa condamnation à mort, par Henri VIII. Élisabeth étant montée sur le trône, s'en empara, et en fit une maison royale; depuis elle a passé dans différentes familles.

KENSINGTON.

Kensington est un village très-peuplé, situé à deux milles de Londres. Le palais du même nom, bâti à peu de distance, fut acheté par Guillaume III, qui prit soin de l'augmenter et de l'embellir. Il ouvrit une route depuis ce palais jusqu'à celui de Saint-James, et la dirigea à travers Hyde-Park. La reine Anne, et ses successeurs, donnèrent plus d'étendue aux jardins. Ils détournèrent le cours de la rivière Serpentine, et la firent entrer dans cette enceinte où elle porte la vie et la fraîcheur. Ils ajoutèrent même à ces nouvelles plantations quelques arpents pris sur le terrain de Hyde-Park.

La disposition du lieu n'était pas avantageuse, et on n'a pu en tirer qu'un parti très-médiocre ; mais quoique ces jardins ne soient remarquables par aucune beauté particulière, leur étendue, le soin avec lequel ils sont entretenus, et sur-tout la proximité des plus beaux quartiers de Londres, tout contribue à y attirer une foule sans cesse renaissante. La route qui les traverse ne désemplit pas, et une multitude de tout âge et de toute condition se presse dans ses avenues.

Nous ne saurions donner une idée plus juste du spectacle que présente, dans les beaux jours, cette promenade si fréquentée et si brillante, qu'en mettant

sous les yeux de nos lecteurs ce même tableau tracé, d'après nature, par le chantre des jardins.

A peine l'alouette, à la voix matinale,
A du printemps dans l'air gazouillé le retour;
Soudain, du long ennui de ce pompeux séjour,
Où la vie est souffrante, où des foyers sans nombre
Mêlant aux noirs brouillards leur vapeur lente et sombre,
Par ces canaux fumeux élancés dans les airs,
S'envont noircir le ciel de la nuit des enfers,
Tout sort; de Kensington tout cherche la montagne:
La splendeur de la ville étonne la campagne.
Tout ce peuple paré, tout ce brillant concours,
Le luxe du commerce et le faste des cours;
Les harnois éclatants, ces coursiers dont l'audace
Du Barde généreux trahit la noble race,
Mouillant le frein d'écume, inquiets, haletants,
Pleins des feux du jeune âge et des feux du printemps;
Le hardi cavalier qui, plus prompt que la foudre,
Part, vole et disparaît dans des torrents de poudre;
Les rapides wiskis, les magnifiques chars,
Ces essaims de beautés dont les groupes épars,
Tels que dans l'Elysée, à travers les bocages,
Des fantômes légers glissant sous les ombrages,
D'un long et blanc tissu rasent le verd gason;
L'enfant, emblême heureux de la jeune saison,
Qui, gai comme Zéphyr, et frais comme l'aurore,
Des roses du printemps en jouant se colore;
Le vieillard dont le cœur se sent épanouir,
Et d'un beau jour encor se hâte de jouir;
La jeunesse en sa fleur, et la santé riante,
Et la convalescence à la marche tremblante,

Qui, pâle et faible encor, vient sous un ciel vermeil,
Pour la première fois saluer le soleil;
Quel tableau varié! Je vois sous ces ombrages
Tous les états unis, tous les rangs, tous les âges.
Ici, marche entouré d'un murmure d'amour,
Ou l'orateur célèbre ou le héros du jour;
Là, c'est le noble chef d'une illustre famille,
Une mère superbe et sa modeste fille,
Qui mêlant à la grâce un trouble intéressant,
Semble rougir de plaire, et plaît en rougissant;
Tandis que tressaillant dans l'ame maternelle
L'orgueil jouit tout bas d'être éclipsé par elle:
Plus loin, un digne Anglais, bon père, heureux époux,
Chargé de son enfant, et fier d'un poids si doux,
Le dispute aux baisers d'une mère chérie,
Et semble avec orgueil l'offrir à sa patrie.
....
Là, deux bons vieux amis vont discourant entre eux;
Ailleurs, un étourdi qu'emporte un char poudreux,
Jette, en courant, un mot que la rapide roue
Laisse bientôt loin d'elle, et dont Zéphyr se joue.
On se cherche, on se mêle, on se croise au hasard;
On s'envoie un salut, un sourire, un regard:
Cependant à travers le tourbillon qui roule,
Plus d'un grave penseur, isolé dans la foule,
Va poursuivant son rêve; ou peut-être un banni,
A l'aspect de ce peuple heureux et réuni,
Qu'un beau site, un beau jour, un beau spectacle attire,
Se souvient de Longchamp, se recueille et soupire.

(*Poëme des Jardins, par Delille, chant II.*)

PAINSHILL.

Et Painshill si charmant dans sa beauté modeste.
(*Poëme des Jardins, par Delille, chant premier.*)

CETTE jolie maison de campagne que le chantre des jardins caractérise d'un seul trait, en passant, est située sur une éminence, qui s'élève auprès d'une plaine fertile arrosée par la rivière Mole. Les jardins sont contigus à cette rivière; ils s'étendent en forme de croissant. Le parterre et l'orangerie avoisinent la maison. Au pied du côteau, sur lequel cette maison est bâtie, on a creusé un lac, planté d'arbres sur ses bords, et renfermant de petites îles, également couvertes de plantations et d'ombrages. Ces îles sont tellement disposées, et les arbres sont grouppés avec un tel artifice, que le lac paraît avoir beaucoup plus d'étendue qu'il n'en a réellement. A gauche, un bois épais dérobe la vue de la campagne ; du côté opposé, le parc est à claire voie; une rivière sort du lac, passe sous un pont de cinq arches, et porte la fraîcheur et le murmure de ses eaux dans la forêt. Sur le penchant de la montagne, on voit un hermitage qui offre un repos à l'œil, au milieu de cet amphithéâtre de verdure, qui descend jusqu'à la plaine; et, plus haut, tout à fait au sommet, une tour s'élève, surpasse en hau-

teur les plus grands arbres, et domine tout le paysage qui l'environne. Un sentier, d'une pente douce, conduit de la maison vers le lac, et aboutit à une allée qui s'étend le long du lac et de la forêt voisine; par cette allée, on arrive dans un endroit inculte où l'on a imité le désordre et l'abandon de la nature sauvage et pittoresque. En remontant sur l'éminence, vers la tour qui la couronne, on trouve un temple de Bacchus, dont le portique est surmonté d'un fronton, et orné de bas-reliefs. Une statue antique de ce dieu s'élève au milieu du salon, et en forme le plus bel ornement. De l'intérieur de cet édifice, et sur-tout du haut de la tour, on a une vue très-agréable.

Cette maison de plaisance est située près de Cobham, dans le comté de Surry, à vingt milles de Londres.

TWICKENHAM,

MAISON DE POPE.

Tel j'ai vu ce Twicknham, dont Pope est créateur;
Le goût le défendit d'un art profanateur,
Et ses maîtres nouveaux, révérant sa mémoire,
Dans l'œuvre de ses mains ont respecté sa gloire.
Ciel ! avec quel transport j'ai visité ce lieu
Dont Mindipe est le maître, et dont Pope est le Dieu !
Le plus humble réduit avait pour moi des charmes.
Le voilà ce musée où, l'œil trempé de larmes,
De la tendre Héloïse il soupirait le nom;
Là, sa Muse évoquait Achille, Agamemnon,
Célébrait Dieu, le monde, et ses lois éternelles,
Ou les règles du goût, ou les cheveux des belles;
Je reconnais l'alcove où jusqu'à son réveil,
Les doux rêves du sage amusaient son sommeil.
Voici le bois secret, voici l'obscure allée
Où s'échaufait sa verve en beaux vers exhalée :
Approchez, contemplez ce monument pieux
Où pleurait en silence un fils religieux :
Là, repose sa mère; et des touffes plus sombres
Sur ce saint mausolée ont redoublé leurs ombres;
Là, du Parnasse anglais le chantre favori
Se fit porter mourant sous son bosquet chéri;
Et son œil que déja couvrait l'ombre éternelle
Vint saluer encor la tombe maternelle.

(*Poëme des Jardins, par Delille, chant III.*)



La maison de Pope est située dans le village de Twickenham, à treize milles de Londres, et à peu de distance de la Tamise. Elle a été embellie par sir William Stanhope, qui a donné beaucoup plus d'étendue aux jardins, et qui a fait creuser une grotte au-dessus de laquelle il a placé le buste du premier maître de cette charmante habitation. Ce buste est en marbre.

Le village de Twickenham renferme plusieurs autres maisons de campagne très-agréables. Son église est un édifice moderne d'ordre dorique, d'une aimable simplicité. C'est dans cette église que le docteur Warburton, évêque de Glocester, a élevé, à la mémoire de Pope, un monument qui renferme les cendres de cet illustre poëte.

VAUXHALL.

Ces jardins célèbres sont situés dans la paroisse de Lambeth, à deux milles de Londres, sur les bords de la Tamise. Le voisinage du fleuve fait que, de plusieurs quartiers de la ville, on s'y transporte par eau. Ils sont ouverts tous les jours, excepté le dimanche, à six heures et demie du soir, depuis le mois de mai, jusqu'à la fin d'août. On a réuni dans cette vaste enceinte tout ce qui pouvait attirer la foule des oisifs, des curieux, ou des consommateurs. L'inégalité du terrain, dont on a heureusement profité, se prêtait d'elle-même à l'établissement de ces jardins irréguliers, déja en vogue dans toute l'Angleterre. On a disposé dans un désordre apparent les diverses plantations dont ce terrain est couvert, et il en résulte beaucoup de variété dans les sites, dans les points de vue, dans les paysages qui se renouvellent presque à chaque pas. On entre d'abord dans une allée de neuf cents pieds de longueur, plantée d'ormes, dont les sommets se touchent et forment une voûte naturelle de verdure. A l'extrémité de cette allée s'élève un obélisque; plus loin un orchestre, surmonté d'un dôme, est placé au milieu d'un bosquet: on voit à côté un immense tableau représentant un paysage, peint sur bois (*the*

day scène) et mobile, qui se dérange ou se replace à volonté. Le soir, lorsque la nuit commence à devenir obscure, on le retire, et il laisse à découvert une cascade en illuminations et en transparent, dont l'effet paraît magique au milieu de l'ombre qui l'environne. Dans le même bosquet, en face de l'orchestre, un escalier à double balustrade, conduit à un vaste pavillon d'ordre composite, orné de tableaux d'Hayman. Derrière ce pavillon, on a construit un salon où sont placés les bustes de Newton et de Pope. L'espace compris entre le pavillon et l'orchestre est le rendez-vous général de tous les promeneurs qui s'y rassemblent, pour entendre la musique, et qui de là se dispersent, après le concert, dans les jardins. Lorsque le temps n'est pas favorable, on donne ce concert dans la grande salle, autrement dite *la Rotonde*, qui a soixante-dix pieds de diamètre. Cette rotonde, augmentée récemment d'un salon qui en fait partie, est ornée de colonnes, de statues, de vases, de tableaux et de dorures.

La première allée, en sortant de la rotonde, est pavée en dalles de Flandre, pour éviter l'humidité que le sable conserve quelque temps après qu'il a plu. Les autres allées sont sablées. Une colonnade en demi-cercle, présente un abri contre les injures de l'air, et on peut se réfugier dans un grand nombre de petites loges pratiquées dans des pavillons attenants à la colonnade, et décorées de peintures au-dessous du médiocre. Une seconde colonnade répond à la première, et renferme avec elle un emplacement circulaire, éclairé,

ainsi que les loges et la plupart des allées, par des lanternes de différentes couleurs. La rotonde et le pavillon principal sont éclairés avec des lustres.

Une allée couverte, appelée *la Promenade du Druide* ou *des Amants*, un paysage représentant des ruines, un désert à l'extrémité duquel on voit sur une éminence la statue de Milton, assis sur un rocher, et prêtant une oreille attentive à la musique qui remplit ces jardins de sa bruyante harmonie, la statue de Handel, représenté en Orphée, par Roubillac, des palissades de verdure, des temples gothiques, des kiosques et des jardins chinois, tels sont les ornements accessoires de ces jardins, toujours illuminés de la manière la plus brillante, et toujours fréquentés par quatre ou cinq mille personnes de tous les rangs, de tous les âges, et même de toutes les nations.

RANELAGH.

Ces jardins, situés sur les bords de la Tamise, près de Chelséa, ne sont pas comparables pour l'étendue et la variété à ceux de Vauxhall, et cependant ils sont plus fréquentés par la bonne compagnie et par les gens riches : il est vrai que tout y est d'un meilleur ton, et qu'on y observe plus de décence. Le prix du billet d'entrée est aussi plus élevé ; et comme ceux qui s'y rendent, les femmes sur-tout, s'y font remarquer par leur ostentation, et un grand luxe de parure, les classes inférieures ne veulent pas paraître à côté de celle qui les éclipserait si aisément. Le peuple se trouverait humilié de ne pouvoir, en se rapprochant des grands, rivaliser avec eux de dépenses et de plaisirs.

Le principal édifice du Ranelagh est une rotonde de cent cinquante pieds de diamètre. Cette rotonde, qui a quelque ressemblance avec le Panthéon de Rome, devait être bâtie en pierres, mais les entrepreneurs furent effrayés de la dépense, et ils se contentèrent de la faire construire en bois, sur les dessins de M. William Jones, architecte de la compagnie des Indes. Des colonnes divisent le pourtour du rez-de-chaussée, et supportent l'étage supérieur. Entre ces colonnes on a



pratiqué des loges qui se correspondent d'un étage à l'autre. Elles sont ornées de peintures, dont la médiocrité n'ajoute pas un grand prix à la décoration de l'édifice. Le troisième étage est un attique formant galerie. On entre dans la rotonde par quatre portiques opposés les uns aux autres; ils sont d'ordre dorique. Devant un de ces portiques, sous les cintres qui le couronnent, on a construit un amphithéâtre occupé par l'orchestre. Il avait d'abord été placé au centre de la rotonde, mais la musique ne s'y faisait pas entendre, et les sons se perdaient sous cette voûte, qui diminuait sensiblement leur intensité. On a élevé, à la place de l'orchestre, une immense cheminée, qui a quatre faces, dans chacune desquelles on fait du feu, et qui touche au plafond qu'elle soutient. L'illumination intérieure est très-brillante. Celle du dehors et des jardins est d'un effet non moins pittoresque, et l'œil se plaît à suivre les cordons de lampes de différentes couleurs, qui suivent les allées, se croisent ou s'éloignent comme elles, et dont, en quelques endroits, la lumière variée se réfléchit dans un canal qui répète cette éblouissante décoration.

MAISON DU PRINCE DE GALLES.

Cette maison de plaisance, après avoir appartenu à M. Molineux, est devenue la résidence du prince et de la princesse de Galles, père et mère du roi régnant. Elle est située à Kew, dans le comté de Surry, sur les bords de la Tamise, à sept milles de Londres. Ses nouveaux propriétaires l'ont augmentée et embellie, et quoique la disposition du terrain fût peu favorable, ils ont triomphé de tous les obstacles, et ont élevé, dans un lieu désavantageux, une habitation charmante. Le goût du dernier lord Bathurst, secondant la magnificence royale, a corrigé les défauts de l'emplacement, et on ne peut trop admirer le parti qu'il a su tirer de l'espace très-borné dans lequel le génie de l'architecte se trouvait circonscrit.

La cour principale est au centre du palais; après l'avoir traversée, on arrive à un vestibule qui conduit à une grande salle, dont la hauteur comprend deux étages. On admire, dans cette salle, plusieurs portraits en pied, qui représentent la plupart d'illustres personnages. Les appartements de la princesse, et les grands appartements sont aussi décorés de tableaux, parmi lesquels il s'en trouve du plus grand prix.

En entrant du palais dans les jardins, le premier

édifice que l'on rencontre, à gauche, est l'orangerie. Elle a cent quatre pieds de longueur sur quarante-deux de largeur. Près de cette orangerie, au milieu d'un bosquet, s'élève le temple du soleil, de forme circulaire, et dont les colonnes d'ordre corinthien, supportent un entablement semblable à celui du temple du soleil à Balbec. La frise est enrichie de bas-reliefs représentant des lyres et des branches de laurier entrelacées. Le pourtour du temple est orné de festons, de fleurs et de fruits. L'intérieur forme un salon où l'on a prodigué les ornements et les dorures. Au milieu du dôme, le soleil rayonne, environné des douze signes du zodiaque, sculptés en bas-reliefs.

Le Jardin de Botanique prend tous les jours un nouvel accroissement. On y cultive, avec beaucoup de soin, les plantes les plus curieuses de l'Europe, et les plantes étrangères qu'on a pu acclimater. Pour échauffer les serres dans lesquelles sont renfermées celles qui ne pourraient soutenir la rigueur du climat, on a pratiqué plusieurs tuyaux de chaleur, et l'un de ces tuyaux a cent quarante-quatre pieds de longueur. A quelque distance de ce jardin est un emplacement terminé de chaque côté par un amphithéâtre disposé à recevoir, par étages, les fleurs les plus rares. De grands arbres s'élèvent derrière ces deux amphithéâtres, et forment au-dessus une voûte naturelle de verdure. Au centre de l'espace, qui s'étend de l'un à l'autre, est un bassin où des poissons dorés renvoient de leurs écailles les reflets brillants du soleil. Enfin, à l'extrémité de ce parterre, une volière de grande di-

mension, renferme une collection choisie d'oiseaux, tous différents les uns des autres, par leur chant, leur plumage, leur figure, leur caractère et le lieu de leur naissance. Rien de plus agréable, au retour du printemps, que l'aspect de ces planches émaillées des plus riches couleurs s'élevant, de gradins en gradins, jusqu'à la partie la plus élevée de chaque amphithéâtre, et protégées contre le souffle des vents et l'ardeur du midi, par le feuillage des arbres qui les environnent: là, tous les sens peuvent se satisfaire à la fois. Ils ont à choisir entre le parfum des fleurs, l'éclat et la variété de leur parure, le tendre velouté de leur tissu délicat, et le ramage des oiseaux captifs dans la volière, ou libres sous la feuillée.

Du parterre, une allée conduit à la ménagerie, qui est de forme ovale. Le centre est occupé par un bassin entouré d'une seconde volière, remplie de faisans de la Chine et d'autres oiseaux étrangers. Un pavillon chinois s'élève à peu de distance, plus loin, on arrive à la maison de Confucius, de figure octogone, à deux étages, et dont les murs, ainsi que le plafond, sont chargés d'ornements grotesques, et de peintures représentant plusieurs traits de la vie du législateur chinois. Le sopha et les fauteuils y sont couverts de tapisseries des Gobelins.

D'un autre côté, on trouve devant soi le temple de Bellone, d'ordre dorique, et dont les ornements sont des casques, des lances, des drapeaux, des poignards, etc. Du temple de Bellone, on passe à celui du dieu Pan, élevé sur le modèle du théâtre de Mar-

cellus. Le temple d'Eole est voisin, et paraît de la même architecture et des mêmes dimensions.

Dans un petit bois peu éloigné de la maison de Confucius, une machine inventée par M. Sméaton, fournit, au moyen de deux chevaux, et en douze heures seulement, trois mille six cents tonnes d'eau, et remplit le lac, les bassins et les canaux qui entretiennent la fraîcheur dans ces jardins.

Des allées couvertes conduisent dans un autre bosquet, d'où l'on arrive à une colonnade d'ordre corinthien, représentant l'enceinte du théâtre d'Auguste; ensuite, on rencontre le temple de la Victoire, de forme circulaire, et d'ordre ionique, bâti en mémoire de la bataille gagnée à *Minden*.

La partie haute du jardin représente un désert stérile et inculte. A une des extrémités de ce terrain nu et agreste, s'élève un bâtiment moresque, appelé l'*Alhambra*, dont le portique est soutenu par des colonnes accouplées; le centre est occupé par une tour nommée *la Grande-Pagode*, dont la base est un octogone régulier de quarante-neuf pieds de diamètre. Cette tour a dix étages, et a cent soixante-trois pieds de hauteur. Chaque étage est couvert d'un toit qui s'avance en auvent, comme ceux des bâtiments chinois, et est formé de plaques de fer vernissées, de différentes couleurs. Une balustrade entoure chaque étage, et à chaque angle des toits, au nombre de dix-huit, on voit un dragon couvert de fragments de glace, qui réfléchissent tous les feux du soleil, et dont l'éclat, en plein midi, est éblouissant. Le sommet de cette tour est

doré. On peut de-là promener ses regards sur une vaste étendue de campagne. La vue s'étend à plus de quarante milles sur un paysage riche et varié.

Près de cette pagode, et sur une hauteur, on a bâti *la mosquée,* édifice octogone, comme le précédent, couronné par un large dôme, et par deux plus petits. Le premier se termine par un croissant, et est percé de vingt-huit ouvertures au-dessus desquelles on a placé un pareil nombre d'inscriptions arabes, tirées du Koran, par le docteur Moreton.

Enfin, en revenant vers le palais, sur les bords du lac, on trouve le temple d'Aréthuse, d'ordre ionique, et ensuite les ruines de Kew, imitation imparfaite des antiquités romaines. On y a rassemblé tout ce qui pouvait donner une idée de ces beaux monuments dans leur état de dégradation actuelle. Des colonnes renversées et d'autres debout avec leurs chapiteaux; des statues mutilées, à moitié cachées dans la terre, et que les ronces embrassent de leurs épines; des vases brisés, des bas-reliefs détachés de la frise à laquelle ils servaient d'ornement, des plantes sauvages croissant sous des portiques en ruines; d'autres arbustes élevant des touffes de verdure sur les arcades dont leurs racines ont séparé les pierres, et qui paraissent prêtes à s'écrouler; tel est le spectacle que présentent les débris des grandes capitales, dont le temps a détruit la splendeur, et dont la magnificence n'est plus attestée que par des ruines, et par les écrits plus durables des hommes; tel est le tableau imposant de destruction que l'on a cherché à reproduire dans

une étroite enceinte, et avec des moyens bornés. On s'aperçoit trop, en voyant cette faible imitation, que l'homme, avec le secours de tous les arts qui l'environnent, ne peut saisir, même imparfaitement, les grands traits de ces tableaux sublimes tracés par le temps et par la nature.

FIN.



TABLE
DES MATIÈRES.

ÉGLISES ET HOPITAUX.

ÉDIFICES PUBLICS.

PALAIS ET HOTELS.

ENVIRONS DE LONDRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

INDICATION

DES CHIFFRES ET DES LETTRES

DU PLAN DE LONDRES.

ÉGLISES.

1 St. Paul's.
2 St. Matthew and St. Austin's.
3 Allhallow, and St. M. Aldermary.
4 St. Mary-le-Bow.
5 St. Mildred's.
6 Mary Somerset.
7 St. Michael's and St. James's.
8 St. Bennett's.
9 St. Michael's Royal.
10 St. Mary Magdalen.
11 St. Mary Woolnorth.
12 Allhallow's.
13 St. Antholin's.
14 St. Stephen and St. Swithin's.
15 St. Mary Abchurch and St. Clement's.
16 St. Michael's and St. Peter.
17 St. Magnus.
18 St. George's.
19 St. Mary at Hill, and St. Dunstan's in the East.
20 St. Margaret Pattens.
21 Allhallow's Barking.
22 St. Olave's.
23 Allhallow's Staining.
24 St. Catherine Coleman.
25 St. Dionis Backchurch.
26 St. Edmund the King and Allhallow's.
27 St. Bene't's Gracechurch.
28 St. Martin Outwich.
29 St. Andrew's Undershaft.
30 St. Catherine Cree.
31 St. James's.
32 Botolph, Aldgate.
33 St. Helen's, and St. Ethelburg.
34 Allhallow's.
35 St. Bennet's Fink.
36 St. Botolph's.
37 St. Peter le Poor.
38 St. Margaret's.
39 St. Mildred's, and St. Olave's.
40 St. Michael Bassishaw.
41 St. Alphage.
42 St. Mary.
43 St. Lawrence Jewry.
44 St. Stephen's.
45 St. Giles's, Cripplegate.
46 St. Anne's.

47 Christ Church.
48 St. Vedast.
49 St. Martin's.
50 St. Bartholomew the Less.
51 St. Sepulchre's.
52 St. Bartholomew the Great.
53 St. Botolph's.
54 St. Dunstan's.
55 St. Andrew's.
56 Temple Church and Serjeant's Inn.
57 St. Bride's.
58 St. Anne's.
59 St. Clement's.
60 St. Mary le Strand.
61 St. George's, Bloomsbury.
62 St. Paul's, Covent Garden.
63 St. Giles's.
64 St. Anne's, Soho.
65 Mary le Bone.
66 St. James's.
67 St. Martin's.
68 St. Margaret's.
69 St. Peter's Abbey.
70 St. John's.
71 St. Mary's.
72 Christ Church.
73 St. George's.
74 St. Saviour's.
75 St. Olave's.
76 St. John's.
77 St. Mary Magdalen.
78 St. Mary's.
79 St. John's.
80 St. George's.
81 St. Katherine's.
82 St. Peter's ad Vincula
83 Trinity Church.
84 St. Mary.
85 Christ Church.
86 St. Matthew.
87 St. Leonard.
88 Tabernacle.
89 St. Luke's.
90 St. John's.
91 St. James's.

SQUARES.

1 St. James's.
2 Leicester.
3 Berkeley.
4 Grosvenor.
5 Manchester.
6 Portman.
7 Cavendish.
8 Hanover.
9 Golden.
10 Soho.
11 Bedford.
12 Bloomsbury.
13 Queen's, Bloomsbury, and Westminster.
14 Russel.
15 Brunswick.
16 Tavistock.
17 Fitzroy.
18 Red Lion.
19 Lincoln's-inn fields
20 Covent Garden.
21 Charter House.
22 Finsbury.
23 Moorfields.
24 Wellclose.
25 Prince's.
26 Hoxton.
27 West Smithfield.
28 Surry.
29 Princes.

A St. James's Palace.
B Whitehall.
C Horse-Guards.
D Admiralty Office.
E Treasury.
F Exchequer.
G Parliament House.
H Westminster Hall.
I Westminster College.
K Grey-coat Hospital.
L Tothill-fields Bridewell.
M Dacre's Alms-houses.
N Westminster Infirmary.
O Duke's-hospital.

P Lock-hospital.
Q St. George's-hospital.
R Carleton-House.
S Little Theatre.
T The Savoy, and Exeter Change.
U Somerset-place.
V King's Mews.
W Theatre Royal, Covent-Garden.
X Theatre Royal, Drury-Lane.
Y New inn and Clements-inn.
Z Temple.

A Foley-house.
B Small-pox Hospital.
C Opera-house.
D Pantheon.
E Middlessex-hospital.
F British Museum.
G Grays-inn.
H Staple-inn.
I Bernard's-inn.
K Lincoln's-inn.
L Clifford's-inn, Rolls and Serjeant's-inn.
M Bridewell-hospital.
N Fleet-prison.

O Newgate.
P Sessions-house.
Q College of Physicians.
R Christ's-hospital.
S St. Bartholomew's - hospital.
T Charter-house.
U Hicks's-hall.
V New-inn and Furnival's-inn.
W New-prison, Clerkenwell.
X Bridewell, Clerkenwell.
Y Foundling Hospital.
Z House of Correction.

a Orphan-school.
b French-hospital.
c Haberdasher's-hospital.
d St. Luke's-hospital.
e Bethlem-hospital.
f Royal Exchange.
g Bank of England.
h Mansion-house.
i Guildhall.
k East India-house.
l Custom-house.
m Monument.
n The Tower.

o Poultry Compter.
p New Compter.
q Sion College.
r Excise Office.
s South Sea-house and Leadenhall-market.
t Old Navy Office.
u Trinity-house.
v London-hospital.
w Bencroft's hospital.
x St. Thomas's hospital.
y Guy's-hospital.
z Marshalsea-prison.

a Session's house.
b Fishmonger's alms houses.
c New Goal.
d General Post Office.
e Westminster Lying-in-hospital.
f City Lying-in-hospital.
g Pantheon Chapel.

